



Positz
Unsüßling



222



LETTRES

DU MARQUIS

DE ROSELLE.

LETTRES

DU MARQUIS

DE ROSELLE



LETTRES

DU MARQUIS
DE ROSELLE.

PAR

MADAME ELIE DE BEAUMONT.

NOUVELLE EDITION.

PREMIERE PARTIE.



AVEC PRIVILEGE.

A LEIPZIG,

Chez les Herit. de M. G. WEIDMANN et REICH.

M. DCC. LXV.



L E T T R E S

DU MARQUIS

DE ROSELLE

L'Accueil que le Public a bien voulu faire à cet Ouvrage moral, a rendu cette seconde édition nécessaire plutôt qu'on ne l'auroit pensé. L'Auteur s'est fait un devoir de répondre à cet empressement, en y faisant quelques changemens & quelques corrections qui lui ont paru plus propres à remplir le double objet d'instruction & d'agrément qu'on s'étoit proposé.



ULB Sachsen-Anhalt
Ausgang
2007





LETTRES
DU MARQUIS
DE ROSELLE.

LETTRE PREMIERE.

*De la Comtesse de Saint-Sever au
Marquis de Roselle.*

A Paris, 18 Novembre.

La tendre amitié qui nous unit, mon
cher frere, & que vous avez toujours
crue, comme moi, nécessaire à notre bon-
heur, m'est si précieuse, que le moindre re-
froidissement me causeroit un mortel cha-
grin. Je tâcherai de ne m'y jamais expo-
ser. Vous êtes sûr de mon cœur, je con-
nois le vôtre; je ne devrois pas craindre
d'être indiscrete, en vous conjurant de
m'expliquer votre conduite. Vous avez
A 3 quitté

quitté l'appartement que je vous avois choisi près de moi; vous êtes allé vous loger dans un quartier éloigné, je ne vous vois plus aussi souvent que je vous voyois; je ne fais mais je crains je m'alarme peut-être à tort ferois-je assez heureuse pour que mes craintes ne fussent point fondées! M'aimez-vous toujours, mon frere? Rassurez mon cœur, ce cœur que dans tous les tems vous avez trouvé si tendre. Peut-être les avis que je vous donnois vous ont-ils déplu; mais songez que je suis votre sœur, plus que votre sœur; vous n'avez plus de pere, ni de mere, vous entrez dans le monde; le Corps où vous êtes vous livre à une foule de jeunes gens qui vous entraîneront dans les plaisirs & les dangers qui les suivent. Un homme de vingt ans qui se trouve comme vous abandonné à lui-même, jetté dans le tourbillon du monde & des séductions, a besoin de conseils; il ne doit pas rougir d'en recevoir, d'en demander. Avez-vous de vrais amis? A votre âge en choisit-on de solides? On en trouve de chauds, d'ardens, il en faudroit de sages. Vous n'avez qu'une amie, mon frere, une amie tendre & sincere, qui a plus d'expérience que vous, qui doit vous être chere; la négligerez-vous? Je vous ai parlé
de

de mariage, ma proposition vous auroit-elle fait quelque peine? Je n'ai point prétendu vous gêner; l'amitié, la vraie tendresse ne font point impérieuses, elles proposent & n'exigent point. J'ai cru pouvoir vous parler d'un établissement honorable & avantageux; je vous l'avoue, je voudrois vous voir marié; vous le devez à votre nom, vous avez le cœur sensible, l'ame honnête, vous feriez heureux d'être lié par le devoir à une femme aimable & digne de vous. Mon frere, je vous regarde comme mon fils, ne me le pardonneriez-vous pas? J'ai balancé long-tems à vous écrire, j'aurois préféré une explication tête à tête; vous l'avez évité, je m'en suis apperçue; répondez-moi, ouvrez-moi votre cœur: mon ami, mon frere, mon fils, ne craignez rien, soyez sûr que vous ne pourriez jamais m'empêcher de vous aimer.



LETTRE II.

Du Marquis de Roselle à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 18 Novembre.

Quels soupçons, ma sœur! Vous pouvez douter que vous ne me soyez toujours infiniment chère! Revenez, je vous conjure, de cette idée offensante pour moi. Je vous chéris, je vous estime, je dirois presque, je vous respecte; mais cette expression vous déplairoit. Votre amitié, l'intérêt que vous prenez à moi, me pénètrent de reconnoissance; mais, ma chère sœur, ne vous affligez point, ne vous étonnez pas si je ne vous vois plus aussi souvent que je le voudrois: des liaisons nouvelles, occasionnées par un état nouveau, m'arrachent à vous malgré moi. Vos conseils, excellens pour régler les mœurs, ne pourroient à présent servir seuls de règle à ma conduite. Il me faut des amis, des hommes au fait des usages, des guides dans le monde; souffrez que je les cherche. Les principes les plus vertueux & les plus solides ne me feroient point éviter un ridicule. Vous pardonnez tout hors les vices, le monde

monde pardonne tout hors les ridicules. Votre société est estimable, mais trop resserée; vous vivez, pour ainsi dire, en famille avec un petit nombre d'amis qui n'ont que des vertus. J'ens fai grand cas, mais leur société ne peut me suffire. Je suis dans le monde, il faut que je le voie le monde. Je reçois avec reconnoissance la proposition que vous me faites de me marier; mais je vous conjure, ma sœur, de ne pas me presser là-dessus. Plus ce lien me paroît respectable, & plus il m'effraye. Je suis si jeune! Vous me rendriez malheureux, & vous rendriez malheureuse la femme qui s'uniroit à moi. Il faudroit, pour que je pusse songer à me marier, que j'aïmasse. Le sentiment ne se commande point. Adieu, ma chere sœur, foyez sûre de ma tendre amitié; ne me soupçonnez plus de refroidissement; pardonnez-moi mes absences involontaires, &, je vous en conjure, ne me parlez point de mariage,



LETTRE III.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 19 Novembre.

Je n'ai pu y tenir davantage, ma chere amie, j'ai écrit à mon frere. Je vous envoie sa réponse, elle est polie, elle est amicale, elle n'est pas tendre. Il me donne des raisons; mais il ne me rassure pas. Mes gens ont découvert qu'il avoit des liaisons secretes, je vous l'ai déjà dit. Il se cache, mon amie, il est coupable. Qu'il voie le monde, j'y consens, mais que ce soit avec moi qu'il vive. Bon Dieu, qu'il me cause d'inquiétudes! Que je voudrois faire revenir ce tems heureux, où dans l'âge de l'innocence il n'avoit de confiance qu'en moi! Hélas! vous savez, ma chere, s'il mérite d'être aimé. D'ailleurs ce frere est aujourd'hui toute ma famille. Il n'a pu profiter des exemples d'un pere, qui nous fut enlevé si jeune en Italie à la tête de son Régiment; moi-même à peine ai-je pu le connoître. Ma mere, en mourant, vous vous en souvenez, me recommanda ce fils, ce cher objet de ses tendres soins. „Servez de
„pere

„pere & de mere à votre frere, me dit-elle,
„je le laisse entre vos mains & entre celles
„de votre mari; guidez tous deux sa jeu-
„nesse. Il sera susceptible de grandes pas-
„sions, tâchez de le préserver des grands
„malheurs qu'elles entraînent.“ Ces der-
nieres paroles d'une mere respectable &
tendrement aimée, font une loi gravée dans
mon cœur, je ne m'en écarterai jamais. Je
ressens une double satisfaction quand je songe
que j'obéis à ma mere, en veillant au
bonheur de son fils. Cette même idée re-
double aujourd'hui mon inquiétude. Le
moyen sûr de prévenir les maux que je
crains, seroit un mariage agréable & avan-
tageux; je ne perds point de vue ce projet.
J'ai envie de lui faire faire connoissance avec
Mesdemoiselles de Saint-Albin. L'aînée
lui conviendrait; mais que je crains ces liai-
sons dont je vous ai parlé! Je n'apprehende
pas qu'il se lie avec des hommes perdus de
réputation: il a des sentimens, mais on peut
l'abuser. Vous connoissez les faux princi-
pes des jeunes gens. Ils croient que la
société des femmes les plus viles ne les
deshonore point, & que pourvu qu'ils ne
se montrent pas en public avec elles, il
leur est permis de les voir familiere-
ment. Est-il rien de plus inconséquent?

Mais

Mais l'inconséquence est l'effet naturel du vice.

Dois-je chercher à approfondir ce que mon frere veut que j'ignore? Dois-je me livrer à une dangereuse sécurité? J'attends de votre amitié & de votre expérience les conseils que je vous demande. Adieu, ma tendre amie.

LETTRE IV.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 20 Novembre.

J'entre dans vos peines, ma chere Comtesse, je partage vos inquiétudes, & j'avoue que le petit air de mystere que je remarque dans la lettre de votre frere me fait de la peine. Vous avez raison, on ne se cache point quand on n'a pas besoin de se cacher. Craignez, & ne vous effrayez pas. Il ne faut pas se flatter que votre frere ne donne point dans les erreurs de son âge: tant d'exemples l'y entraîneront! Et c'est en vain que votre sagesse se révolte de tout ce qui n'est pas aussi pur que vous-même; mais il a l'ame honnête, il en reviendra.

Vous

Vous l'avez jusqu'à présent gardé à vue, il n'est plus enfant, il ne faut plus le traiter comme s'il l'étoit. Observez-le; mais ayez l'air de vous reposer de sa conduite sur lui-même. Votre frere est dans le monde; c'est pour lui un pays étranger, il doit y être tout étonné. Le premier coup-d'œil du monde est enchanteur pour son âge. Il suivra le torrent, il menera d'abord une vie dissipée, il nouera des intrigues, il aura des passions, il fera des fautes. Son esprit, son heureux naturel, l'éducation qu'il a reçue, votre prudence me font espérer qu'il n'ira point jusqu'au vice, ou du moins qu'il en sortira bientôt; il est trop fait pour la vertu. Lorsqu'une fois on a pris du goût pour les plaisirs & pour le monde, il n'y a que l'expérience qui en désabuse; les leçons, si elles ne sont adroitement déguisées, n'y peuvent rien. Sans l'expérience, il y a une foule de vérités que l'on n'est pas même en état d'entendre.

Je ferai de mon mieux auprès du Marquis. Je ne le vois presque pas; mais je saurai ce qu'il fait par M. de Ferval, qui est en relation de plaisirs avec lui. Ne vous alarmez point avant le tems; tranquillisez-vous, ma chere Comtesse, j'espère vous apprendre bientôt de ses nouvelles: en attendant

dant tâchez de l'attirer chez vous; procurez-lui des plaisirs honnêtes, c'est le seul moyen de le dégôûter de ceux qui ne le font pas. Amusez-le, montrez-lui toute votre tendresse; qu'elle prenne vis-à-vis de lui le ton de la confiance. Marquez-lui toujours de l'estime, c'est un bon moyen pour éloigner les cœurs bien faits de ce qui pourroit les en rendre indignes. Ne lui faites point appercevoir sur ses démarches une inquiétude & une curiosité fatigantes; paroissez ignorer, & ne point chercher à savoir tout ce qu'il ne veut pas que vous sachiez. Cette adresse est très-nécessaire avec les jeunes gens, ils ne peuvent souffrir la dépendance, ni tout ce qui en a l'air. Leurs goûts dominans sont pour la liberté & pour les plaisirs. Des parens tendres doivent paroître s'y prêter; cette complaisance assure leur pouvoir & n'y peut jamais nuire. Qu'on est puissant quand on est aimé! Votre frere vous aime, son cœur & son caractère m'assureroient presque que ce n'est point le goût de la liberté qui vous l'arrache; & c'est sur cela que mon espérance est fondée, & mes soupçons aussi.

Si c'étoit une passion. . . . Vous vous en appercevrez bientôt; s'il est vivement affecté, il voudra cacher quelque tems son amour.

amour. Les Amans aiment le mystere, vous le verrez distrait, rêveur, inquiet; si l'objet en est digne, il ne pourra tarder à vous ouvrir son cœur; il voudra vous faire partager ses sentimens; vous deviendrez sa confidente, il ne vous aura jamais tant aimée. Si malheureusement il s'étoit attaché à quelque femme méprisable, il mettroit tout en usage pour se dérober à vos regards; loin de vous chercher il vous éviteroit; ce seroit alors, ma chere, qu'il faudroit redoubler l'art pour cacher des soins qui deviendroient nécessaires. Cette crainte est peut-être sans aucun fondement, ne vous y livrez point. L'intérêt que je prends à vous me fait tout prévoir.

Je crois que vous ferez bien de supprimer les conseils, à moins que le Marquis ne vous en demande; le moindre mal qu'ils puissent produire, lorsqu'ils ne sont pas demandés, c'est d'ennuyer; & dès qu'ils ennuyent, ils deviennent inutiles. Les vôtres pourroient même devenir dangereux; ils éloigneroient encore le Marquis; il ne pourroit s'empêcher de les prendre pour des leçons, & les leçons ne plaisent jamais. D'ailleurs rien n'est plus à craindre que l'habitude d'entendre la vérité, sans attention, ou dans le dessein formel de ne pas la suivre,

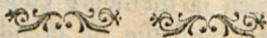
ou,

ou, ce qui est plus fâcheux encore, dans l'envie de l'é luder, de la retourner, de l'ajuster à ses intérêts & à ses penchans; voilà, ma chere, ce qui ne manque pas d'arriver aux jeunes gens entraînés par des passions vives, & que des parens peu habiles accablent d'avis dans un tems, où souvent ils ne sont pas capables de les écouter, encore moins de les suivre. Il ne faut point prodiguer la vérité, il faut la réserver pour les occasions décisives, la présenter alors dans toute sa force; voilà comment elle peut opérer les plus grands effets.

Je ne vous conseille point non plus de parler de mariage à votre frere; vous voyez ce qu'il vous dit. Sa résistance ne me surprend pas; c'est une fuite du goût pour l'indépendance. Presque tous nos jeunes gens pensent comme lui; tous les parens vertueux doivent penser comme vous. Votre dessein est raisonnable, mais ne le montrez point trop. Si votre frere est éloigné de votre idée, vous l'en éloigneriez davantage, & vous l'éloigneriez de vous. Pour l'engager à un mariage, il faudroit que l'amour nous aidât. Nous n'aurions alors qu'à laisser aller son cœur. Tâchez de lui faire connoître de jeunes personnes aimables, j'approuve fort cette idée.

Ce

Ce que je ne puis me lasser de vous recommander, Madame, c'est de ne pas lui témoigner de la curiosité sur sa conduite. Ne le mettez jamais dans le cas de dissimuler, vous l'accoutumeriez à la fausseté; la nécessité l'y forceroit d'abord: il lui en coûteroit de vous tromper; bientôt le mensonge lui deviendroit familier, il s'en feroit un jeu, & tout seroit perdu; conservez précieusement sa candeur, je voudrois même qu'il sentit, par votre réserve, la crainte que vous auriez de l'engager à trahir la vérité; cela ne pourroit que lui donner plus d'horreur pour ce vice, dans lequel une sévérité mal-adroite a plongé tant de jeunes gens. La contrainte, encore une fois, fait naître d'abord la dissimulation, celle-ci la fausseté qui entraîne nécessairement la bassesse, & c'est alors qu'il n'y a plus d'espérance. Voilà, ma chere Comtesse, les réflexions que votre situation m'a fait faire. Pesez-les. Je vous trace la route que je suivrois à votre place; comptez sur tous mes soins, mon jeune ami pourra nous servir. Adieu, mon amie, vos intérêts sont les miens, vous n'en doutez pas.

*I Partie.*

B

LETTRE

LETTRE V.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 24 Novembre.

La justesse de vos réflexions, ma tendre amie, a rectifié mes idées. Je sentoie la nécessité de procurer des plaisirs à mon frere; mais vous m'avez fait envisager le danger de mes conseils, je me rends, je les supprimerai. Il m'en coûtera; mais je m'observerai désormais. J'ai déjà commencé: il est venu me voir aujourd'hui, je l'ai trouvé rêveur, sérieux, & un peu contraint; je lui ai montré tout le plaisir que j'avois à le voir, il en a paru touché; je l'ai prié de venir souper chez moi après-demain, il me l'a promis d'assez bonne grace; & d'après sa promesse, je me suis assurée de Madame & de Mesdemoiselles de Saint-Albin. Il y a long-tems que j'avois projeté de ménager cette entrevue; vous connoissez ces Demoiselles; elles ont de la beauté; elles sortent d'un couvent où elles ont reçu la meilleure éducation; la plus grande modestie ne prend rien sur leurs talens; leur mere n'a rien épargné pour

pour les rendre aimables; elles sont fort riches, & d'une naissance distinguée; ce sont enfin des partis excellens. J'aurois beaucoup de joie, Madame, si mon frere pouvoit s'attacher à l'aînée. Je veux donner à ce souper un petit air de fête. J'y ai invité plusieurs amis aimables, des jeunes gens, des gens d'esprit. J'engagerai Mesdemoiselles de Saint-Albin à chanter. J'ai fait tout préparer pour un petit bal après le souper; enfin je ne négligerai rien de ce qui pourra contribuer à y répandre de l'agrément & du plaisir. Je vous rendrai compte de l'effet qu'auront produit mes soins. Mon mari badine de mes préparatifs. Il ne croit point que Mesdemoiselles de Saint-Albin plaisent à mon frere, il leur trouve l'air sec & haut. Je ne les vois pas ainsi; elles sont comme toutes les jeunes personnes bien élevées. Adieu, ma digne amie; est-il besoin de vous assurer de mon amitié? Jugez-en par ma confiance.



 LETTRE VI.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 27 Novembre.

Mon frere n'a point répondu à mon attente, sa politesse n'a pu masquer son ennui. Le souper, le bal, tout a été froid & triste; on ne s'est séparé qu'à quatre heures du matin. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour animer cette fête, pour y faire naître le plaisir, je n'ai pu réussir. Ah, que je crains que vos soupçons ne soient trop bien fondés! Les plaisirs décens n'ennuyent point, quand on n'a pas le malheur d'en connoître d'autres. Je suis bien inquiète, Madame, mais j'ai sçu dissimuler, il ne s'en est point apperçu. Je continuerai d'agir de même, je ne me découragerai point; je l'éclairerai, je le servirai, sans le contraindre. Voilà, ma chere amie, tout ce que la fatigue que ce bal m'a causée, me permet de vous dire. Adieu, je vous aime de tout mon cœur.



LETTRE

LETTRE VII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 28 Novembre.

Vous ne devez être ni découragée, ni surprise, ma chere Comtesse; je prévoyois avec M. de Saint-Sever, l'effet que ce souper produiroit. Mesdemoiselles de Saint-Albin sont belles, elles ont reçu ce qu'on appelle la meilleure éducation. Mais, . . . Madame, elles ne conviennent point du tout à votre frere. Je ne les goûte pas, elles ne m'ont point reconciliée avec la méthode que l'on suit pour former nos jeunes personnes. Si j'avois eu une fille à élever, j'aurois pris une route bien différente. Ce n'est point par préceptes arides, & par les notions fausses & outrées qu'on donne dans les Couvens, qu'une jeune personne peut être insensiblement préparée à vivre dans le monde, à y remplir un jour les devoirs d'épouse & de mere. Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que le Marquis puisse aimer, & aimer constamment une femme avec tant d'apprêt & si peu de naturel.

M. de Ferval a interrompu ma lettre. Nous avons besoin de courage & de vigilance, ma chere amie; avec cela nous tirerons votre frere de tous les périls. Le mal n'est pas grand, dès qu'il est connu: nous trouverons le remede. La foule entraîne le Marquis, nous l'arrêterons. Voilà le monde; on fait rougir un jeune homme de vingt ans d'être sage; on lui persuade que c'est un ridicule de n'avoir point d'intrigues, il en forme, bon gré malgré. Le goût des filles d'Opera est à la mode. Ces femmes là sont d'un accès facile: elles sont séduisantes; & ce qui n'est qu'un goût, qu'un ton pour des gens accoutumés à l'intrigue, peut être une passion dans un jeune homme neuf & sans expérience. Il est vrai que ces créatures sont pour la plupart trop méprisables, pour qu'il soit à craindre qu'on ne puisse pas désabuser une ame bien née. L'amour élève ou avilit l'ame, suivant l'objet qui l'inspire. Votre frere rougira du sien, il le combattra, nous l'aiderons à le vaincre. Ne vous effrayez pas, ma chere Comtesse, nous avons déjà un moyen de lui dessiller les yeux sur sa chere *Léonor*. C'est une fille d'Opera très-jolie & très-artificieuse. La conduite de cette fille annonce des vues dangereuses; elle
use

use certainement du manége des rigneurs, pour enchaîner le Marquis. Tous ses amans ont été renvoyés, excepté, à ce que l'on croit, un M. de la Roche, Financier riche & vieux, qui l'entretient sourdement, & qui a des raisons de cacher ses liaisons avec elle. On est persuadé qu'elle profite du secret, auquel il est obligé, pour le recevoir à certaines heures. Votre frere ne se doute pas de cette intrigue; il se croit l'unique amant de Léonor. C'est elle sans doute qui l'a engagé à s'éloigner de vous; c'est elle, n'en doutez point. Dissimulez, feignez avec lui d'ignorer ses démarches. Ferval, dont je connois le zele & l'activité, ne négligera rien pour se mettre au fait de tous les détails, & de la suite de cette inclination. Ne vous alarmez pas, ma chere Comtesse, laissez agir nos soins, redoublez vos caresses, cachez vos craintes, & comprenez sur nous.

LETTRE VIII.*Du Marquis à Léonor.*

A Paris, 29 Novembre.

Vous me désespérez, fille adorable, vous n'avez jamais été si passionnément aimée, vous me l'avez avoué. Par quelle
B 4 fatali-

fatalité l'amant le plus tendre s'attire-t-il vos refus? Quel crime ai-je donc commis? Quel crime? Hélas! celui de t'aimer avec idolâtrie. Coupable! moi! un si tendre amant peut-il l'être? Tu veux m'interdire jusqu'au plaisir de te voir! Deux jours, deux jours vont se passer sans que je puisse espérer. . . . Me haïrois-tu? Grand Dieu! Ah! Léonor, Léonor, il faut bien t'accuser de cruauté; car quels peuvent être les motifs? Daigne au moins me les confier. Si c'étoit. . . . Quelle affreuse idée!. . . . Mon ame la repousse loin d'elle, & tremble de s'y livrer. Explique-toi. . . . Cache-moi plutôt. . . . Non, je veux tout savoir. Serois-je condamné à te haïr? . . . Je t'outrage sans doute; ah! pardonne, pardonne, chere amante, des transports dont je ne suis pas le maître; tu fais si j'aimerois mieux mourir que te déplaire? N'acheve pas de me désespérer; daigne m'écrire, me répondre; mêle quelques consolations à tes rigueurs; que la pitié dédommage l'amour. . . . Adieu. L'agitation, l'attendrissement, la crainte, se choquent dans mon ame, & confondent toutes mes idées. Dieu! quel état! permets que j'aïlle te voir aujourd'hui, chere Léonor, ne me refuse pas cette grace. . . . Tu ne pourras. . . je vole à toi. LET-

LETTRE IX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 28 Novembre.

Que votre amour me touche, mon cher Marquis ; mais que vos soupçons m'humilient ! Quoi ! vous ne me pardonneriez pas de mériter de vous un peu d'estime ? Vos vertus m'en ont tant inspiré pour vous, elles ont porté tant de lumière dans mon ame, que vous devriez, loin de vous plaindre, respecteur leur ouvrage. Oui, cher Marquis, c'est à vous que je dois le desir, le gout de la vertu. Vous l'avez fait éclore dans un cœur où la nature en avoit mis le germe. Les rigueurs du sort, la barbarie de mes parens, qui dès l'enfance m'ont fait embrasser un état si dangereux ; les séductions dont j'ai malheureusement été entourée, n'ont pu l'arracher de mon cœur, ce germe précieux. Hélas ! la dissipation, les exemples, & plus que tout cela, l'indigence, l'affreuse indigence, m'ont tenu trop long-tems sur les yeux le bandeau fatal que vous avez fait tomber. Que vous avez tort de vous plaindre de mon cœur ! C'est lui qui me fait oublier l'outra-

ge de vos soupçons. J'espere assez de votre complaisance pour croire que vous ne viendrez pas aujourd'hui chez moi. Pourrai-je même vous recevoir quelqu'autre jour sans danger? Adieu, mon cher Marquis, que ne me connoissez-vous mieux!

LETTRE X.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 30 Novembre.

Je la vis hier, cher Valville, elle remit le calme dans mon cœur; je suis sûr de son amour. Ses refus sont si tendres, que je les trouverois aimables, si j'étois moins passionné. Son ame est remplie de délicatesse. C'est son amour, c'est sa vertu qui me rend malheureux; à ce prix je consens à l'être. . . . Non, j'espere vaincre sa résistance; j'en triompherai par ma tendresse, ce triomphe augmentera mes plaisirs. Que les soupçons que je te communiquai l'autre jour étoient injustes! Que je me les reproche! Qu'elle les a bien effacés, sans chercher à se justifier! Reviens, cher ami, des préventions que mon amour jaloux & irrité t'a pu donner contr'elle. Que tu la connois-

noïffois mal! Tu la confondois avec les pareilles! . . . Non, elle est digne de mon cœur, elle le remplit; ce n'est plus une intrigue, c'est un attachement. . . . Un attachement! Pour Léonor! Oui, je ne m'en dédis point. . . . Je souffre. . . . Il n'est que toi dans le monde à qui je puisse ouvrir mon cœur. Permits ces épanchemens, j'en ai besoin. Je crains que ma sœur ne s'aperçoive de ma passion: c'est une femme estimable; elle m'a servi de mere, je lui dois beaucoup, elle m'est chere, mais elle est aussi remplie de préjugés que de vertus; je la connois, elle me croiroit perdu si elle savoit que je suis attaché à la femme la plus aimable. Une fille d'Opera! Ah! c'en seroit assez pour la désoler. Il faut que je m'observe beaucoup, à cause d'elle, vis-à-vis même de mes gens.

Sa fantaisie est de me marier. Juge si j'y puis penser! Je soupai chez elle il y a deux jours; elle m'en avoit prié trois jours auparavant. Il m'auroit été facile de m'apercevoir de ses projets; M. de Saint-Severne laissa point ce travail à ma pénétration. Il me prit à l'écart, dès que j'entraî, & me vanta, d'un air mystérieux, la beauté, l'esprit, & sur-tout la fortune de Mademoiselle de Saint-Albin. Je vis dès-lors de quoi il

il étoit question. Le cercle étoit déjà formé quand j'arrivai : on me présenta à Madame & à Mesdemoiselles de Saint-Albin. La compagnie assez nombreuse, étoit composée de femmes auxquelles j'accorderois volontiers le titre d'estimables, mais elles prétendent à celui de jolies; d'hommes sensés, qui s'efforcent d'être agréables; de froids savans, qui se donnent pour des beaux esprits; de jeunes gens timides & empesés. Juge par ce détail de l'effet de l'ensemble. La conversation languissoit, on proposa le jeu. Je fais un brelan, je gagne, & je meurs d'ennui. Mademoiselle de Saint-Albin étoit de cette partie. Elle & sa sœur, sont belles, il faut en convenir; mais quel air droit! A peine leur ai-je entendu dire un mot, encore, lorsqu'elles le prononçoient, elles regardoient leur *maman*. On leur a voulu donner des talens; l'aînée chante; la cadette joue du claveffin. Elles nous régalerent d'une cantate, qu'à leur maintien j'aurois prise pour le *Stabat* du Pergolèse. Ces beautés sortent du Couvent. Je les aurois crues muettes, si je n'avois remarqué que tandis que la mere jouoit & ne les voyoit pas, elles se mirent dans un coin à caqueter tout bas, avec une autre jeune personne de leur âge. Je prêtai l'oreille, & j'en-

J'entendis des discours si plats, débités avec une si prodigieuse volubilité, que je leur laissai vite le champ libre. On se mit à table, & l'on me fit le cadeau singulier de me placer auprès de Mesdemoiselles de Saint-Albin: je ne pus jamais en obtenir un mot. Quand je leur faisois une question, elles me répondoient d'un air sec & froid, *oui, Monsieur, non, Monsieur*, & Madame leur mere prenoit la parole à leur place quand la réponse pouvoit aller au-delà du monosyllabe. Le souper finit; & ma sœur, qui vouloit absolument me faire trouver cette soirée charmante, fit danser. Il nous vint beaucoup de monde; c'étoit un petit bal très-paré, très-illuminé. On dansoit décentement, on ne parloit qu'aux meres; les filles avoient l'air de statues à ressorts. Enfin, je ne crois pas que jamais la tristesse & l'ennui aient pris avec moins de grace le masque de la gaieté. Il fallut pourtant tenir bon, & rester jusqu'à quatre heures du matin. J'étois excédé; ma sœur s'en aperçut, j'en eus du regret; j'étois le héros de la fête, je m'y prêtai le plus qu'il me fut possible. Juge, cher ami, d'après les projets de ma sœur, quels assauts j'aurois à soutenir, si elle savoit ce qui se passe dans mon cœur! Vois combien je dois m'observer!

Vou-

Voudrois-tu te charger de faire l'emplette de la voiture que je veux donner à Léonor ? Tu me rendrois un service essentiel. Je ne puis prendre moi-même ces soins sans me trahir. Adieu, cher Valville, je t'embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XI.

De Valville au Marquis.

A Paris, 1er Decembre.

Je te croyois un peu raisonnable, Marquis, d'honneur, je le croyois. Tu avois reçu des leçons d'un maître assez habile, tu n'en as pas trop profité. Allons, je vois bien qu'il faut te tenir la lisière. Ah! fiez-vous à ces cœurs neufs; ils sentent un si pressant besoin d'aimer, que leur raison ne sauroit tenir contre quelques agrémens. Leur raison! Je m'énonce mal; la raison n'est que l'expérience du monde, on ne l'a point à ton âge; c'est un aveugle mouvement qui vous entraîne. Je saurai demain au juste l'état de ton cœur. Vous autres grands enfans, vous êtes sujets à prendre vos premières palpitations pour de l'amour. Je prévois qu'il ne sera pas aisé de te corri-

ger

ger de la mauvaise éducation que l'on t'a donnée. On n'a songé qu'à faire de toi un homme à grands sentimens & à beaux procédés; sottise! On ne gagne rien à valoir mieux que ceux avec qui l'on vit; & en bonne philosophie, le vrai mérite est d'avoir celui qui est généralement recherché. Je t'avois mis entre les mains de Léonor pour y prendre le ton du monde, & te mettre en réputation, & voilà que tu te prends de belle passion pour elle; c'est un enfantilage. Il faut que tu saches qu'il n'est question aujourd'hui que d'être aimable; & pour l'être qu'est-il besoin d'amour? Ce sentiment nous rend tels tout au plus aux yeux de l'objet que l'on aime. On ne demande que de la galanterie; la galanterie est l'amour du sexe en général. Elle est dans la nature; les femmes ne se ressemblent-elles pas toutes assez pour nous faire passer légèrement de l'une à l'autre? On est revenu de ces goûts exclusifs. Au lieu de s'étouffer le cœur d'une grosse passion, on met en mille goûts divers & passagers, la monnoie d'un grand sentiment; petite maison; brillans équipages, petits soupers, maîtresses, aventures galantes, tous ces menus plaisirs font une assez bonne somme de bonheur pour un honnête homme. Quant à l'article
des

des maîtresses, pour bien débiter dans le monde, on prend à ses gages une Laïs en réputation, mais on ne se met pas à ses ordres; on l'aime autant qu'il le faut pour jouir, & l'on n'y tient pas assez pour ne pas s'en délivrer quand il convient.

Tu es bien bon, Marquis, de croire à la vertu des femmes. Tu serois bien sot de croire à celle d'une fille d'Opéra. Léonor joue vis-à-vis de toi la fille honnête, elle fait son métier. La fine mouche, elle fait à quels filets se prennent ces bonnes gens qui voudroient estimer ce qu'ils aiment; laisse-la faire, elle répandra dans toute sa maison une odeur de fainteté. Bon garçon! & tu donnes tête baissée dans le panneau! Comme elle te meneroit loin, si un homme expert en femmes ne venoit à ton secours. Tu as besoin d'un Directeur; si j'en connoissois de plus capable que moi, je t'aime assez pour t'adresser à lui; mais je crois être ton fait. Suis le plan de conduite que je te tracerai, & Léonor est à toi dans peu de jours, c'est Valville qui t'en répond.

Commence d'abord par te défaire de cet air nigaud de passion qui ne sied pas du tout. Parle amour d'un ton léger. Laisse entrevoir à la Nymphe des dispositions prochaines à la générosité; des dispositions,
entends-

entends-tu? Il n'est pas tems encore de penser à l'équipage que tu me demandes. Quels *arrangemens* avez-vous donc pris ensemble pour cela? Veux-tu que Léonor retracte bientôt ses rigueurs? parois t'en consoler avec une autre, pique sa jalousie, amorce sa vanité, inquiete son avidité (car elle doit en avoir) en reprenant gaiement l'air d'un homme devenu libre; & si tu veux bien revenir à elle, que ce soit sans empressement. Veux-tu voir bientôt à quoi tient sa vertu prétendue? prends le ton du monde, de ces gens que ta sœur appelle libertins; ne parois estimer ni une femme, ni ses faveurs; tire sur les bégueules à sentimens; familiarise-toi avec elle, libre, hardi, entreprenant, & le reste. Fais ce que je te dis, la syrene se jettera dans tes filets; si tu fais autrement, tu t'empêtreras dans les siens à ne pas t'en tirer le cœur net. Je te le prédis, tu seras la fable du public; & d'entrée de jeu, tu perdras par cette sottise mille bonnes fortunes; pense- y bien.

Et songe aussi à sortir une bonne fois de la tutele de ta sœur. Eternellement sous la férule! Oh! mon ami. Eh! comment te formeroit-elle pour le monde, elle qui ne connoit & n'aime que des vertus de nos vieilles grand'meres? Elle feroit de toi un

I Partie.

C

bon

bon Gaulois, un bon Chrétien. Après? Tu serois, si tu veux, le dernier des Romains. Après? En serois-tu plus aimé, mieux récompensé, plus fêté, plus heureux? Mon ami, autres tems, autres mœurs, c'est le meilleur, de nos vieux proverbes. La vertu de nos jours, c'est l'honneur, non pas l'honneur de ces preux Chevaliers qui courroient comme des fous les grandes aventures; non, mais celui du galant homme qui ne s'avilit point par des lâchetés. La vieille vertu seroit dans la bonne compagnie, comme un sauvage transplanté dans une ville civilisée: tout l'effrayeroit, elle effrayeroit tout.

Laisse-là toute à ta sœur, si elle en veut, (dans sa solitude elle est à plusieurs siècles de nous) & à sa sottie compagnie. Je l'ai bien reconnue à ces plaisirs & à ce souper que tu m'as dépeint. Elle a cru t'amuser je gage? Ces gens-là se persuadent bien qu'ils s'en amusent eux-mêmes, j'en réponds. Pour M. de Saint-Sever, il est de cette espèce d'hommes qui se trouvent bien par-tout, parce qu'ils n'ont pas l'esprit de s'ennuyer; bon homme au demeurant, droit, brouillon par désœuvrement ou par un zèle toujours gauche, vrai personnage de Comédie. J'ai vu quelque part les Demoiselles de Saint-Albin,

Albin, jolies statues, il ne leur manque que la parole; c'est assez bon pour femme, & je serois, pour cette fois sans plus, de l'avis de ta sœur, si tu te croyois assez vieux pour te marier. La femme qu'il est le moins nécessaire de trouver aimable, c'est la sienne. Quand on se marie, on épouse le bien d'une fille, & l'on met en liberté sa personne; voilà ce que j'appelle se tirer honnêtement du sacrement. Mademoiselle de Saint-Albin est une fille de condition, riche, elle peut être ta femme sans inconvéniens; mais ce ne sera pas si-tôt. Tu n'as pas seulement encore une maîtresse, comment penserois-tu petitement à prendre une femme? Et Léonor mais quelle heure est-il? Sept heures & demie. Adieu, mon ami, je m'enfuis. J'avois un rendez-vous à six heures, je me proposois d'y être à sept, en voilà huit bientôt. A demain.

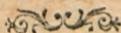


LETTRE XII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 29 Novembre.

Ah! comment puis-je me tranquilliser chere amie? Je vois mon frere exposé aux plus affreux dangers. Je n'ose lui parler. . . . Qu'il me sera difficile de me taire! Dans quel labyrinthe est-il donc? Si des conseils vertueux & tendres deviennent dangereux, quelle ressource nous restet-il? Mon mari qui n'est pas aussi effrayé que moi prétend guérir mon frere. Il connoît ce M. de la Roche dont vous me parlez; il croit que cet homme pourra nous aider à désabuser le Marquis. D'où M. de Ferval tient-il les choses qu'il vous a dites? Sans doute que ce jeune homme vous est bien connu, & que nous pouvons sans risque nous en rapporter à lui. Assurez-le de toute ma reconnoissance, animez son zele, engagez-le à nous continuer ses soins. Adieu, ma chere amie, je ne compte que sur vous; soutenez-moi.



LETTRE

LETTRE XIII.

*De Madame de Narton à Madame
de Saint-Sever.*

A Paris, 30 Novembre.

Je connois vos inquiétudes, ma tendre amie, & vous savez si je les partage. Il ne faut pourtant pas vous livrer à toute votre sensibilité, le mal n'est point sans remède. Le zele de Ferval n'a pas besoin d'être animé, c'est un jeune homme tout de feu. Sa mere est mon amie. Je l'ai vu au berceau. Il se trouve flatté de votre confiance & de la mienne; il est charmé de m'être utile, & de voir que je fais assez de cas de son esprit & de son cœur, pour l'employer dans une affaire de cette nature. Il en est tout occupé, je puis vous en répondre. Elevé par la plus respectable des meres, il a les mœurs pures, l'ame belle, le cœur chaud. Son extrême vivacité, qu'on pourroit prendre pour de l'étourderie, n'empêche pas qu'il n'ait une adresse infinie pour se mettre au fait des détails de mille aventures secrettes; il fait toutes les intrigues, je lui connoissois ce talent: d'ailleurs il est lié avec votre frere, il ne lui sera pas suspect. C'est
C 3 par

par mille petits détours qu'il est parvenu à trouver la voie la plus sûre de savoir tout ce qu'il est important que nous sachions.

Il a gagné, je ne fais comment, la femme de chambre: cette fille lui a donné hier encore de nouveaux éclaircissemens. Le Marquis a confié à Léonor les desirs que vous aviez de le voir marié; c'est depuis cette confiance qu'elle a redoublé de réserve avec lui; à peine peut-il obtenir d'être reçu chez elle. Voilà le manège qu'elle employe à présent. C'est un M. de Valville, ami de votre frere, qui lui a fait faire la connoissance de Léonor, il y a déjà quelque tems. Il commença par lui donner la fantaisie d'avoir une maîtresse, en l'assurant qu'il n'étoit pas convenable qu'un homme comme lui fût sans intrigue. D'après cette raison de convenance, le Marquis chercha, & Valville fit tomber le choix sur celle-ci, dont il a été lui-même l'amant il y a trois ans. C'est une anecdote qu'on a tenue cachée à votre frere. Il aime cette fille éperduement; il lui fait des présens magnifiques; elle les reçoit avec une décence, ou plutôt une adresse admirable. Enfin, Madame, il est dans l'yvresse, dans le délire; je vous en avertis, non pour vous effrayer, mais pour vous faire sentir combien il faut
de

de ménagement & d'art pour le guérir de ce fol amour. Si vous vouliez m'en croire, vous éviteriez de lui parler de rien qui pût avoir rapport à sa situation. Soyez sur vos gardes, votre amitié pourroit vous trahir. Il est très-essentiel qu'il ne se doute point que vous sachiez cette intrigue. Ce seroit à la fois l'aigrir & l'humilier, & ces deux sentimens me paroïtroient également dangereux. Je voudrois bien obtenir de M. de Saint-Sever, qu'il voulût aussi s'en rapporter à nous; je vous recommande, ma chere Comtesse, de l'empêcher de parler & d'agir. Je connois son zele & sa tendresse pour vous; je crains qu'il ne s'y livre avec plus d'ardeur que de précaution. Dans les occasions délicates, nulle démarche n'est indifférente.

Je ne fais si vous connoissiez Valville; il passe sa vie dans le grand monde, il en a les graces & les principes; il se croit irréprochable sur l'honneur & n'en a que de fausses idées: l'espece de vertu qu'il s'est faite, tient chez lui la place de la vraie vertu qu'il méprise; il traite tout de préjugés, & n'a que des préjugés; il se croit honnête homme, & n'est qu'un homme du grand air; il pense mal des femmes, paroît les respecter, n'en estime aucune, s'amuse avec toutes, ba-

dine avec l'amour, se fait par décence un devoir de l'amitié; hait la débauche, cherche le plaisir, le trouve rarement; son goût est délicat, son ame foible, son cœur froid & gâté, esclave des usages les plus extravagans, il traite gravement les choses frivoles, légèrement les sérieuses, & n'a nulle idée de tendresse & de sentiment. Voilà, ma chere Comtesse, un esquisse du portrait de l'amî de votre frere. Que ce portrait ne vous s'effraye pas; cet homme pourra nous servir beaucoup; son cœur n'est pas fait pour traiter l'amour en passion. Il ne combattra celui du Marquis que par le ridicule; mais il le combattra fortement. Le vice agit plus adroitement que la vertu; & ses faux préceptes feront une impression plus profonde que vos principes d'honnêteté. Ne doutez pas que Valville, qui s'affiche pour l'amî, pour le Mentor de votre frere, qui l'annonce dans le monde, qui craindroit que le ridicule de cet attachement ne rejailît sur lui s'il étoit connu, ne se serve de l'ascendant que dix ans de plus & beaucoup d'expérience lui donnent, pour arracher le Marquis aux dangereux liens dans lesquels il l'a lui-même engagé. Léonor le craint & voudroit l'éloigner; mais elle n'a encore osé montrer ce desir, & votre frere ne s'en apper-

apperçoit pas. Je vous le répète, c'est un très-grand bonheur dans cette circonstance qu'il ait tant de confiance & d'amitié pour Valville. Voilà, ma chere Comtesse, le détail exact & certain de l'état des choses. Soyez sûre que je ferai bien informée, & que je ne vous laisserai rien ignorer. Adieu, remettez-vous, & comptez sur la plus tendre des amies.

LETTRE XIV.

Du Marquis de Roselle à Valville.

A Paris, 2 Décembre.

Que tu connois peu l'amour, cher Valville! Pardonne; ta lettre m'a révolté. Eh! qu'est-ce donc pour toi que ce sentiment, si tu peux ainsi l'assujettir aux circonstances? Ah! que mon cœur est différent du tien; je brûle, je meurs pour Léonor, & je chéris mes tourmens. Sa vertu, qui me désespere, m'est pourtant précieuse & respectable. Que j'aïlle feindre de ne la plus aimer, parce que je dois la trouver digne de mon estime? Valville, as-tu bien pu me donner ce conseil? Eh! comment le pourrois-je suivre? Non, non, ma ten-

dresse, mes soins, peuvent seuls fléchir son cœur; quel triomphe, cher ami! Ne regarde point en arrière, oublie les égaremens de cette fille estimable aujourd'hui, & tu verras que sa vertu est plus difficile à vaincre, que celle d'une femme qui n'a jamais éprouvé de séductions. Elle me permit hier d'entrer chez elle; quel mélange admirable d'amour, de modestie, de sagesse & d'agréments! Il faudroit avoir une ame de fer pour ne pas être touché; je lui dois de la reconnoissance; ses moindres bontés sont des sacrifices; ses graces & sa franchise temperent seules la sévérité de sa réserve, enfin c'est un être adorable. . . . Ah! mon ami, dans quel état est mon cœur! Elle m'a réduit au point de ne lui demander rien, mon respect égale mes desirs. Que deviendra tout cela? Je ne sais? mais si je cessois bientôt d'espérer, je cesserois bientôt de vivre. Tu m'as refusé le service que je te demandois, ton amitié fait ton excuse & m'interdit les reproches. Je prendrai moi-même ces soins: ménage Léonor dans tes réponses, tu dois ces égards à notre amitié; garde-toi sur-tout de me proposer d'autres maîtresses. Adieu, cher Valville, songes que mon cœur n'est ouvert qu'à toi.

LET-

LETTRE XV.

De M. de Valville au Marquis.

A Paris, 2 Décembre.

Je t'aime & je te plains, mon cher Marquis, mais je ne flatterai jamais une passion extravagante. De grace, ne fais tes confidences qu'à moi. Tu ne pourrois jamais effacer le ridicule que cet amour te donneroit. Tu ne veux pas que j'attaque la vertu de ta maitresse; allons soit, je la respecte, je bannis les souvenirs en ta faveur. Mais, mon ami, quand elle seroit la femme la plus décente, crois-tu que je t'approuve davantage? C'est chez toi une frénésie que l'amour; l'amour! sçaches qu'il ne doit être qu'un amusement, qu'un préservatif contre l'ennui. Il faut en intrigues amoureuses, comme en toutes autres affaires, former un plan d'abord, & ne s'en point écarter, à moins que les circonstances ne varient. On prend une fille comme Léonor, on la garde tant qu'elle amuse, on l'entretient décemment; & on la quitte quand on ne l'aime plus, ou quand elle devient impertinente; cela ne demande pas plus de façon. Il faut un peu plus d'égards pour les femmes
d'un

d'un certain état, ce n'est gueres qu'à mon âge qu'on en vient là. Les alentours de ces Dames sont plus gênans. S'insinuer dans l'esprit d'un mari, s'affurer de ses gens, conserver l'air de décence, sont des choses difficiles; l'usage du monde peut seul les apprendre; aussi n'ai-je pas voulu te faire commencer par-là. Léonor étoit ce qu'il te falloit d'abord; mais tu perds la tête. Reviens à toi, cher Marquis, c'est une sievre chaude qu'il faut éteindre. Avec tant d'envie de mériter de la considération, tu dois craindre singulierement le ridicule; songes à celui que tu te donnerois si ton aventure étoit sçue. Je te jure le secret; mais ne vas pas te trahir. Adieu, Marquis, pardonne-moi ma franchise comme je te pardonne tes erreurs.

LETTRE XVI.

*De Madame de Narton à la
Comtesse.*

A Paris, 20 Décembre.

Je suis extrêmement fâchée d'être forcée de partir pour aller à Varennes, l'une de mes Terres en Lorraine, & de vous quitter,
ma

ma chere amie, dans les inquiétudes où vous êtes. Une affaire imprévue & indispensable presse mon départ, & je ne fais trop quand il me sera possible de revenir. Les chagrins que vous donne votre frere redoublent mon affliction; j'aurois fait ici pour vous & pour lui tout ce que j'aurois pû; mon zele ne se refroidira certainement point par l'absence, & peut-être sera-t-il plus efficace. Je n'aurois pu agir moi-même, c'est M. de Ferval qui nous auroit servies; il nous servira comme si j'étois présente. Je suis voisine de Madame de Ferval sa mere; elle s'unira à moi pour engager son fils à redoubler d'attention sur la conduite de votre frere. Il m'a promis de m'écrire exactement, je vous enverrai ses lettres, si elles vous peuvent être de quelqu'utilité. Adieu, ma chere Comtesse, j'ai le cœur déchiré de m'éloigner de vous.

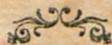


LETTRE XVII.

De la Comtesse à Madame de Narton.

A Paris, 25 Décembre.

Que les affaires qui vous éloignent sont venues mal à propos, chere amie, & que vous m'étiez nécessaire, ne fût-ce que pour me consoler! Depuis votre départ je n'ai plus entendu parler de mon frere; il y a quatre jours que j'ignore ce qu'il devient. Mon mari a été chez M. de la Roche, je n'ai pu l'empêcher de se livrer à son zele. Je n'augure rien de fâcheux de cette visite, il veut lui-même vous en rendre compte; je avoue que je n'ai pas l'esprit assez libre pour faire de tels récits; tout cela m'étonne si fort que je me crois dans un autre monde. Ne m'oubliez pas, chere amie, donnez-moi des nouvelles de mon frere dès que vous en faurez, & des vôtres je vous en prie.



LETTRE XVIII.

*Du Comte de Saint-Sever à Madame
de Narton.*

A Paris, 25 Décembre.

Je me suis réservé, Madame, le plaisir de vous faire moi-même le détail de ma visite; ma femme prend la chose assez sérieusement pour nous deux. Ce n'est pas que je trouve ses craintes déplacées tout-à-fait, le manège de la belle est trop adroit pour qu'on ne doive pas s'en défier; mais notre Marquis n'a pas perdu la raison, à ce que j'espère, il ne s'agit que de lever le bandeau qui lui couvre les yeux. J'ai pour cela été trouver M. de la Roche, c'est une ancienne connoissance, je l'ai vu autrefois commencer sa carrière; ce souvenir n'est pas extrêmement flatteur pour lui; mais je me suis bien gardé d'en rapporter les circonstances fâcheuses, au contraire j'ai pris le ton de vieille amitié, ce qui m'a paru lui faire un plaisir extrême, parce que nous étions en présence d'un jeune Duc qui venoit sans doute lui emprunter de l'argent. Il a donc été charmé de l'espece de relief qu'il a cru que cela lui alloit donner.

Quand

Quand le Duc a été parti, j'ai prétexté une affaire, pour donner un motif à ma visite; j'ai ensuite vanté son hôtel, son jardin, ses meubles, &c. Il m'a promené par-tout, & j'ai trouvé le moyen de me mettre très-bien dans son esprit. Il m'a demandé ce que j'avois fait depuis vingt ans que je ne l'avois vu, je lui ai raconté mon mariage, & tout doucement j'ai amené la conversation sur le compte de mon beau-frère; je lui ai dit ses amours avec une fille d'Opéra, ce sont les plus aimables, a-t-il répondu; elles sont un peu chères, mais aussi... Ah! lui ai-je dit, je ne crois pas qu'il lui en coûte beaucoup. On m'a assuré que cette fille étoit entretenue par un homme extrêmement riche & de beaucoup d'esprit; cet homme l'aime éperduement & elle le trompe. Oh! le sot! le sot! s'est-il écrié, peut-on ainsi se laisser duper? Et vous assurez qu'il a de l'esprit? On dit qu'il en a prodigieusement, & c'est ce qui m'étonne. Mais quelle est cette fille, a-t-il demandé avec vivacité? On la nomme je crois Léonor, oui, Léonor. Il a rougi jusqu'au fond des yeux, & m'a dit, après deux minutes de silence, qu'il ne la connoissoit point. J'ai beaucoup insisté sur le malheur de celui qu'elle trompoit; j'ai dit que c'étoit sans doute

doute une belle ame, j'ai peint le bonheur du Marquis des couleurs les plus propres à piquer cet homme, & enfin j'en suis venu à bout. Soit dépit, rage, ou foiblesse, il m'a tout avoué. Je suis ce malheureux, m'a-t-il dit, je fais me rendre justice, à cet âge il faut être généreux, aussi l'ai-je été. Je lui donne 1500 liv. par mois, tous ses meubles sont mes présens, & 40000 liv. de pierreries par-dessus le marché. Je lui ai demandé de la fidélité; j'en ai exigé du secret; j'ai une femme vieille & dévote, des enfans de trente ans, deux gendres de qualité qui comptent sur tous mes soins à augmenter ma fortune, nous avons d'ailleurs affaire aujourd'hui à un homme dont l'austérité ne s'accommode pas de nos plaisirs, tout cela m'oblige à la discrétion; je me flattois qu'on ignoroit ma foiblesse. La misérable! elle se servoit de mes précautions même pour me tromper. Depuis un mois je n'ai pu la voir que deux fois; & c'étoit, disoit-elle, parce qu'elle savoit que ma famille nous épioit. Vous êtes galant homme, Monsieur, a-t-il ajouté, vous connoissez le monde, ainsi je ne me repens pas de vous avoir avoué mon secret. D'ailleurs quel ménagement puis-je garder aujourd'hui? Je suis trop outré. Me voilà

I Partie.

D

revenu

revenu pour jamais de ces malheureuses créatures, je ne veux plus avoir de pareilles intrigues; mais je veux me venger, & voir cette coquine abominable replongée dans la misere, d'où mon imbécillité l'avoit fait sortir. Depuis un an que je l'ai, voyez ce qu'elle m'a coûté; je ne me le pardonnerai jamais! Des torrens d'injures ont succédé à cette réflexion; je l'ai encouragé à la vengeance, je l'ai plaint, je l'ai embrassé, & lui ai promis le secret; nous nous sommes séparés les meilleurs amis du monde, & je l'ai laissé dans les dispositions où je le voulois. C'est un vice qui va en châtier un autre; il me semble qu'il n'en peut rien résulter que de bon. Adieu, Madame, vous voyez que dans cette affaire il y a des aspects assez plaisans; je vous chéris & vous respecte de toute mon ame.

LETTRE XIX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 14 Décembre.

Avez-vous besoin d'être généreux pour être aimable? Reprenez, cher Marquis, reprenez, je vous en conjure, des dons trop

trop magnifiques. Vous ne me soupçon-
nez pas d'ingratitude; mais ne paroissez
pas par de tels dons me soupçonner d'une
avidité méprisable qui n'est pas dans mon
cœur. Hélas! vous jugez de mes sentimens
par ceux de mes semblables! Préjugé cruel!
C'est à la vertu à m'en défendre! Votre
estime ne le devoit-elle pas aussi? Je vous
renvoye l'écrin que vous mites hier sur ma
toilette; je vous supplie de le reprendre,
& d'être sûr que ma reconnoissance égale
votre générosité.

LETTRE XX.

Da Marquis à Léonor.

A Paris, 14 Décembre,

Ah! c'en est trop, refuser jusqu'à mes
présens! C'est m'annoncer mon mal-
heur par un mépris qui m'outrage. . . . Je
ne le reprendrai point. . . . Vous me haïs-
sez! je le vois, je le sens. . . . Léonor, au
nom de cet amour dont je suis pénétré,
daigne ne me pas désespérer ainsi! Accepte
au moins ces foibles gages de ma tendres-
se! chere & trop vertueuse amante, rends-
moi plus de justice à ton tour. Hélas!

D 2

songe

songe que ces dons que je t'offre avec tant de plaisir, sont les seuls soulagemens de ma douleur : m'envierois-tu cette consolation? Moi te soupçonner d'avidité! Ah! Léonor! est-il possible que tu juges si mal d'un cœur tout à toi, qui ne respire que pour toi! Si tu étois assez cruelle pour me renvoyer encore cet écrin. Ah! garde-toi de me reduire au désespoir.

LETTRE XXI.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 14 Décembre.

Vous l'exigez, mon cher Marquis, je me rends, j'accepte ce superbe présent; daignez pourtant ne vous point informer de l'usage que j'en veux faire, & permettez que je ne conserve que la bague. Que vous me rendez heureuse; Je puis donc faire du bien!



LET-

LETTRE XXII.

De Valville au Marquis.

A Paris, 17 Decembre.

Que deviens-tu donc, cher Marquis? Depuis huit jours je n'ai point eu de tes nouvelles. N'as-tu point montré mes billets à ta belle? Si tu avois poussé la foiblesse jusques-là, je ne m'étonnerois plus de ton silence. Ecoute donc, mon ami, mais sois cela passé la plaisanterie, & c'est très-sérieusement que je t'avertis que tu te perds. Quand cette fantaisie sera passée, tu en feras au désespoir. Voilà un sujet perpétuel d'epigrammes contre toi. Ces sortes de notes sont désagréables. Si ta maîtresse étoit une Vestale, tu pourrois trouver quelques Bourgeoises, éprises de l'Astrée, qui t'admireroient; mais l'adorateur de Mademoiselle Léonor, n'aura pas même la ressource d'être plaint. On ne peut te trouver chez toi. Viens me voir demain. Il faut te faire changer d'air. J'ai dessein de te présenter chez la jeune Marquise d'Asterre; ce sera une diversion agréable & nécessaire. Le ton de la bonne compagnie, l'habitude de la

voir, les comparaisons que tu feras en état de faire, t'ouvriront les yeux. Adieu, mon cher, à demain, n'est-ce pas?

LETTRE XXIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 13 Décembre.

Tu n'imagines pas, Valville, à quel point tu m'affliges; tu ne veux point sentir quel outrage c'est pour un amant que d'insulter l'objet qu'il aime. Il faut toute mon amitié pour t'excuser. Je ne t'avois jamais vu injuste. Que t'a fait Léonor? Peut-on condamner aussi légèrement! Son état est vil, je l'avoue; mais l'a-t-elle choisi? Les suites inévitables de cet état, les séductions qu'il entraîne, & qu'elle a éprouvées, les imprudences qu'elles lui ont fait commettre, ses fautes peut-être, ne peuvent-elles être excusées par le malheur de son sort, par l'abandon affreux où elle s'est trouvée? Ne peuvent-elle être effacées par la vertu dont son cœur est à présent rempli? Ah! la noble franchise avec laquelle elle m'a fait des aveux si humilians, répare tout à mes yeux. Qu'ils sont grands ces aveux! Cher
Val-

Valville, si tu connoissois son ame! si tu savois quel usage elle fait de mes présens! Les diamans que je lui ai donnés ont été vendus pour soulager une famille honnête & pauvre. Elle me le cachoit; mais hier tandis que j'étois avec elle, ces infortunés dont la générosité a réparé les malheurs, vinrent fondant en larmes se jeter à ses pieds, & malgré sa défense firent éclater leur reconnoissance à mes yeux. Elle voulut me la reporter toute entiere, ah! c'étoit moi qui leur en devois à tous! Voilà, Valville, voilà l'objet auquel je suis attaché; penses-tu que je puisse en rougir? Que je me trouverois bas de n'oser honorer la vertu pour elle-même! Adieu, mon ami, songe que je suis assez malheureux sans que tu m'accables encore. Je ne puis accepter ton offre de me présenter chez ta jeune Marquise. En quoi ce prétendu bon air la rend-il supérieure à ma chere Léonor? Je ne veux point de diversion à mes chagrins. Je l'aime, & Léonor seule peut les adoucir.



LETTRE XXIV.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 26 Decembre.

Ah! cher Marquis, c'en est fait, ne me revoiez plus, n'exigez plus que je vous voie. L'état affreux où la barbarie d'un homme bas & cruel me réduit, ne me laisse d'autres ressources qu'une mort prompte. Ce misérable que pour mon malheur j'ai connu dès mon enfance, cet hypocrite, ce lâche séducteur, ce la Roche, dont peut-être déjà vous savez les fureurs, ce monstre qui, sous l'ombre de la pitié, du desir de m'amener à la vertu par les secours de l'opulence, de la religion même, m'a fait accepter des bienfaits. . . . ah! je vivrai trop peu pour en rougir assez. Ses intentions étoient criminelles, je m'en suis apperçue; mais j'avois trop craint de m'en appercevoir, ses secours m'étoient nécessaires; ce n'a été que par degrés qu'il est parvenu à me demander l'infame prix de ses dons. La haine, la vertu, que fais je! l'amour peut-être, tous ces sentimens plus vifs alors que la crainte de l'indigence, m'ont fait rejeter avec un mépris plein d'horreur ses propositions

tions affreuses. La rage dans cette ame de fer & de boue, a bientôt succédé à l'amour. Il a sçu que vous m'étiez attaché; la jalousie s'est emparée de son cœur: que d'outrages il m'a faits! Il m'a chassée ignominieusement de l'appartement que j'occupois; il s'est emparé de mes pierreries, de mes bijoux; il a tout pris. Ces pertes, très-considérables, ne me causent point de regrets; tout ce que je tiendrois d'un tel monstre me feroit odieux; mais l'éclat indécent des insultes qu'il m'a faites m'humilie & me déchire le cœur. Hélas! si, dans mon état, on pouvoit se flatter de conserver encore quelqu'ombre de considération, le misérable me l'auroit ravie. Adieu, trop cher & trop tendre Marquis: plaignez une malheureuse victime des rigueurs de la fortune, mais cessez de la revoir. Si j'ai pu mériter de vous quelque estime, daignez me conserver un sentiment si précieux, & je mourrai contente.



 LETTRE XXV.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, le 26 Décembre.

Que me dis-tu, chere amante? O Ciel! quelle audace! toi mourir, toi. . . . je vole à ton secours! Eh! que ne m'apprenois-tu? . . . Mais est-il tems de faire ces réflexions? Ce monstre n'échappera pas. . . Ma divine amie, au nom de ma tendresse, ne te laisse point accabler. Les outrages de cet homme abominable font les éloges de ta vertu; qu'ils te tiennent lieu de réputation. Dans deux heures au plus tard je suis à toi: les momens me sont chers. . . . Calme-toi, je n'ai jamais senti tant d'amour & de fureur.

 LETTRE XXVI.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 2 Janvier.

Ai-je besoin d'encouragement, Madame? Je servirai le Maquis de Roselle de tout mon pouvoir; mais sa passion est d'une violence

lence qui m'effraye. L'éclat qu'a fait M. de la Roche n'a servi qu'à l'enflammer davantage. Il vient de donner à Léonor un logement superbe, des meubles magnifiques, une garde-robe, des bijoux, un équipage, & une pension plus forte que celle que la Roche lui faisoit. Il a vendu, pour fournir à cette dépense, sa Terre de Picardie. Il s'est brouillé avec M. de Saint-Sever. Il veut poignarder la Roche, qui s'est tenu caché depuis qu'il a sçu cette menace. Voilà, Madame, ce qui s'est passé depuis quatre jours. M. de Saint-Sever a bien dérangé nos affaires. Tâchez, je vous en conjure, qu'il ne s'en mêle plus. Je ne perds pas l'espérance, si l'on veut me laisser faire. Mon Valet de Chambre (car ce font-là les ressorts que je me trouve obligé d'employer) est toujours dans la plus étroite liaison avec la Suivante de Léonor; c'est par ces petits moyens que j'espère parvenir au but. Je me trouverai le plus heureux des hommes si je puis réussir, & vous convaincre par mon zele de tout mon respect.



 LETTRE XXVII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 6 Janvier.

Que j'ai de chagrins, ma tendre amie! Vous savez l'effet que l'éclat de M. de la Roche a produit. Mon frere vint hier ici. Mon mari ne put s'empêcher de lui parler de la vente de sa Terre, & de lui dire avec trop de vivacité peut-être, ce qu'il pensoit de sa conduite. Il ne lui parla pourtant point de Léonor, il me l'avoit promis; mais il lui représenta le tort qu'il se faisoit par des dépenses aussi considérables. Le Marquis voulut sortir sans daigner presque lui répondre: M. de Saint-Sever le retint, & continua de lui répéter ce qu'il s'ennuyoit d'entendre. Il n'y put tenir; ce frere que j'avois toujours vu si doux, si tendre pour moi, si complaisant pour mon mari, devient fier, & presque brusque. Je n'ai plus besoin de précepteur, lui dit-il, & personne n'a le droit de diriger mes actions: mon censeur ne peut être mon ami. Il partit en colere, je n'osai le rappeler. M. de Saint-Sever étoit trop animé & le Marquis aussi;

aussi; peut-être ne le reverrons-nous plus, il va nous éviter. Que de sujets d'inquiétudes! Mon mari est furieux contre lui. Adieu, ma tendre amie, mes malheurs augmentent chaque jour.

LETTRE XXVIII.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 9 Janvier.

Vo-
tre douleur est juste & naturelle, ma chere Comtesse; mais de quoi vous fert en ce moment que mon cœur la partage? Hélas! je ne suis point avec vous, je n'es-
sue point vos larmes. Puisse au moins le malheur de la tentative de M. de Saint-Sever le rendre plus circonspect! Employez, ma chere, tout l'ascendant que vous avez sur lui, pour l'engager à réprimer son zele & sa colere. Eh! peut-on se fâcher sérieusement contre un malheureux tyrannisé par la plus violente des passions? Ce n'est plus lui qui pense, qui parle, qui agit. Traitons-le comme un malade dans le délire, comme un de ces hommes dont la nature nous offre le triste spectacle pour nous humilier. Vo-
tre

tre frere est à-peu-près dans cet affreux état, mais il en sortira, & son repentir alors expiera des fautes qu'il ne peut condamner aujourd'hui.

Pour l'amener à ce point désiré, il faut les plus grands ménagemens. Que M. de Saint-Sever vous console en partageant votre affliction: qu'il prenne toujours l'intérêt le plus tendre à votre frere; mais dites-lui, je vous prie, que je le conjure de se reposer sur M. de Ferval, des soins qu'il faut prendre. Dites-lui que je prévis tout ce qui arriveroit de sa démarche, dès qu'il m'en eut envoyé le détail. Il ne faut point essayer d'arracher le trait dont l'ame de votre frere est blessée; il faut chercher à le détacher doucement; il faut opposer l'art à l'adresse: le cœur des honnêtes gens est plus difficile à guérir que leur esprit. Ce n'est pas ici un travers, c'est une foiblesse. Ferval met tout en œuvre pour vous servir. Il ne néglige pas les plus petits moyens. La liaison d'un de ses gens avec la Femme de chambre de Léonor, le met à portée de savoir beaucoup de choses, & d'arranger ses démarches suivant les circonstances. Je ne doute pas que vous ne le voyiez souvent. Il ne m'a point confié ses desseins. Peut-être ne vous les dira-t-il pas non plus. Il
sent

font combien en général les confidences sont dangereuses, & n'en veut faire à personne. Laissons-le agir. Sa mere excite son zele, comme s'il pouvoit être plus vif. Les lettres qu'elle lui écrit, ne sont pleines que de vous, du Marquis, & de toute cette malheureuse aventure, qui l'intéresse singulierement. Elle & sa famille composent ma société; je n'en cherche point d'autres.

Il y avoit long-tems que je ne l'avois vue; j'ai retrouvé son esprit, ses vertus, son caractere, comme je les avois laissés; mais ce que je n'ai pas reconnu, ce sont ses trois filles; l'une de dix huit ans, l'autre de seize, l'autre de quinze. Peignez-vous trois Nymphes, tout ce que vous voudrez, pourvu que ce soit les plus aimables personnes que j'aie jamais vues. Elles n'ont de l'enfance que la candeur & les graces. Elles ont de la raison; mais une raison charmante, simple comme leur cœur, & qui vous donne l'idée de la belle nature. Si j'écrivois un roman, je ne pourrois m'empêcher de comparer leur raison naissante à la douce lumiere des premiers rayons d'un beau jour. Voilà, chere amie, ce qui m'entoure, & ce qui rendroit ma vie délicieuse, si l'état où je fais que vous êtes, me laissoit la liberté de m'occuper agréablement.

ment. Le Marquis ne pourra cesser de vous aimer, j'en suis sûre. S'il marquoit quelque desir de vous revoir, quelque regret de vous avoir affligée, ma chere, il faudroit saisir cette occasion de lui montrer toute votre tendresse; il faudroit en redoubler les témoignages, & sur-tout éviter toute explication, tout reproche, tout ce qui pourroit enfin l'humilier, ou heurter sa passion. Adieu, ma tendre amie, que je souffre d'être loin de vous!

LETTRE XXIX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 28 Décembre.

La parole que vous m'avez donnée, mon cher Marquis, de ne point voir cet abominable la Roche, peut à peine me rassurer. Oubliez jusqu'au nom de cet homme, je vous en conjure. Est-il digne de votre colere? Je le méprise trop pour vouloir être vengée, & je le crains pour vous. Je le crains, c'est une ame vile; un homme d'honneur n'est point en garde contre les crimes des lâches. . . . Je frémis à la seule idée. . . . Mon cher Marquis, pardon-

amour dangereux. Bornons-nous à la simple amitié; si ses plaisirs sont moins vifs, ils sont moins suivis de peines. Voyons nous rarement, je vous en conjure. Cherchez des secours contre votre passion dans le sein de votre famille. Attachez-vous à quelque objet aimable, vertueux, & digne de votre amour; & s'il le faut, pour le repos de vos jours, oubliez-moi. . . . Adieu, mon cher Marquis, foyez heureux, tous mes vœux seront comblés.

LETTRE XXX.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 28 Décembre.

Tu me ravis, fille divine! être adorable! Que je puisse t'oublier! que je le veuille! plutôt mourir mille fois. Eh! que m'importe que mes parens desirant de me charger d'un joug affreux? Je ne me ferai point la victime de leurs sentimens. Je renonce au mariage, & j'y renonce pour jamais. Je ne veux que toi, ma Léonor, tu pourras seule remplir mon cœur. Quels scrupules te fais-tu sur mes présens? Ah! je te l'ai déjà dit, ne m'interdis pas cette douceur,

douceur, cette consolation, la seule qui me soit donnée & que ma famille me dispute encore! Je ne verrai point la Roche, je te l'ai promis. Je n'aurois pu me fouiller d'un sang si vil que dans les premiers mouvemens de ma fureur; n'appréhende rien de la sienne. Que tu es bonne! Que tu es grande! Tu mérites l'hommage de l'univers. Je relis mille fois ta lettre; mais c'est pour admirer tes sentimens, sans m'y rendre, & pour prendre de tes vertus de nouvelles armes contre toi-même.

LETTRE XXXI.*De Valville au Marquis.*

A Paris, 8 Janvier.

Jabhorre le rôle de Censeur, mon cher, mais je ne puis m'empêcher de le devenir pour toi. Tes folies sont publiques; elles rejaillissent sur moi. Tu t'affiches, tu vends des Terres; tu te brouilles avec ta famille; tu choques toutes bienséances; je dois t'en avertir. Il n'est pas nécessaire d'aimer ses parens; mais il faut vivre décentement avec eux, les voir rarement, mais les voir. Les ruptures & les éclats font un

tort; c'est se manquer à soi-même. Il y auroit de la sottise à se refuser les plaisirs, mais il faut conserver les dehors. On n'a plus d'hypocrisie aujourd'hui, mais on a de la décence. Tu n'en conserves point; tu vas donner tête baissée dans une passion ridicule. Tu te laisses prendre par un faux air de vertu; quelle extravagance! Quand cette vertu seroit vraie, il faudroit être bien dupe pour s'attacher à une femme qui l'afficheroit. A quoi cela mene-t-il? Mais celle dont Léonor se pare à tes yeux, est fautive de toute fausseté.

Puisque c'est là ce qui t'a séduit, s'il le faut, pour te guérir de cette manie, je t'enverrai la liste de tes prédécesseurs. Elle est nombreuse du moins. . . . Crois-moi, mon cher, je connois mieux cette fille que toi. . . . Tu es le premier, & tu seras l'unique auquel elle fasse éprouver des rigueurs. Sa prétendue franchise, dont tu es pénétré, n'est qu'une fausseté raffinée. Dans ces aveux si beaux, elle ne t'a pas tout dit. Mais est-il besoin de te prouver, par des faits, quelle a été la conduite d'une fille d'Opéra? Ce titre seul l'annonce. L'artifice est trop grossier. Comme je ne te vois plus, j'ai pris le parti de t'écrire, & de t'informer que tu deviens le sujet universel des plai-

plaisanteries. C'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme de ton âge. Livre-toi aux plaisirs, aie des maîtresses, évite les leçons de ta sœur & le verbiage de ton beau-frere, tu feras fort bien; mais observe les bienséances d'usage, le monde l'exige; il n'est plus possible de lui pallier tes torts. Quitte Léonor sans balancer, nous tâcherons de réparer le reste. Adieu, mon ami.

LETTRE XXXII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 9 Janvier.

C'en est trop, Monsieur, vous me poussez à bout. Joindre la calomnie à l'outrage. . . . Vous ignorez ce que c'est que l'amour. Je croyois que vous respecteriez l'amitié. Votre cœur n'est pas fait pour les sentimens tendres; j'en exige dans mes amis. Ce seul titre vous a pu donner le droit de m'accabler de conseils superflus & d'avertissemens importuns. Supprimez-les, & oubliez-moi.

LETTRE XXXIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 20 Janvier.

Pardonne, pardonne, ma Léonor, un mouvement, dont je ne suis pas le maître. Je n'ose te l'avouer. . . . Tu n'es pas faite pour être soupçonnée; aussi ma curiosité ne vient-elle pas de jalousie; elle prend sa source dans l'intérêt le plus tendre. . . le plus vif. . . . Ah! ma chere, puis-je sans témérité te demander la grace de m'apprendre ce que c'est que la lettre que tu reçus hier à ta toilette? Elle te causa une émotion que tu ne pus me cacher. Tu laissas tomber cette lettre, & je vis ton inquiétude, pendant que je la ramassois; je ne fis que regarder le dessus, j'allois te la rendre; tu me l'arrachas avec précipitation. Ah! si c'étoit quelqu'événement heureux, tu n'aurois pas eu la cruauté de me le laisser ignorer. Aurois-tu quelque chagrin que je ne pûsse savoir? Chere Amante, mon cœur t'est ouvert, daignes-y verser tes peines. Je te vis hier distraite, rêveuse, tu soupirois. . . tu me regardois. . . . Je ne puis m'empêcher de croire que cette lettre m'intéressé.

Je

Je n'osai faire éclater le desir ardent que j'avois de la voir; mais elle a troublé mon repos, & je te conjure, si les choses qu'elle renferme ne sont pas des secrets déposés dans ton sein, si elle n'intéresse pas d'autres que toi, je te conjure de me dire. . . . Ma Léonor, je suis trop tendre pour paroître indiscret ou soupçonneux; je ne m'adresse qu'à toi pour savoir ce que tu as craint de m'apprendre. . . . Adieu; si je te suis cher, tu ne me refuseras pas cette preuve de ta confiance.

LETTRE XXXIV.

De Léonor au Marquis.

Paris, 21 Janvier.

Je ne puis, mon cher Marquis, vous montrer cette lettre. L'honneur me le défend. Le secret d'autrui, dans aucun cas, n'est en mon pouvoir. Daignez ne pas me presser davantage. C'est une affaire importante. . . . Vous ne pouvez la savoir; ne vous inquiétez pas, ce n'est point un malheur; dans d'autres circonstances, ç'au-roit peut-être été pour moi un événement heureux. Voilà tout ce que la prudence,

L'honneur, & même la reconnoissance, me permettent de vous dire. Adieu, mon cher Marquis, vous ne pourriez sans injustice me faire un crime de ma réserve.

LETTRE XXXV.

De M. de Ferval à Madame de Marton.

A Paris, 25 Janvier.

J'ai gagné bien peu de terrain, Madame, depuis quinze jours; mais je vis hier, par l'entremise de mon Valet-de-chambre, Marton, Suivante de Léonor: je vais vous répéter notre conversation, avec tout le verbiage indispensable vis-à-vis d'une Marton. Cette fille débuta, comme de raison, par les protestations d'une fidélité à toute épreuve pour sa maîtresse. Elle me dit qu'elle ne ressembloit point à toutes les femmes de son espece; qu'elle avoit de l'honneur. Je savois par cœur ce préambule; je l'écoutai pourtant, & j'y répondis avec quelques louis. Ma réponse lui plut, quoiqu'elle fit quelque semblant de s'en défendre. Je vois, me dit-elle, Monsieur, que vous êtes un honnête homme, & que ce n'est que par un bon

bon motif que vous voulez savoir. . . .
Dis-moi tout ce qui se passe, lui dis-je, &
tu n'auras point à t'en repentir. Hélas! dit-
elle, Monsieur, j'appartiens à qui me fait
gagner ma vie; si c'est vous qui avez cette
charité, c'est vous que je servirai. Après avoir
ainsi arrangé son honneur, sa conscience &
son intérêt, elle me dit que sa maîtresse étoit
fort discrète, & ne lui avoit jamais rien
confié. J'ai bien quelques soupçons, ajouta-t-elle,
mais je ne puis vous rien dire de
positif. Je lui demandai quels étoient à-
peu-près ses soupçons. Eh! mais, dit-elle,
je ne fais. . . . elle a bien sûrement des
desseins. Il est certain qu'elle ne voit plus
personne que M. le Marquis. Elle voyoit,
devant le dernier éclat, M. de la Roche de
tems en tems; & c'étoit pour être libre de
le recevoir encore, qu'elle ne voyoit M. de
Roselle qu'aux heures qu'elle lui marquoit;
mais depuis ce qui s'est passé, nous ne voyons
plus de Messieurs au logis. C'est de
bonne foi qu'elle prie M. le Marquis de
cesser de lui faire des présens. Dans les
commencemens elle les recevoit avec joie;
mais je fais bien que quand on lui apporta
l'autre jour le magnifique nécessaire qu'il lui
a donné, elle en fut réellement fâchée. J'ai
compris, par quelques mots qu'elle a dits
E 5 devant

devant moi, qu'elle a dessein de quitter l'Opéra. Elle parle de vertu, de décence, que fais-je moi. Enfin, Monsieur, il y a quelque chose là-dessous; je ne vois pas ce que c'est, mais on ne peut changer si facilement du noir au blanc. Mais, ma chere Marton, est-il possible qu'elle ne donne sa confiance à personne? Je ne dis pas ça, répondit-elle; Mademoiselle Juliette. . . . oui, Mademoiselle Juliette pourroit savoir. . . . Quelle est, lui dis-je, cette Mademoiselle Juliette? C'est une Demoiselle, comment vous dirai-je. . . une Demoiselle. !. . . comme ma maîtresse. Elle est à la campagne à dix lieues d'ici, chez un Monsieur fort riche, avec lequel elle vit. C'est la meilleure amie de ma maîtresse; elles s'écrivent souvent. . . . Je ne connois même qu'elle qui lui écrive; & c'est ce qui me donne encore plus d'envie de savoir de qui vient une lettre que ma maîtresse reçut il y a trois jours d'une autre main que de Mademoiselle Juliette. . . . Ah! que je voudrois bien connoître l'objet de cette lettre, qui n'a pas été écrite sans dessein! On ne m'a rien dit; mais j'ai bien vu qu'il y avoit quelque chose. Elle engagea M. le Marquis à venir chez elle à midi, elle ne l'avoit jamais reçu à cette heure là; c'est ordinairement celle où le

Facteur

Facteur rend les lettres. C'est toujours à moi qu'il les remet; elle me donna dès le matin l'ordre de le faire entrer chez elle. Il arriva effectivement pendant que M. de Roselle étoit ici, & remit à ma maîtresse une lettre qu'elle lut avec des façons. . . . Elle la laisse tomber; elle l'arracha avec inquiétude des mains de M. le Marquis, qui l'avoit ramassée. . . Tenez, Monsieur, il y avoit quelque chose. . . . Elle attendoit sûrement cette lettre. . . . Je ne fais encore ce que c'est; mais elle a quelque dessein. Aujourd'hui j'ai trouvé son secretaire entr'ouvert, je l'ai refermé, & lui en ai rendu la clef. De quoi vous mêlez-vous? m'a-t-elle dit; je suis sortie, elle a r'ouvert le secretaire, mais avec précaution. Je la guettois sans qu'elle me vît, & j'ai bien remarqué que cela n'a pas été fait sans dessein. Comment, ai-je ajouté, ta maîtresse est-elle avec le Marquis à présent? Oh! Monsieur, il l'adore, & je crois, Dieu me pardonne, qu'il a pour elle du respect; car il me semble que c'est ainsi que j'ai entendu appeller une inaction timide & un air déconcerté. Il n'auroit pas plus d'égards pour une Duchesse, & une Duchesse n'auroit pas plus l'air d'une femme comme il faut, que Mademoiselle Léonor quand elle est avec lui. Il n'y a pas

a pas long-tems que je suis avec elle; elle a renvoyé celle qui étoit avant moi, parce que peut-être elle savoit des choses. . . . Quel est, lui ai-je dit, à-peu-près le caractère de ta maitresse? Monsieur, elle n'est pas mauvaise; elle est assez douce à servir; quand elle a de l'argent, elle est libérale; elle ne fait point disputer, ni marchander; elle a bien de l'esprit, à ce que l'on dit; au reste, elle ne me parle presque pas. Depuis quel-que tems elle est rêveuse, inquiète, agitée, quand elle est seule; mais elle prend un air riant & agréable, dès qu'elle voit arriver M. le Marquis. Ne crois-tu pas qu'elle lui accorde. . . . Oh! non, Monsieur, rien du tout, j'en suis bien sûre. Eh! sans cela. . . . Je m'y connois, j'en ai servi plusieurs; quand on est pauvre, l'argent de ces Demoiselles est aussi bon que celui d'autres personnes. Je suis honnête, Monsieur, & cela me suffit. J'aime réellement Mademoiselle Léonor; elle est ma maitresse, & je fais mon devoir. Il faut que ce soit vous, Monsieur, pour que je dise. . . . Tu m'as promis. . . . Oh! oui, c'est par bonne intention, je le vois, ainsi je n'y crois pas de mal, & vous aurez soin de moi. Je t'en répons, ma chere Marton. Une nouvelle libéralité l'a engagée à de nouvelles confidences. J'ai
scu

feu d'elle qu'il y a quelques jours le Marquis envoya des diamans magnifiques à Léonor, qu'elle les refusa d'abord, & ne les reçut que pour céder aux instances redoublées qu'il lui fit: qu'après en avoir vendu pour 6000 liv. elle envoya chercher de pauvres gens, auxquels elle donna cent écus (Ils l'ont dit secretement à Marton). Ces gens revinrent le lendemain pendant que le Marquis y étoit. Il se jetterent aux pieds de Léonor; ils lui firent de si pathétiques remercimens, que Roselle est persuadé qu'elle leur a tout donné. Elle feignit d'être au désespoir qu'ils fussent venus dans ce moment là; elle joua parfaitement la générosité, la modestie, & acheva de pénétrer le Marquis de la beauté de son ame. Elle a encore envoyé depuis dix louis à ces gens-là, afin qu'ils lui soient dévoués. Elle a d'ailleurs eu l'adresse de ne point spécifier la somme qu'elle leur a donnée, ce n'est que la grandeur des remercimens qui l'a exagérée; ainsi nous ne pouvons tirer aucun parti de cette aventure. Elle nous montre seulement à quel caractère nous avons affaire. Voilà, Madame, tout ce que j'ai pu savoir. J'ai fort envie de voir Juliette; je vais m'informer de ses alentours. Je voudrois bien aussi savoir ce que c'est que cette lettre; je ne vous laisserai

rai rien ignorer. Mais, de grace, ne parlez point de tout ceci à Madame de Saint-Sever: vous connoissez son mari, il est toujours fort en colere; il dit que si tout le monde avoit agi comme lui, le Marquis ne donneroit pas tant de chagrin à sa famille; que sa sœur l'a gâté, &c. qu'il l'abandonne; qu'il ne veut plus se mêler de ses affaires; mais il s'en mêleroit demain s'il le pouvoit, & tant pis pour ses affaires. Madame de Saint-Sever ne pourroit peut-être lui cacher une partie de ce qu'elle fauroit; il est plus prudent de ne lui en rien dire, & je vous demande cette grace. Adieu, Madame; permettez-vous que ma mere partage ici avec vous les assurances de mon tendre respect, & que j'embrasse mes sœurs?

LETTRE XXXVI.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 23 Janvier.

Comment t'avouer mon crime, chere Amante? Mais aussi comment retenir les mouvemens que cette lettre. . . Ton secretaire entr'ouvert, j'étois seul dans ta chambre, j'ai reconnu le dessus, j'ai lu . . .
Par

Pardonne, ta réserve augmentoit ma curiosité. Juge, ma Léonor, juge, si tu le peux, de mon inquiétude, de mes craintes. . . . Accepteras-tu? La réponse que tu me fis hier me rassure. . . Mais, grand Dieu! Quelle épreuve! Si tu ne m'aimes pas avec passion, je suis perdu. Dis-moi, dis-moi, que tu refuses. . . Dois-je empêcher ton bonheur? Je m'opposerois à ta fortune! Mais puis-je consentir à te perdre? Je suis au désespoir, je te renvoie cette lettre fatale! Fatale! Puis-je appeler ainsi un hommage si parfait qu'on rend à ta vertu! Je succombe; adieu, adieu, Léonor, je ne fais ni ce que je desire, ni ce que je crains; mais l'agitation ou je suis, mais ce que je sens, déchire mon cœur. Je suis dans un état déplorable. Dis-moi, de grace, quel est cet homme si grand, si vertueux, si digne. . . Il peut disposer de sa main. Qu'il est heureux!



 LETTRE XXXVII.

Trouvée dans le secrétaire de Léonor.

A Tours, 11 Janvier.

Les mépris dont vous avez accablé mon amour, Mademoiselle, après m'avoir ôté toute espérance, m'ont dessillé les yeux. Je croyois être tendre, j'étois cruel, j'étois injuste; vous m'avez banni pour jamais de votre présence, je l'ai mérité. Depuis un an que je ne vous ai vue, quels jours, quels jours affreux j'ai passés dans ma retraite! Ah! j'ai bien expié le crime de n'avoir pas rendu justice à votre sagesse. Aveugle que j'étois! Je ne découvrois pas la cause de vos refus! Je les prenois pour des caprices, pour de la haine: je ne croyois point vous offenser. Vous l'avouerez-je, Mademoiselle? Votre état, les préjugés qu'il entraîne, ne me laissoient pas même l'idée de votre vertu. Votre beauté m'avoit séduit, mes desirs étoient brûlans; je vous aurois sacrifié toute ma fortune, mais je n'aurois sacrifié qu'elle. Quel sacrifice pour vous étoit-ce là! J'ai suivi vos démarches, Mademoiselle; elles vous assurent mon respect & mon repentir. Heureux si vous daignez
me

me pardonner une offense involontaire, dont je rougis! Je connois le principe admirable qui vous a fait agir. L'affreufe idée d'être haï ne me tourmente plus. Mes mœurs se font épurées, votre cœur pourra s'attendrir. Ce n'est plus un séducteur qui se présente à vos yeux; c'est un honnête homme, plus sensible encore à vos vertus qu'à vos attraits, qui vous conjure d'accepter, avec l'offre de sa main, un hommage plus digne de vous, & le seul qu'il puisse vous rendre. Oui, Mademoiselle, voilà ce que peuvent mon amour, & vos vertus; ma résolution est prise. Je puis disposer de ma main; je méprise les préjugés; je veux être heureux, & ne puis l'être qu'avec vous. Un nom illustre seroit trop à charge, s'il étoit un obstacle à mon bonheur; une fortune considérable n'est qu'un motif de plus pour ne consulter que son cœur. Ah! Mademoiselle, ne consultez que le vôtre pour assurer mon bonheur, & mon dessein sera digne d'envie.



 LETTRE XXXVIII.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 22 Janvier.

Vous avez manqué essentiellement, Monsieur, à l'honnêteté & à l'amour. Je vous avois refusé mon secret, le secret d'autrui, & vous me le dérobez d'une manière indigne. Où est donc la vertu, où est donc le véritable amour, s'ils ne sont pas dans le cœur de ceux qui en parlent si dignement le langage? Je ne cherche point à démêler les motifs de cette action; ils seroient peut-être trop offensans pour moi; j'aime mieux que vous ayez seul à rougir. J'avois sans doute commis une imprudence en laissant mon secretaire ouvert; mais ce ne devoit pas en être une vis-à-vis de vous. Les précautions ne sont point faites pour se garantir contre les honnêtes gens; notre sûreté est dans leur honnêteté même. Et l'amour, l'amour, dont la première loi est de respecter ce qu'on aime, ne vous a pas retenu la main! Je ne vous reconnois plus, Marquis, vous n'êtes plus l'homme qui m'a inspiré des sentimens si purs. . . . Si je le croyois. . . . Non, je ne le crois pas. . . .

Vous

Vous avez donc vos momens de foiblesse....
Je ne fais pourquoi je suis disposée à vous pardonner celle-là; peut-être mon amour propre est-il secrettement flatté de vous paroître digne de quelque estime. Peut-être est-ce lui qui va vous ouvrir entierement mon cœur. Vous m'avez surpris un secret, je veux bien ne vous pas céler mes résolutions. Vous devez avoir des remords. Je vous épargne des reproches; je vous pardonne, pour calmer votre ame, & je vais rassurer votre cœur.

L'idée que je me suis faite du mariage est trop belle, trop sainte, pour que je puisse le regarder comme une espece de marché. Je suis dans un état bien vil, ma naissance est bien obscure, je dois redouter l'indigence. Le sort qu'on m'offroit eût effacé ma honte & terminé mes malheurs; mais toutes ces considérations n'ont pu m'engager à jurer un amour que je ne sentoie point, & que je n'aurois jamais pu sentir. La probité a fait taire l'ambition; je serai pauvre, je serai peut-être méprisée; mais à mes propres yeux, je ne serai point méprisable, je n'aurai trompé personne. Voilà, mon cher Marquis, quels sont mes sentimens. Ma réponse est faite, ne vous informez point

quel est cet homme honnête & malheureux, je ne puis l'aimer; mais je lui dois une reconnoissance éternelle, & un secret inviolable.

LETTRE XXXIX.

De Madame de Ferval à M. de Ferval.

A Ferval, 28 Janvier.

Madame de Narton m'a communiqué votre lettre, mon cher fils; je connois votre cœur, je ne doutois point de votre zele. Nous sommes charmées de votre ardeur, elle est estimable. Le service que vous voulez rendre est grand, & digne d'un cœur vertueux. Mais, mon cher Ferval, tâchez de n'employer, dans une chose si honnête, que des moyens honnêtes. Il est toujours fâcheux de recourir à ceux qui ne le font pas; j'ai voulu moi-même vous en avertir. Léonor, je le fais, ne mérite point d'égarde; mais on lui doit de la justice, parce que c'est une dette universelle, dont rien ne peut nous affranchir; & c'est y manquer que de corrompre des Domestiques. Je fais que les circonstances où vous vous trouvez,

fem-

semblent autoriser cette ruse. Mais, mon cher fils, redoublez de soins, & ne vous livrez qu'à ceux que vous ne pourrez vous reprocher. Peut-être trouvez-vous ma délicatesse outrée; je desiré que non; cette délicatesse, mon fils, n'est que de la probité; si vous pouviez trouver le moyen de voir Juliette. . . . Que fais-je? . . . Je ne puis vous tracer ce plan. Rien n'est plus honorable pour vous que la confiance de Madame de Narton & de Madame de Saint-Sever. Je suis bien sûre qu'elle ne peut être mieux placée. Les dangers où vous voyez qu'un attachement aveugle entraîne le Marquis, doivent redoubler votre horreur pour le vice; les démarches que vous faites pour le retirer de cet abîme, sont autant d'engagemens pour vous à la vertu. Adieu, mon cher enfant; Madame de Narton vous assure de son amitié; vos sœurs vous embrassent; vous savez combien vous m'êtes cher.



LETTRE XL.

*De Monsieur de Ferval à Madame
de Ferval.*

A Paris, 31 Janvier.

Je n'ai pas moins de répugnance que vous ma respectable mere, à me servir des moyens que j'emploie; mais le genre de cette affaire, & les intérêts qu'on me confie, exigent que j'en fasse usage. Soyez sûre que s'il s'agissoit de ma fortune, je ne voudrois pas m'abaisser au point d'avoir recours à de telles voies. Je desirerois de toute mon ame n'en avoir pas besoin. Mais sans le secours de Marton, aurois-je pu jamais voir les deux billets de Juliette que j'ai copiés? Je n'en ai pu garder les originaux; voyez seulement par ces lettres, combien les autres jetteroient de clarté sur toutes les démarches de Léonor; vous allez connoître ses desseins, & s'il est possible à présent de garder quelques ménagemens. Le vice auroit trop à s'applaudir, si la vertu n'osoit employer pour le combattre, que des moyens avoués par la régularité la plus austere. Il est des occasions où l'honnêteté de la fin excuse

excuse les moyens, & peut-être même les légitime.

Voilà tout ce que j'ai pu découvrir depuis huit jours. Le Marquis ne voit plus personne. Il passe sa vie à regretter les instans trop courts où Léonor lui a permis de la voir, ou à desirer qu'ils se renouvellent, pour les regretter encore; son ame n'est plus remplie que de cet objet. Il est brouillé avec Valville. C'est un grand triomphe pour Léonor, aussi en est-elle charmée. Je me hâte de finir, ma chere maman, pour vous laisser lire Mademoiselle Juliette. Oserai-je vous supplier d'offrir mes hommages respectueux à Madame de Narton? Mes sœurs savent si je les aime; je leur enverrai les airs nouveaux qu'elles me demandent. Permettez, ma tendre mere, que je vous renouvelle les assurances de mon respect & de toute ma tendresse.



LETTRE XLI.

*De Julie à Léonor, contenue dans
la précédente.*

18 Décembre.

Ton amant est une espee bien étrange, ma chere! Tu t'y prends fort bien; mais son amour est-il d'une trempe à résister à l'ennui des refus? Voilà ce que m'inquiete. Accepte tous ses dons; mets-y toute la décence que tu voudras; mais crois-moi, accepte, accepte; c'est toujours autant de pris. Je suis au désespoir de ne pouvoir t'envoyer ce petit drôle de Bizac. Il est dans ce pays-ci attaché au char d'une veuve, vieille, riche, & folle; elle en est éperdue. Il ne peut la quitter sans risquer de perdre le fruit de ses soins; sa fortune en dépend. Quel dommage! Cet adroit Gascon auroit joué d'après nature le rival malheureux, vertueux, respectueux, généreux, &c. Trouve-moi d'autres moyens de te servir. Ton aventure est unique. Je n'ai jamais eu l'esprit de subjuguier ainsi des cœurs tout neufs. Mon vieil amant est un homme épouvantable, jaloux, tyrannique, ennuyeux & maussade. Depuis trois mois que je suis ici, je
seche

seche sur pied; mais il me fait de gros pré-
fens, & je prends patience. Il faut bien
faire des fonds pour cet hiver. J'ai grande
envie de voir ton petit Marquis. Qu'il est
plaisant avec son respect! Où a-t-il pris ce
mot là? Il doit te paroître étrange. Le
pauvre garçon! Tiens, je l'aime à la folie;
il est si sot! Tu lui donneras de l'esprit; il
est bien juste qu'il paye son apprentissage.
Il commence par être dupé, il pourra finir
par être fripon. C'est le cours du monde.
Adieu, petite coquine. Je n'ai point com-
munié ton secret à Bizac, dès que j'ai vu
qu'il ne s'y pourroit servir. Je suis folle,
mais je suis discrète. Adieu, ma chere, je
t'embrasse.

LETTRE XLII.

*De Juliette à Léonor, contenue comme la
précédente dans celle de M. de Ferval.*

A Saint-Firmin, 16 Janvier.

Tes projets m'étonnent. Toi, ma che-
re, devenir une femme de qualité!
Vouloir épouser! . . . A tout prendre, tu
fais fort bien; que risques-tu? Entre nous
pourtant, là, comment pourrois-tu jouer le

F 5

triste

triste rôle d'une honnête femme? C'est du haut comique. Voyons comment tu t'en tireras. Je t'aime, de viser ainsi au grand. Tu vas être, si tu réussis, le modele & l'héroïne du corps. Que fait-on? l'exemple. . . . Eh! mais oui, il y a tant de têtes qui sont, pour ainsi dire, à attendre qu'on leur apprenne à faire des folies. Avec le tems, ces choses extraordinaires deviennent si communes, qu'elles ne font plus sensation; c'est tout comme pour la laideur. N'y a-t-il pas des momens où mon vieux singe m'amuse? Ils sont courts à la vérité, ces momens; mais que faire à cela? Tout le monde n'est pas né, comme toi, pour les grandes aventures. Voilà ce que c'est que de réunir la beauté, l'esprit, & le courage. Je connois déjà tes talens; avec cela, tu m'étonnes encore. Allons, pousse ta pointe, je te servirai de mon mieux. Tes intérêts sont les miens. J'ai copié avec soin la lettre dont tu m'as envoyé le modele; je la fais mettre à la poste de Tours par une occasion sûre. Je ne l'ai point voulu mettre à notre poste d'ici près, l'éloignement de Tours, la grandeur de la ville, tout cela dépaysera mieux le lecteur. Cette lettre t'arrivera sûrement Jeudi à midi, fais sur cela tes arrangemens. J'espere que tu m'appren-

prendras l'effet de ce petit manège. Je voudrais pourtant à ta place, être sûre de quelque chose avant de quitter l'Opéra. Car enfin cette sœur, ce Valville, tous ces gens-là peuvent arrêter les progrès de la passion du Marquis. Songe donc ce que c'est pour lui que de répouser. Ne crains rien de ma part, je te le répète, je n'ai voulu rien dire à Bizac; il est tout occupé de sa veuve; il en a déjà tiré plus de vingt mille francs. cela vaut mieux que la protection de la Roche. A propos de la Roche, une entrevue du Marquis avec lui eût démonté toutes tes batteries. Tu as prudemment prévu cet accident. Adieu, ma chère; n'oublieras-tu point ta pauvre Juliette quand tu seras Madame la Marquise?

LETTRE XLIII.

*De Madame de Narton à
Ferval.*

A Varennes, 6 Fevrier.

Nous voyons clair à présent, Monsieur, mais cette clarté est affreuse. Pauvre Madame de Saint-Sever! Que devien-

deviendrait-elle si elle savoit? Je me garderai bien de lui laisser entrevoir ce danger. Sa douleur trahiroit son secret; son mari acheveroit de tout perdre. Mettez tout en œuvre pour prévenir le triomphe du vice, & élevez-vous un peu au-dessus des scrupules de Madame votre mere, que je me ferois un devoir, en toute autre occasion, de respecter moi-même. Quelle témérité dans les projets de cette malheureuse Léonor! Vous ne pouvez prendre de plan fixe, les circonstances doivent vous déterminer; vous profiterez de tout, j'en suis bien sûre. Les plus chers intérêts d'une famille respectable sont dans vos mains. Quel honneur à votre âge, de mériter assez d'estime, pour être chargé d'une affaire aussi délicate! Allez de tems en tems, je vous en supplie, consoler ma malheureuse amie. Je vous le répète, je ne lui manderai rien. Adieu, Monsieur, je n'oublierai jamais toute la reconnoissance que je dois à votre zele.



LETTRE XLIV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 20 Février.

Je n'ai point vu mon frere, ma chere amie, depuis ce qui s'est passé il y aura bientôt deux mois. J'ai sçu par les gens qu'il ne voit plus personne. Il a été plus souvent qu'à l'ordinaire chez cette fille depuis huit jours. On ignore ce qui se passa hier entr'eux; mais le Marquis revint chez lui dans une agitation singuliere. Il a passé la nuit à se promener à grands pas dans sa chambre; il a écrit à Léonor ce matin, la réponse qu'il en a reçue l'a plongé dans le trouble; ses Domestiques disent que quand mon frere entra hier chez cette créature, elle étoit à demi étendue sur une chaise longue, dans un deshabilité galant, &c. L'espece de désespoir qu'il ne put cacher à ses gens hier au soir en sortant de chez elle, leur fit penser que Léonor étoit malade. Ils s'en sont informés ce matin, la Femme-de-Chambre leur a dit qu'elle se portoit bien. S'il se pouvoit, ma chere, que quel-

que méfintelligence conduisit à une rupture! . . . Je n'ose m'en flatter.

Vous savez sans doute que Mademoiselle de Saint-Albin vient d'épouser le Baron d'Orbi. Ce mariage a encore augmenté mes chagrins. Je n'ai pu m'empêcher de la regretter pour mon malheureux frere; mais il ne faut plus penser qu'à le retirer de l'abîme où il est. Je suis bien reconnoissant des soins de M. de Ferval. Je crains un peu pourtant qu'il ne soit rebuté par les obstacles. Espere-t-il quelque succès? Il est étonnant qu'il ne sache presque rien des démarches de mon frere: je les fais mieux que lui. D'après ce que vous me dites de sa mere & de ses soeurs, je vous trouve très-heureuse d'être à portée de voir souvent cette charmante famille. Adieu, ma tendre amie, priez Madame de Ferval de se joindre à nous pour engager son fils à ne point se lasser de nous servir. Il est aimable, il a mille attentions pour moi; mais je crains qu'il ne suive pas cette affaire d'assez près. Ne communiquez point cette crainte à sa mere.



LETTRE

LETTRE XLV.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 19 Février.

Tu finis donc, cruelle, par me défendre de te voir? Malheureux que je suis! Eh! quel crime ai-je commis, que celui de t'aimer avec trop de violence? Mais peut-on t'aimer autrement? Tu me défends de te voir! Ah! si tu voulois reconnoître ainsi ma tendresse & mes soins, devois-tu, barbare, laisser croître ma passion jusqu'à ce point terrible où je sens que je n'en suis plus le maître? Peux-tu croire, adorable fille, que je t'aie manqué de respect? Non, ma chere. Hier dans cet instant fatal, où l'empoiement de mon amour . . . ne vis-tu pas la honte, le repentir, & l'accablement affreux où tes reproches me plongent? J'adore ta Vertu, qui me met au desespoir. Je te jure par ce qu'il y a au monde de plus sacré, de ne jamais offenser cette pudeur respectable; mais laisse-moi jouir du seul bonheur qui me reste, de celui de te voir. Songe, ma divine amante, songe que mes jours en dépendent. Hélas! je t'ai tout sacrifié; tu as exigé ma ru-

pture

pture avec Valville, elle est faite. Je ne vois plus ma sœur, ma digne & tendre sœur! Que je suis malheureux! fatale passion! liens terribles! Pardonne, pardonne, chere Léonor, cet amour peut faire encore le charme de ma vie; daigne m'aimer, me revoir, j'oublierai le reste du monde. Eh! que peut-il pour mon bonheur?

LETTRE XLVI.

De Léonor au Marquis.

A Paris, le 20 Février.

Non, Monsieur, il ne m'est plus possible de vous voir sans danger; je le sens, j'en frémis, & je ne m'y exposerai jamais. Je vous aime. . . . Voici la première fois que je vous le dis, & ce sera aussi la dernière. Je ne vous verrai plus; c'est un grand sacrifice, mais je le dois à la vertu. Après cette malheureuse épreuve, puis-je sans une témérité criminelle, compter sur la retenue que vous me promettez? Elle est impossible; croyez, mon cher Marquis, croyez qu'il m'en coûte de vous éloigner de moi, d'arracher de mon cœur. . . . Oubliez cet amour fatal; étouffez cette passion

sion dangereuse; vivez heureux, & songez, si je vous fus chere, que l'honneur est le seul bien qui me reste, ne me l'enviez-pas. Reprenez tous vos dons, je ne puis en garder aucun; mais mon cœur en conservera la plus vive reconnoissance. Un rayon de lumiere eclaire mon ame. . . . Ne vous informez point de ce que je vais devenir. Je quitte l'Opéra; que ne l'ai-je quitté plutôt! Enveloppée dans mon innocence & dans mon obscurité; sans fortune, mais sans remords, je subsisterai par mon travail, sans avoir besoin des perfides présens des hommes. La difficulté que je trouverai peut-être à contracter l'habitude d'une vie obscure & laborieuse, sera une premiere expiation des fautes que l'état où l'on m'a-voit mise m'a pu faire commettre. Ma conscience est pure, laissez-moi bannir de mon cœur une image trop chérie; remportez sur le vôtre un pareil triomphe. Adieu.



 LETTRE XLVII.

De M. de Ferval à Madame de Narton.

A Paris, 20 Février.

J'ai sçu, Madame, que le Marquis étoit sorti hier au soir de chez Léonor avec l'air du désespoir. J'ai tant fait que j'ai vu Marton aujourd'hui, pour savoir s'il y avoit lieu d'augurer une rupture, & quelle étoit la cause du chagrin du Marquis. Voici ce que j'ai appris de cette fille. Depuis l'événement du secrétaire ouvert, m'a-t-elle dit, M. de Roselle est venu bien plus souvent; il passoit presque tous les jours avec Mademoiselle, il me semble que son amour a redoublé; de son côté elle ne m'a jamais paru si jolie. Elle a pris beaucoup plus de soin encore de sa parure; nous n'en finissons pas: un mouchoir à mettre étoit une affaire d'un gros quart-d'heure. Il falloit des façons... mis très-modestement d'un côté, dérangé de l'autre comme par hasard, il n'étoit jamais assez bien. D'autres fois on remettoit à faire sa toilette à l'heure où M. le Marquis arriveroit. C'étoit alors des minauderies, des mal-adresses méditées, qui,

qui, attendez que je m'en souviene, qui donnoient à la volupté même les charmes de la modestie. J'ai retenu cette phrase de M. de Roselle. Il l'a dite à l'occasion d'un mantelet qui tomba hier matin. Je favois le désordre de l'habillement de Mademoiselle, j'étois derriere sa chaise, je m'apperçus que par sa maniere d'être assise sur le bas de ce mantelet, qui n'étoit pas noué, il alloit glisser, & la livrer en désordre aux regards du Marquis; je voulus le relever tout doucement, & le remettre sur ses épaules; elle s'en apperçut, & se retournant avec vivacité, tandis que je le tenois, elle le fit tomber tout-à-fait. Il me resta dans la main; elle se leva, dit que cela étoit horrible, parut vouloir se cacher modestement avec ses mains, mais leur laissa faire bien mal leur office, chercha beaucoup des yeux quelque mouchoir. J'avois beau lui présenter ce mantelet, elle me grondoit. Enfin revenant comme d'une distraction, eh! mon Dieu! dit-elle, j'en cherche un autre, rendez-moi donc celui-là, & tâchez d'être plus adroite. Je vous assure, Monsieur, a continué Marton, qu'elle le fit exprès, & que cela étoit prémédité. Le Marquis la regardoit pendant ce désordre avec des yeux. . . . Elle se plaignit ensuite

de mal à la tête, & dit qu'elle avoit besoin de repos, le Marquis sortit; elle fit alors une toilette recherchée; dans le négligé le plus galant. Une coëffure agréable, renouée d'un ruban couleur de rose, un manteau de lit de dentelle doublé de taffetas couleur de rose aussi, un jupon assorti, un corset appétissant, qui marqué la taille sans avoir l'air de la ferrer, &c. Elle étoit jolie comme l'amour, c'étoit la plus belle brune du monde: jamais ses grands yeux noirs n'ont été plus brillans que dans l'air de langueur que je lui vis prendre devant son miroir. Cet ajustement relevoit l'éclat de son teint & la beauté de ses sourcils. Un air de tendresse, répandu sur sa physionomie, la rendoit charmante. Je ne fais si vous connoissez son fouris. Une très-belle jambe paroïssoit avec avantage dans cet habillement. Cette toilette dura très-long-tems; quand elle fut faite, Mademoiselle se pencha sur un lit de repos, appuyée sur une pile de carreaux; ses bras & ses mains n'ont jamais paru avec tant de graces que dans cette attitude. Elle fit fermer les rideaux des fenêtres, & je sortis. Le Marquis ne tarda pas à rentrer. Je ne fais ce qui se passa; mais tout-à-coup j'entendis sonner à coups redoublés; j'arrive, je trou-

ve

Halle

(Saxe)

ve le Marquis à ses pieds, dans une espece de suffocation & d'égarément. Elle me dit de rester dans l'antichambre; je l'entendis se lever, & dire au Marquis de sortir; au reste je ne fais quelle fut leur conversation. Elle parloit d'outrages, de surprises; le Marquis étouffoit, je n'entendis que ses sanglots. Il sortit au bout d'un quart-d'heure. En passant dans l'antichambre, il avoit son mouchoir sur ses yeux, je l'entendis prononcer en levant un bras en haut, & en étendant sa main, *malheureux que je suis! Est-il possible!* Il partit. Ma maîtresse me parut fort intriguée, fort inquiète, elle écrivit une lettre; ce que je fais bien certainement, c'est qu'elle a quitté l'Opéra, d'aujourd'hui; c'est une chose très-sûre. M. le Marquis a envoyé chez elle ce matin; elle étoit dans son cabinet. Je l'ai considérée dans le moment où elle lisoit sa lettre, sans qu'elle me vit; elle a secoué la tête deux ou trois fois pendant cette lecture, avec un air agité; elle a dit, en achevant, *oh! il faudra qu'il y vienne, il y viendra.* Elle a relu cette lettre, & m'a demandé son écritoire. Elle a été long-tems à faire réponse, très-long-tems. Je crois même qu'elle a recommencé plusieurs fois sa lettre. Enfin elle l'a envoyée. Voilà,

Monfieur, tout ce que je fais de cette aventure. Je ne fuis pas allez fotte pour ne pas bien voir que. . . Allez, allez, elle ne fait rien fans y fonger. Et le mal de tête d'hier, & la toilette. . . Marton après cette longue hiftoire entamoit un commentaire qu'elle jugeoit très-propre à m'éclairer. J'ai arrêté fon verbiage par des preuves folides de ma fatisfaction & de ma reconnoiffance, comme j'avois fait pour l'engager à parler. Oh! Monfieur, m'a-t-elle dit, en me remerciant, vous me trouverez toujours une fille d'honneur; je ne fais ce que c'eft que de tromper perfonne. Elle m'a promis de m'apprendre tout ce qui réfulteroit de cette aventure, dont vous voyez le fond.

Avouons que cette Léonor eft une adroite créature. Le Marquis me fait une extrême pitié. Je crains. . . Je verrai Juliette un de ces jours, elle doit venir inceffamment ici. J'ai fçu que ce Bizac eft une efpece de Chevalier d'industrie, d'une figure agréable. Léonor l'a favorifé, uniquement parce qu'elle l'a aimé. Il n'avoit pas le premier fol; elle le préfenta à la Roche comme fon parent, il lui donna un petit emploi, qu'il lui a ôté depuis fa rupture avec elle. Ce petit homme s'eft fait aimer
d'une

d'une vieille folle qu'il ruine; c'est toujours un des meilleurs amis de Léonor. Mais Juliette seule est sa confidente. Vous voyez, Madame, qu'on ne peut être mieux informé. Je n'ai point tenté de voir le Marquis aujourd'hui; à quoi bon? Je suis sûr qu'il est plus passionné que jamais. Je tâche de rassurer Madame de Saint-Sever, & je lui cache tout ce qui pourroit redouler son chagrin; sa tendresse & son inquiétude me touchent. C'est une femme vraiment estimable. Il ne manque à son mari qu'un peu de discrétion & ... d'esprit, pour être un très-galant homme; mais je le redoute extrêmement dans cette affaire. Adieu, Madame, j'espère toujours que vous n'aurez point à vous reprocher la confiance dont vous m'avez honoré.

LETTRE XLVIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 22 Février.

Quel monstre assez barbare pourroit résister à tant de traits? Je rougirois de moi si je n'étois pas vaincu. Fille adorable, je te suis cher! C'est pour moi que tu

as dédaigné le sort le plus heureux! C'est pour moi! Et je pourrais te voir plongée dans la misère! Ce seroit-là le prix! Ta vertu plus forte que ton amour me bannit à jamais. . . . Je l'ai trop mérité. Léonor, ma Léonor, daigne oublier. . . . Que le don de ma main répare mes coupables transports; daigne l'accepter; fais le charme de ma vie. . . . Des nœuds secrets, mais légitimes, scelleront l'union de nos cœurs: vertueux dans le sein des plaisirs, nous jouirons du bonheur le plus pur. . . . Pardonne, chère amante, les précautions que je dois à mon nom, à ma famille, aux préjugés; malheureux préjugés! Eux seuls m'ont retenu. . . . Que ne puis-je t'avouer pour mon épouse à la face de l'univers! . . . Et ce seroit le plus beau triomphe de la vertu; mais les hommages & la tendresse de ton époux, te tiendront lieu du rang & des honneurs qui te seroient dûs. . . . Je suis dans une agitation affreuse; ma Léonor, ne me fera-t-il pas permis aujourd'hui de te voir? Je ne te parle point du sort que je t'assurerai; j'offenserois ta délicatesse. Oh! ma chère, ta vertu, ta beauté, mon amour, mon respect & ma reconnaissance, voilà tes droits, pourrais-je jamais remplir toute l'étendue des devoirs qu'ils m'imposent?

LET-

LETTRE XLIX.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 25 Février.

Je sens, comme je dois, mon cher Marquis, le prix immense du sacrifice que vous me voulez faire. La reconnoissance pénètre mon cœur, mais elle ne l'aveugle pas. Je ne puis accepter votre offre généreuse; je vous dois ce refus. Le sort, trop cruel peut-être, ne m'a point fait naître pour vous. Vous ne pourriez jamais, je le sens, avouer un pareil mariage. La distance qui est entre nous, l'état que j'avois eu le malheur d'embrasser, tout enfin s'y oppose. Eh! comment s'exposer aux dangers inevitables d'une union secrete? Ah! cher Marquis, je préfere l'indigence, la misere même, à l'humiliation. Celle que j'éprouverois, de sentir qu'en moi l'on mépriseroit votre femme, me seroit affreuse; le secret que vous seriez forcé de garder, autoriseroit ce mépris. Vous prouveriez que vous auriez à rougir de pareils nœuds; mon avilissement rejailliroit sur vous. Vos parens, vos amis, le public, ignorant ou feignant d'ignorer ce mariage, vous lanceroient des traits d'au-

tant plus piquans, que vous n'auriez point d'armes pour les repousser. Quelle amertume sur votre vie & sur la mienne! Nos malheurs pourroient s'étendre plus loin encore. Renoncez, mon cher Marquis, à des projets impossibles; oubliez cet amour fatal, effacez en jusqu'au souvenir; ne nous voyons jamais. Jamais! l'ai-je bien pu prononcer? Sort cruel Je ne méritois pas les sentimens dont vous m'honorez, si je n'agissois pas ainsi. Quelle dignité vous me donnez à mes propres regards! Je dois respecter en moi la femme que le Marquis de Roselle a daigné élever jusqu'à lui. Quel encouragement à la vertu! Adieu pour la dernière fois.

LETTRE L.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 24 Février.

Quoi! barbare, tu peux. . . . Il y va de ma vie. . . . Je succombe. . . . Quelles suites effrayantes peux-tu donc envisager? Ma fortune est à tes pieds: je t'assure par mon mariage les deux tiers de mon bien. Ah! tu fais s'il est en mon pouvoir de

de faire plus. Malheureux que je suis! Léonor, est-ce bien toi qui as pu tout à l'heure me défendre l'entrée de ta maison! . . . Que deviens-je? Tout-à-la-fois furieux & foible. . . . vil jouet des passions & des préjugés. . . . Quel état, juste Ciel! Ah! Léonor, au nom de ta vertu même, sauve-moi du désespoir.

LETTRE LI.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 24 Février.

C'en est fait, mon cher Roselle, dûssai-je en mourir de douleur, dûssiez-vous me haïr, ma résolution est prise. Souffrez que je vous donne un exemple de courage. Je n'accepterai jamais la main d'un homme qui rougiroit d'être à moi. Je trouve la misère, la mort même, moins affreuse que cet avilissement. Ne vous prenez qu'au sort des malheurs qui nous accablent. Si j'étois née. . . . Ecartez même jusqu'à cette supposition. Bannissez jusqu'à mon image; vous ne me reverrez plus. Je suis morte pour vous, & vous vivrez éternellement dans mon cœur. . . . Qu'ai-je dit! malheureuse!

Si

Si vous m'avez trouvé quelques vertus ; si je me suis rendu digne de votre estime, respectez des malheurs que vous avez causés. Cessez de vouloir troubler mon repos. Je respecte le vôtre. . . . N'attendez point d'autre réponse. L'adversité m'a rendue forte, imitez-moi. Eh ! quelle comparaison de votre sort au mien ! Votre rang, votre fortune, votre âge, tout vous annonce l'avenir le plus brillant : & moi, sans ressources, sans biens. . . . je ne veux point vous présenter ce tableau. Adieu, cher & trop tendre Marquis. Je ne vous écrirai plus ; je craindrois pour moi-même un attendrissement que je dois combattre. Malheureuse que je suis ! Le pourrai-je ? Pour vous, l'honneur que vous aurez d'avoir vaincu votre passion, d'avoir sçu respecter vos devoirs, d'avoir sacrifié à votre nom ce que vous croyiez votre bonheur ; cet honneur que tant d'efforts vous assurent, vous dédommagera bientôt du sacrifice.



LETTRE

LETTRE LII.

*De Madame de Saint-Sever à Madame
de Narton.*

A Paris, 28 Février.

Mon frere est très-mal, ma chere amie,
on craint pour sa vie. . . . Je viens
de le voir. . . . Grand Dieu, soutenez-
moi. . . . Je succombe, ma chere. M. de
Ferval vous donnera de nos nouvelles.

LETTRE LIII.

*De M. de Ferval à Madame
de Narton.*

A Paris, 2 Mars.

Vous savez déjà, Madame, l'extrémité
où s'est trouvé notre cher Roselle.
Léonor, quatre jours après la scene dont je
vous ai parlé, lui fit refuser sa porte. Il re-
vint suffoqué; il lui écrivit. La réponse
qu'il reçut d'elle (je n'en fais pas le sujet)
acheva de le désespérer. Il tomba sans con-
noissance, tout son sang porté à la tête &
le col enflé. Malgré la saignée qu'on lui
fit

fit sur le champ, une fièvre ardente le retient au lit depuis trois jours; on l'a déjà saigné quatre fois. Hier matin il eut un accès violent. Il nomme Léonor à chaque instant dans son transport; il croit la voir, lui parler; il prend pour elle tout ce qui approche de lui. Ces redoublemens font longs. Je retournai hier au soir chez lui, je le trouvai plus tranquille; l'accès étoit passé, il n'avoit presque pas de fièvre; mais son abbattement étoit affreux, j'en fus pénétré. Je vis des larmes rouler dans ses yeux. Je m'approchai, il me remercia des preuves que je lui donnois de mon amitié; il me pria de continuer à venir chaque jour, & de ne pas l'abandonner. Je lui promis que je ne le quitterois point. Je saisis ce moment pour lui parler de sa sœur. Ne voudriez-vous pas la voir, lui dis-je? Il soupira tristement, & se cacha le visage dans ses couvertures. J'allai avertir tout de suite Madame de Saint-Sever de la maladie de son frère, mais avec tous les ménagemens que je pus garder. Elle partit dans le même instant pour l'aller voir. Ils se regarderent avec attendrissement, pleurerent l'un & l'autre, & ne se dirent presque rien. Le Médecin craignit que l'émotion causée au malade par cette entrevue n'eût

n'eût des fuites fâcheuses, il fit retirer la pauvre Madame de Saint-Sever. Elle est revenue ce matin, elle a été spectatrice du transport de son frere. Il ne l'a reconnue qu'à la fin de ce terrible accès. Elle ne veut point le quitter. Il est un peu mieux ce soir. Je vous en donnerai des nouvelles chaque jour.

3 Mars.

Il a encore été très-mal cette nuit. Madame de Saint-Sever, après avoir demandé au Médecin ce qu'il auguroit, a cru devoir elle-même faire songer son frere à se préparer à la mort; cette digne sœur, rassemblant toutes ses forces, s'est approchée du lit à la fin de l'accès, & lui a pris la main. Je suis bien mal, je crois, ma sœur, a-t-il dit. Votre état n'est pas désespéré, mon frere, il s'en faut bien; votre jeunesse, la bonté de votre tempérament, sont de grandes ressources. Mais votre maladie est dangereuse, elle peut changer d'un moment à l'autre, le moindre trouble, le moindre agitation. . . . J'en ai beaucoup, ma sœur, je ne suis pas tranquille. Une entière soumission aux volontés de l'Etre suprême, mon frere, une grande confiance en sa bonté, une conscience pure. . . . La
mienne

mienne ne m' reproche que des foibles-
ses..... Mais, ma sœur, croyez-vous?...
Je crois, mon cher ami, que Dieu vous
rendra à nos vœux; mais je pense que ce
n'est qu'en lui que vous trouverez cette
tranquillité dont vous avez besoin. Vous
n'êtes point mourant, mais vous êtes mala-
de. Ah! je ne regretterois point la vie....
Il faut, mon frere, savoir la quitter avec
force quand Dieu l'ordonne. Cette par-
faite résignation aux décrets de la Providen-
ce, est nécessaire; un Chrétien doit l'avoir.
Ah! ma sœur, d'autres causes. . . . Ne
vous occupez que des choses du Ciel, mon
cher ami, détournez vos regards de tous
autres objets. Eh! le puis-je? Oui, vous
le pourrez avec le secours d'en-haut. Trans-
portez-vous dans un monde nouveau. Ma
sœur, croyez-vous que je meure? Le cro-
yez-vous? Répondez-moi. J'espere que
vous ne mourrez-pas; mais Dieu le fait.
Suis-je en danger? Vous y avez été, vous
y pouvez retomber encore. La volonté de
Dieu soit faite; mais j'ai beaucoup de cho-
ses à arranger. Je vous prie. . . . Ma
sœur, vous serez mon Exécutrice; c'est à
vous que je confierai mes volontés. Ah!
mon cher ami, j'espere. . . . ou! . . . le Ciel
me préservera du malheur de les exécuter;
mais

mais comptez. . . . J'y compte. Une foiblesse, qui lui ôta la connoissance, interrompit leur entretien. Il fut très-mal. Il revint à lui peu à peu au bout d'une demi-heure; mais dans un assoupissement & un accablement extrêmes. Madame de Saint-Sever ferma ses rideaux, & a passé le reste de la nuit à son chevet, sans lui parler. Il a dormi deux heures; le redoublement a été bien moindre. Ce matin, les Médecins le trouvent beaucoup mieux. Je n'ai pu m'empêcher de dire à Madame de Saint-Sever combien je l'avois admirée. Hélas! Monsieur, m'a-t-elle dit, qu'il en coûte dans ces terribles occasions! Mais peut-on se refuser à ces tristes devoirs? C'étoit à moi de préparer mon frere; des annonces faites avec plus d'appareil l'auroient effrayé, il se feroit cru mort; & cet effroi, joint à la foiblesse que lui donne sa maladie, n'auroit servi qu'à abattre son ame, au lieu de la soutenir. On ne peut trop tôt faire songer un malade à recourir à Dieu; mais il faut éviter de lui donner des terreurs, aussi pernicieuses peut-être pour l'ame que pour le corps. Il faut le préparer, lui faire savoir son état; mais c'est à des amis chéris à se charger de lui dire cette effrayante vérité; la tendresse & la confiance font-elles jamais

I Partie. H aussi

aussi nécessaires? Le Marquis a voulu à la fin de son accès parler d'affaires à sa sœur, & mettre ordre à sa conscience. Vous êtes mieux, a-t-elle dit, il vous faut du repos; tranquillisez-vous, mon cher, n'appréhendez rien, je suis toujours auprès de vous. Si je retombois en danger. . . . Je m'en apercevrais, mon ami, & je vous en avertirois. Vous me le promettez? Oui, je vous le promets. J'aurois un legs considérable à faire. Mon frere peut-il écrire sans danger, Monsieur? a-t-elle dit au Médecin. Il a répondu qu'il feroit très-imprudent de lui permettre cette agitation. Hé bien, a dit Roselle, je vous dirai. . . . si je meurs. . . . je n'ai pas besoin de testament avec vous. . . . Mais M. de Saint-Sever? Je vous réponds de lui comme de moi. Mais peut-être, ma sœur, l'objet de ma générosité ne vous en paroitra pas digne. Ah! mon frere, si j'étois assez malheureuse pour avoir ce triste devoir à remplir, ce ne seroit point l'objet de vos dons, quel qu'il fût, que je verrois, ce seroit vous. Je saurois respecter. . . . Elle n'a pu retenir les larmes, ni étouffer ses sanglots. Le Marquis, levant avec peine la tête, l'a regardée dans cet état. Il lui a ferré tendrement la main, ils ont cessé de parler; & peu

peu à peu il s'est assoupi. J'ai engagé Madame de Saint-Sever à profiter de cet intervalle pour prendre un peu de repos.

4 Mars.

Le mieux continue; le Médecin espere beaucoup. La fièvre diminue, le sommeil d'hier fut suivi d'un réveil doux. Le redoublement de cette nuit s'est pourtant encore fait sentir; mais le transport n'a pas été si violent. Il nomme toujours Léonor, je n'ai pu distinguer que ce mot, & creux-ci: *la religion, l'honneur, l'amour, quelquefois, ma sœur. . . . ma chere sœur. . . . pardonnez. . . . pardonnez. . . . la vertu. . . .* Il s'agitoit beaucoup en prononçant ces paroles. L'accès n'a pas duré. Il a été fort tranquille ce matin. M. de Saint-Sever ne bouge pas de l'antichambre. Il veut absolument entrer; mais comme nous craignons tout ce qui pourroit causer quelques émotions au malade, & qu'il n'a pas revu son beau-frere depuis ce qui se passa entr'eux il y a six semaines, nous n'avons encore osé l'introduire; c'est même un surcroît d'embarras pour la femme & pour moi. Elle soutient toute cette fatigue avec une force & un courage étonnant; elle est exactement la garde de son frere.

H 2

5 Mars.

5 Mars.

Ne vous l'ai-je pas toujours dit, Madame, que M. de Saint-Sever ne faivoit que déranger & faire mal en voulant faire bien? Le malade avoit passé une assez bonne nuit, le redoublement a été plus court & moins violent que celui d'hier. Le Marquis dormoit profondément ce matin à huit heures. Madame de Saint-Sever & moi nous dormions aussi dans tout l'accablement où jettent plusieurs nuits de veille. M. de Saint-Sever a profité de ce moment de liberté pour entrer. Il a écarté les gens, & s'est jetté à corps perdu sur le pauvre Roselle qu'il a réveillé en sursaut. Eh! bon jour, mon ami; est-ce que tu ne voudrois plus me voir? Je t'aime comme mon fils. . . . Il pleuroit. Le Marquis tout étonné, ne faivoit qui lui parloit; le bruit que nous avons entendu nous a fait accourir. Quoi! Monsieur, l'aeriez-vous éveillé! a dit Madame de Saint-Sever. Est-ce qu'il dormoit? Eh! sans doute. Je suis fâché d'avoir si mal pris mon tems; aussi pourquoi m'avez-vous empêché d'entrer dans d'autres momens: Mon enfant, a-t-il dit au Marquis, ne me fais pas mauvais gré; je n'y pouvois tenir davantage. Je vous remercie de votre amitié, a répondu le malade.

lade. Tu me paroïs bien foible. On te gouverne mal. Si tu voulois t'en fier à moi . . . de bons restaurans, de vieux vin de Bourgogne . . . Que proposez-vous, mon cher? a dit la Comtesse, la fièvre n'est point encore passée . . . Je ne propose rien, mais . . . Enfin, tu as été bien mal, on t'a cru mort; ma foi je l'ai pensé aussi: voila une terrible secousse, mon ami. Hé bien, ferons-nous encore des folies? J'ai sur le cœur que tu m'aies sçu mauvais gré . . . Petit matin, que je t'embrasse encore. Les signes que lui faisoit Madame de Saint-Sever pour l'empêcher de pousser trop loin cette conversation n'auroient pu l'arrêter. L'arrivée du Médecin l'a seule interrompu. Seroit-il plus mal? a-t-il demandé en entrant, effrayé sans doute de nous voir tous auprès du lit. Il a trouvé un peu d'émotion au malade, & l'auroit jugé moins bien s'il n'avoit appris l'événement de son réveil. Il nous a fait retirer tous. M. de Saint-Sever prétend que c'est un ignorant, & vouloit nous amener deux ou trois Charlatans qu'il protege. Sa femme l'a prié de laisser faire le Médecin ordinaire. Le Comte s'en est allé, en disant que puisqu'on ne vouloit pas l'en croire il ne s'en mêleroit plus. Roselle a réellement été beaucoup moins

tranquille depuis ce réveil. Le redoublement a été plus fort; il est mieux à présent, l'accès est fini, mais l'accablement est toujours extrême.

6 Mars.

Nous n'avons plus, graces au Ciel, à craindre pour sa vie, il n'a plus de fièvre: une petite émotion, cette nuit, a seule marqué l'heure de l'accès. Le Médecin assure que c'est le dernier; mais je crois que la convalescence sera longue. Sa langueur, sa mélancolie ne font qu'augmenter. Il a fait appeller son Valet de chambre tantôt. Il a voulu qu'on le laissât seul. J'ai sçu que c'étoit pour demander si Léonor avoit été instruite de son danger. On lui a dit que Marton étoit venue tous les jours; il a recommandé qu'on la lui fit parler. Je saurai ce qu'il lui dira. . . .

Elle vient d'arriver; il l'a vue; nous nous sommes retirés à la priere. Voici ce que Marton m'a répété. „Je ne puis écrire „à votre maîtresse; mais dites-lui que j'ai „bien expié. . . . qu'elle seule m'attache à „la vie, & que si je reviens. . . . Priez-la „de m'écrire, une ligne, un mot. . . . „Elle ne voudroit pas me venir voir? . . . „Au moins qu'elle m'écrive. Adieu, Mar- „ton.“

„ton.“ De profonds soupirs ont interrompu ce discours. Il m'a paru extrêmement rêveur depuis ce moment; nous avons été deux heures auprès de lui sans qu'il nous ait rien dit. A la fin, s'adressant à Madame de Saint-Sever, il lui a demandé si elle n'étoit pas excédée. Elle l'a voulu rassurer. Reposez-vous, ma sœur, je vous en conjure; je ne suis plus en danger, retournez cette nuit chez vous. Mais continuez-moi vos soins pendant le jour. Elle vouloit rester encore, mais il l'a priée avec instance de s'aller reposer. Il a exigé la même chose de moi. Nous allons le quitter ce soir. Je ne vous écrirai plus chaque jour comme j'ai fait jusqu'ici; mais je vous informerai de tout ce qui pourra vous intéresser, & surtout des progrès de la guérison. Adieu, Madame, la reconnoissance de Madame de Saint-Sever me confond; de grace ne me parlez plus de la vôtre.



LETTRE LIV.

*De Monsieur de Ferval à Madame
de Narton.*

A Paris, 8 Mars.

Le Marquis est absolument hors de danger, Madame; depuis trois jours la fièvre a cessé, les Medecins le trouvent dans la meilleure convalescence; mais son esprit & son cœur ne sont pas guéris. Madame de Saint-Sever passe encore les journées entières auprès de lui. Il me paroît rêveur, triste & contraint. Je crois que son ame est déchirée par quelque violent combat. Je tremble d'en avoir deviné la cause. Il regarde sa sœur de tems en tems; il soupire & baïsse les yeux. D'autres fois il s'agite. Il s'anime par ses réflexions, & au mouvement de ses levres je juge qu'il parle seul. Nous ne pouvons le retirer de ses profondes rêveries. Je fais qu'il a reçu ce matin un billet de Léonor. Il l'a relu bien des fois, & l'a mis sous son chevet. Je l'ai trouvé moins triste depuis, mais plus distrait encore. Ne soyez plus inquiete de sa santé, Madame; je suis moi-même pleinement rassuré. Les soins que j'ai eu le bonheur de lui rendre

dre m'en ont, je crois, fait un ami sincere,
& je sens qu'ils m'ont attaché plus forte-
ment à lui.

LETTRE LV.

De Léonor au Marquis.

A Paris, 8 Mars.

Quelle épreuve pour ma tendresse, mon
cher Marquis? Ah! je n'aurois pu
vous survivre. Je me suis presque repro-
ché des résolutions. . . . un sacrifice. La
vertu, l'honneur devoient-ils donc causer des
remords. . . ? J'ai tremblé pour votre vie.
Le Ciel vous l'a rendue, puisse-t-elle être
fortunée! Vous savez s'il m'est possible de
vous aller voir. Ecartez ce desir, cher Ro-
selle, songez à quel combat vous me livrez.
Adieu. Si vous vivez, si vous êtes heureux,
je ne ferai pas tout-à-fait malheureuse.



LETTRE LVI.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 11 Mars.

J'étois encore si foible il y a trois jours, que je ne pu te répondre, chere & tendre amie. Je profite du premier instant où je puis tenir la plume, pour te remercier. L'aspect horrible de la mort m'a fait voir tous les objets dans leur vrai point de vue. . . . Dans ces momens les préjugés disparoissent, l'orgueil s'anéantit. Je ne livrerai plus de combats à ta vertu, je brûle de te voir; mais la bienséance exige que tu ne viennes pas. . . . Adieu, chere idole de mon ame, chere moitié de moi-même. L'accablement où je suis encore, ne me permet pas de me livrer plus long-tems au plaisir de t'écrire.



LET-

LETTRE LVII.

*De Monsieur de Ferval à Madame
de Narton.*

A Paris, 15 Mars.

Le malade commença à se lever il y a quatre jours, Madame; ses forces reviennent. Valville est venu tantôt à sa porte. Le Marquis m'a prié de faire enforte qu'il n'entrât point. Je suis descendu, & je lui ai dit que Roselle ne recevoit encore personne. Il ne m'en a point paru persuadé; mais il a pris ce refus en souriant. Je ne fais point me fâcher contre un frénétique, m'a-t-il dit, je vois que son cerveau est entrepris; quelle extravagance! Il m'a demandé si le Marquis n'étoit pas toujours passionné pour Léonor. Je lui ai dit que je n'étois point son confident; mais que je ne croyois pas que son amour fût rallenti, & que j'en avois un véritable chagrin. Il est honteux que cette fantaisie dure si longtemps, a-t-il dit, j'en rougis pour lui, cela est d'une sottise. . . . Adieu, Monsieur, j'attendrai que cette folie soit passée, pour le revoir, je ne fais point forcer les barrières. D'ailleurs la chambre d'un malade est

un lieu de supplice pour moi. Il n'est plus en danger, cela me suffit. Je crois, Madame, que cet homme doit avoir le cœur dur. J'ai trouvé en entrant Madame de Saint-Sever seule avec son frere. Il avoit l'air tendre & fort agité. J'ai, m'a-t-il dit, mon cher Ferval, des affaires importantes à communiquer à ma sœur; permettez-vous? Je vous laisse, ai-je dit, & je suis parti. Je ne fais point ce qu'il vouloit lui dire; mais je crains ce que je n'ose même penser. Vous le saurez par Madame de Saint-Sever.

LETTRE LVIII.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 17 Mars.

O! ma secourable amie, quelle scene j'ai à vous décrire! Je ne sais si j'en aurai la force, mon ame s'est épuisée dans la crise, elle est encore dans la vive agitation qui succede à de violens efforts. Je tâcherai pourtant de reprendre mes esprits. . . . Que j'ai besoin de me fortifier contre ma
ten-

tendresse & ma compassion pour un frere malheureux!

Nous étions restés seuls le Marquis & moi; il me paroissoit en être bien-aîsè. Je démêlai dans ses regards & dans son embarras qu'il avoit quelque chose à me dire; il n'osoit: des témoignages de ma tendresse aiderent sa confiance & ouvrirent son cœur. C'est une sœur bonne & généreuse que j'embrasse, dit-il, en jettant ses bras au tour de mon col, elle daignera m'écouter, je l'espere, & je l'en supplie. Je lui répondis par des caresses affectueuses. J'ai recouvré ma santé, continua-t-il; mais la cause de mon mal n'est pas détruite, elle est dans le fond de mon cœur. J'aime, ce seul mot vous rendra raison de toute ma conduite passée envers vous. Je vous l'ai caché, tant qu'en le découvrant, je n'aurois fait que vous accabler de mes peines, & que je me suis flatté de mettre des bornes à ma passion. Aujourd'hui qu'elle m'a conduit aux portes du tombeau, & qu'il n'est peut-être qu'un moyen de me rendre à la vie, je dois vous exprimer l'excès de mon amour, pour intéresser votre tendresse. Ah! si je vous parlois des maux que j'ai soufferts! Vous pouvez en juger, ma sœur, par l'état où vous m'avez vu, & dont vos soins généreux viennent de

de me tirer; achevez votre ouvrage, & permettez que je cesse d'être malheureux, & que je vive encore pour vous. Moi, mon frere! La moitié de ma vie est à vous, si elle peut contribuer à votre bonheur. La personne que vous aimez est-elle digne de vous? Oui, ma sœur, elle est honnête & vertueuse: l'honnêteté & la vertu sont les seules distinctions des ames; avec de tels sentimens, elles sont toutes égales, & naturellement unies. Sur le théâtre, ou sur le trône, elles méritent également l'hommage de nos cœurs. L'état avilissant auquel le sort a condamné ma Léonor. . . . Léonor! Oh! mon frere! Hélas! ma sœur, c'est un malheur pour elle que son état, ce n'est pas un crime, ce n'est pas même un engagement au crime.

Quoique prévenue, je n'avois pu m'empêcher de me récrier au nom de Léonor. Cependant pour ne pas rebuter mon frere, je composai mon visage, & je lui dis, d'un air assez tranquille, que le choix seul d'un tel état étoit un titre suffisant de condamnation. Comment en effet peut-on croire honnête une fille qui prostitue volontairement son nom à la honte? La vertu se tient enveloppée dans l'honneur; & lors même qu'une femme vient de la bannir de son cœur,

cœur, elle tâche d'en conserver les apparences; il n'y a que le vice qui puisse embrasser par choix l'infamie. Eh! savez-vous, ma sœur, savez-vous comment elle a été réduite à cette extrémité? m'a-t-il dit; il ne faut pas se hâter de juger les malheureux. Respectons-les, leurs fautes ne sont souvent que de nouveaux malheurs involontaires. L'indigence les traîne au premier asyle qui se présente; & si, quand ils s'aperçoivent de ce qu'ils ont perdu dans l'opinion publique, ils se renferment dans la vertu qui leur reste, ne méritent-ils pas toute notre indulgence, toute notre compassion? Plaignons-les, plaignons-les, ma sœur, pleurons sur eux avant de les juger. . . . Je fais, mon frere, qu'envers les malheureux l'indulgence est justice; mais ne vous laissez point abuser par votre sensibilité. Pouvez-vous croire que si votre Léonor eût été vertueuse, l'Opéra eût été pour elle une ressource, son unique ressource? La vertu embrassera la misere pour s'affranchir de la honte; elle n'aura point recours à la honte pour se soustraire à la misere. Léonor pouvoit vivre du travail de ses mains, de ses services, des bienfaits des âmes charitables. La servitude choisie par besoin eût offert du moins en elle une misere respectable; en préférant l'Opéra, son cœur

cœur s'étoit livré d'avance à la corruption & au crime. Pourroient-elles vivre du seul produit de leurs talens, fans celui de leurs charmes, ces malheureuses qui souvent n'ont pour elles que leur beauté, & qui fondent leurs projets de fortune sur les passions déréglées qu'elles allument? Mais quand leurs intentions seroient pures, continuellement attirées au crime par tous les enchantemens imaginables de la séduction, est-il possible qu'elles se tiennent attachées à la vertu, qui ne leur offre que des privations & des peines? Celle qui sera capable d'un attachement si courageux, sera forcée, par la vertu même, de s'éloigner du danger si pressant de la perdre. . . . Eh! quoi! s'écria-t-il, avec l'air d'un homme qui fait effort pour se contenir, il ne pourroit y avoir une fille d'Opéra vertueuse? Le Public, Madame, le Public qui est méchant & injuste, qui flétrit ces filles avant que leur conduite les ait deshonorées, le Public en nomme! Ne nous échauffons pas, lui dis-je, il n'y auroit plus moyen de raisonner, nous oublierions bientôt que nous sommes frere & sœur, & nous laisserions là notre objet. Permettez-moi donc de vous dire qu'en général les Actrices qui passent pour honnêtes, ne sont peut-être que les plus décentes; que

que s'il en est qui obtiennent de justes égards, ce seront des filles à talens, qui n'ayant fait que céder à l'impulsion du génie & au desir de se distinguer, pourront ne s'occuper qu'à mériter les suffrages du Public, & la considération flatteuse attachée aux grands succès. Mais il me semble (ne vous en offensez point, mon frere), il me semble que Léonor n'est nommée ni parmi les Actrices que l'on admire, ni parmi celles que l'on ménage. . . . Que m'importe, ma sœur, l'opinion publique, si je me suis assuré qu'elle est injuste? Livreriez-vous un innocent à la fureur d'une populace prévenue, que la calomnie auroit soulevée; Je conviens, mon frere, qu'il faut se défier des préjugés du Public; mais il le faut bien plus encore de nos passions. Vous êtes jeune, droit, honnête, franc. Ces filles habiles à prendre toutes sortes de visages, & à jouer toutes sortes de rôles, savent combien l'hypocrisie peut en imposer à la candeur, & jusqu'où un masque de vertu peut mener un cœur comme le vôtre. Tant de gens plus expérimentés, & plus clair-voyans que vous, se sont laissé prendre à leurs maneges, elles ont fait le malheur, la ruine, la honte, . . . Je le fais, m'a-t-il dit; mais j'ai tant de preuves de la vertu de Léonor, je l'ai trou-

I Partie.

I

vée

vée si franche, si noble, si désintéressée! Il ne lui manque qu'un état, qu'un nom plus respectable, pour être la femme la plus digne de tous les hommages. Qui me blâmeroit de récompenser la vertu? Des gens qui n'en auroient pas sans doute. Je réparerai vis-à-vis d'elle les torts de la fortune; je la ferai ce qu'elle doit être; & le Public qui calomnie Léonor, aura des égards pour la Marquise de Roselle.

Il s'arrêta, & soupira, comme un homme qui vient de soulager son cœur d'un grand poids. Je l'observois; il me parut pendant quelques instans ne s'occuper que de ce plaisir; & animé comme il l'étoit, je crus qu'il ne m'écouteroit pas, qu'il ne m'entendrait pas, si je combattois dans ce moment là son dessein. Il avoit d'abord voulu le justifier par une apologie préliminaire. Je n'aurois pas dû peut-être contester si long-tems sur un point que je pouvois lui passer, sans affoiblir les grands coups que j'avois à lui porter. Mais la vérité & l'indignation m'avoient entraînée. Après un assez long silence, le Marquis revint comme d'une distraction, & me regarda d'un ceil qui me demandoit une réponse. Je l'avois toute prête.

Aurez-

Aurez-vous assez de sang-froid pour m'écouter, & de courage pour m'entendre, lui demandai-je? Je l'espere, me répondit-il, je le dois, je tâcherai; mais ma sœur, ajouta-t-il, en me fouriant, le préjugé a son ivresse, ses fougues, comme la passion. C'est pour vous, mon frere, que je plaide. Il faut passer quelque chose au zèle d'une sœur; mon premier préjugé, dans cette cause, est pour vous; c'est un préjugé d'entrailles; il commande à tous les autres, & il n'y a que le devoir, & vos vrais intérêts dont il ne me prescrive point de me relâcher. Je ménagerai même autant qu'il me fera possible l'objet de votre passion. Ah! plût au Ciel, mon frere, plût au Ciel, que cette fille fût telle que vous la voyez, je me reposerois sur elle du soin de votre honneur. Si elle est vertueuse, elle vous ramenera à des sentimens délicats & honnêtes, qu'une aveugle passion peut seule vous faire trahir. Si l'honneur parloit encore à son ame, elle auroit horreur de vous avilir pour s'élever. Si elle vous aimoit, elle ne consentiroit jamais à vous exposer aux dégoûts, aux chagrins, aux repentirs, aux malheurs, qu'entraîne une démarche flétrissante. Si elle étoit sage, elle fuiroit un

état où elle ne sentiroit son élévation que par des amertumes.

Ne vous flattez pas, mon frere, votre nom n'est pas assez beau pour effacer toute l'ignominie du nom de Léonor, pour n'en être pas lui-même terni. Vous seriez plus flétri de son nom, qu'elle ne seroit honorée du vôtre; & quand le Public auroit quelques égards pour la Marquise de Roselle, espérez-vous qu'il vous ménageroit, ce Public que vous n'auriez pas respecté, ce Public qui fait que votre naissance vous impose le devoir de vivre avec plus de décence & de dignité, ce Public si jaloux de venger l'honneur dont il est le législateur & l'arbitre, qui estime que c'est dans le cœur de vos pareils qu'il doit résider dans toute sa pureté, dans toute sa majesté, & qui frappe d'opprobre tous ceux qui osent en violer les loix sacrées? Vous trouverez sans doute des approbateurs parmi ces frondeurs vains & méprisables, qui toujours opposés au Public, s'élevent contre les opinions les plus légitimes, pour être dispensés des devoirs & des bienléances qu'elles imposent; hommes faux & vils, dont l'insolent suffrage est une tache. Vous trouverez des partisans, parmi ces amis lâches, ces complaisans intéressés à vous flatter;

vous

vous en trouverez encore parmi ces hommes capricieux & bizarres, qui prennent plaisir à approuver & à défendre les écarts de ceux qui ne les intéressent pas; mais interrogez la conscience de ces gens-là, demandez-leur s'ils feroient de sang-froid la même démarche, s'ils l'approuveroient dans leurs enfans, dans leurs freres; leur ame se soulèvera contre cette idée, & j'oserois défier leur bouche de démentir leur sentiment intérieur. Tout ce que vous pourriez attendre de plus consolant, ce seroit la pitié des ames sensibles & indulgentes, la compassion que l'on a pour les malheureux, & les insensés; oui, mon frere. . . .

Il avoit la tête baissée & les yeux à demi fermés, en homme qui écoute avec une attention profonde. Comme je m'arrêtois, il me dit en levant la tête, qu'il n'iroit point chercher sa justification & son bonheur dans l'opinion d'autrui, & qu'il auroit pour lui sa bonne conscience, son amour, sa Léonor . . . & du vrai honneur, ajouta-t-il vivement, en faisant un geste de fierté, du vrai honneur, Madame, la vertu. . . . La vertu, m'écriai-je, (je sentoits ma tête s'échauffer & mon ame s'exalter) la vertu, mon frere, votre conscience? vous en attendriez votre consolation & votre repos!

Elles vous puniroient tous les jours de votre vie de votre indigne alliance, où vous les auriez pour jamais abjurées aux pieds des Autels. Elles vous mettroient tous les jours sous les yeux la bienséance, la justice, la raison, la nature, offensées & violées dans cet odieux sacrifice de vos devoirs. De quel droit, vous citoyen, vous décoré de prérogatives & d'honneurs, de quel droit intervertiriez-vous l'ordre de la société, qui, en distinguant les conditions pour le bien de l'Etat, s'est promis à juste titre, que ceux qu'elle plaçoit dans un rang honorable, ne feroient ni assez lâches, ni assez ingrats pour en troubler l'harmonie par leur propre avilissement? Elle a attaché des devoirs aux distinctions, & vous en violerez audacieusement les loix, parce que ces loix, qui s'accordent avec la religion & la vertu, ne se font choisi pour dépositaires que vos cœurs, pour garans que votre délicatesse, pour vengeurs que la honte & le mépris public! De quel droit vous, plus particulièrement chargé par votre rang du dépôt auguste des mœurs publiques, dégradez-vous la Nation, en lui ravissant, autant qu'il est en vous, ces mœurs précieuses dont vos ayeux vous avoient transmis l'exemple? Il faut donc que vous cessiez d'être citoyen,
&

& que vous vous déclariez l'ennemi de l'ordre; & cet ordre vous ne l'aurez pas seulement enfreint pour vous-même, vous l'aurez aussi troublé dans les autres: la contagion de votre exemple entraînera une foule de jeunes insensés, séduits par ces malheureuses, qu'un tel succès aura rendu plus entreprenantes. Que répondrez-vous à votre patrie, qui vous reprochera de n'avoir nourri en vous de son plus pur sang, qu'un enfant indigne & dénaturé? Que lui répondrez-vous, lorsqu'elle vous reprochera cet avilissement des âmes, cette bassesse devenue plus commune, dont vous aurez été, même sans le vouloir, un des principaux instrumens? Que répondrez-vous à tant de familles éplorées & divisées, qui vous accuseront d'avoir frayé pour leur désolation le chemin du deshonneur? Que répondrez-vous à votre propre famille, qui vous demandera pour quoi vous avez flétri son nom? Ce nom n'est point à vous, puisqu'il n'est point à vous seul, & la tache que vous y imprimerez sera un crime contre tous ceux qui le porteront. Ils se verront tous les jours confondus avec vous & vos enfans; ils seront tous punis pour un seul coupable. Cette famille honorée jusqu'à vous, jusqu'à vous, fait pour la venger

de quiconque oseroit la flétrir, vous n'aurez vécu que pour attacher à son nom une célébrité d'infamie . . . & vos enfans! . . . Le Marquis de Roselle donneroit à ses enfans Léonor pour mere! Léonor! Et quelle autre mere leur donneroit leur plus cruel ennemi? Vous leur devez un sang pur comme vous l'avez reçu de vos peres. Ce sang s'éleveroit contre vous si vous le mêliez avec un sang vil & corrompu . . . Vous frémissiez . . . Jetez les yeux sur ces enfans, malheureux à jamais par leur naissance, qui portent sur leur front dans la société un caractere de proscription. Ils sont là comme des coupables humiliés par le sentiment de leur indignité. Ils voyent fuir devant eux les familles & les honneurs qui venoient au-devant de leurs ancêtres. Ils ont tous les jours des sujets de pleurer leur naissance; tous les jours ils ont à rougir de leur mere; le Public les appelle les enfans de Léonor, comme s'il disoit les enfans de l'opprobre. Ils transmettent leur honte & leur malheur à leur postérité, cette tache héréditaire est encore empreinte sur le front de leurs petits fils; & vous ne préféreriez pas la mort à la douleur, au tourment d'être pere à ce prix? . . .

Hé

Hé bien, mon frere, votre amour, votre Léonor, suffiroient-ils à votre félicité; Léonor qui elle-même ne pourroit jamais être heureuse? Elle est aujourd'hui tout pour vous, parce que vous ne la possédez point, & que dans votre yvresse vous n'avez que le sentiment d'un amour qui desire. Mais si vous la possédiez, vous éprouveriez en perdant peu-à-peu de cette yvresse, qu'il manqueroit de jour en jour quelque chose à votre bonheur. Vous sentiriez renaître en vous les anciens besoins d'une ame honnête; vous entendriez insensiblement la conscience, l'honneur, la nature, vous redemander leurs premiers droits. L'amour seul ne remplit pas tous nos devoirs, il ne peut faire seul notre bonheur. La passion est une illusion, un état violent de l'ame, elle ne sauroit ni durer, ni nous tromper toujours. Les bouillons de l'âge se calment, les charmes qui vous ont séduit se flétrissent, & le tems arrive où l'on se juge soi-même plus sévèrement que n'ont fait les autres, parce qu'on est aigri contre soi par le repentir & les remords. On rougit de ses folles amours; on pleure sur des fautes irréparables, & l'on donneroit la dernière moitié de sa vie pour racheter la première. Oh! mon frere, sur quoi

vous flatteriez-vous que vous ferez toujours amoureux, toujours aimé, toujours heureux? Qui vous le garantit? Léonor? Votre cœur? Tant de passions ont fini par le désespoir avec de pareils garans!

Le Marquis étoit interdit & immobile; je crus son ame ébranlée, j'insistai. Je suppose, comme vous le voyez, que Léonor a toutes les bonnes qualités qu'elle affecte; qu'elle sent toute la passion qu'elle vous témoigne sans doute; que votre illusion sur les premières années de sa vie ne se dissipera jamais; qu'elle vivra comme si elle étoit née de votre sang, comme si elle avoit été élevée dans votre famille; qu'elle gouvernera & conduira votre maison avec autant de dignité que de sagesse; qu'elle sera aussi tendre mere que fidele épouse; qu'elle pourra donner à vos enfans, des principes, des sentimens, des exemples, une éducation qu'elle n'aura point reçue; que. . . Et moi je suppose, s'écria-t-il tout d'un coup dans une sorte de fureur, qu'une sœur qui aime son frere, le plaint s'il se trompe, & ne l'insulte pas; que le Marquis de Roselle sent mieux ce qui peut le rendre heureux que la Comtesse de Saint-Sever, & qu'il est libre, indépendant, maître de disposer de lui, malgré tous ceux qui s'y opposeroient. A ces mots il

il sort brusquement. Je cours à lui, je l'arrête; il résiste. Mon frere. . . Je n'ai point de sœur; il fait un mouvement pour se dégager. Il m'échappoit. O mon pere! m'écriai-je, ô ma mere! venez à mon secours. A ces noms sacrés, il tressaille, s'arrête, & se laisse conduire sur un sofa. Je restai debout devant lui; ses yeux étoient fermés, sa respiration s'embarassoit dans ses soubpirs. Jusques-là pendant notre entretien la chaleur du zele m'avoit soutenue & élevée au-dessus de moi-même: j'étois dure, je ne pensois pas qu'il souffrit de mes discours; j'examinois seulement s'il résistoit ou s'il s'ébranloit. Il n'étoit pas alors question de le plaindre, mais de le terrasser, de changer son cœur. Je frappois, je tonnois sans égards, sans ménagemens, sans pitié. Mais ici la tendresse & la sensibilité reprirent tous leurs droits. Je craignis pour la santé de mon frere, mon attendrissement ouvrit mon cœur aux larmes, j'en arrosai une de ses mains que je ferrois dans mes mains tremblantes. Il ouvrit les yeux, son regard me reprochoit tendrement son état & sollicitoit ma compassion. Il mêla ses pleurs aux miens. O ma sœur! s'écria-t-il. O mon frere! lui dis-je, pardonnez-moi ma cruauté; je suis toujours votre sœur.

Oui,

Où, vous l'êtes, repliqua-t-il d'une voix entrecoupée; pardonnez, & je suis votre frere. Nous reprîmes peu à peu nos esprits; je crus même entrevoir sur son visage un rayon de sérénité. Il me dit d'une voix douce, d'une voix qui eût pénétré l'ame la plus insensible, ma sœur! il accompagnoit ce mot d'un sourire, (c'étoit le sourire de l'affliction & de la tendresse tout-à-la-fois) ma sœur, je crains de vous avoir dit quelque chose d'offensant, je ne le fais pas; mais si cela est, nos larmes viennent de l'effacer. Vous avez vu l'excès de ma passion pour. . . . (Il ne nomma point Léonor). Mon dessein vous le marque assez: vous l'avez combattu, vous le deviez; mais vous raisonnez contre un homme amoureux; il ne pouvoit être persuadé. Je n'ai rien répondu à la plupart de vos raisons; je sentoís pourtant dans mon cœur que j'avois quelque chose à vous répondre. Je ne pourrois vous dire quoi; vous ne l'aurez peut-être pas goûté. Il me paroíssoit à moi sans réplique. Pardonnez-moi, ma sœur, je ne puis renoncer à ma résolution; tout ce que je puis faire pour vous, c'est de ne pas en hâter l'exécution, comme je l'avois projeté. Je penserai à tout ce que vous m'avez dit, & je vous donne ma parole d'honneur que je ne ferai aucune démarche
rela-

relative à cet objet sans vous en informer; êtes-vous contente? Il me semble que c'est assez gagner sur moi. Que ma sœur fasse à son tour quelque chose pour son frere, elle est mon amie, elle aime mon repos; elle se mettra à ma place, elle sentira l'horreur de mon état, & peut-être, a-t-il ajouté en baissant la tête & la voix, peut-être sentira-t-elle à mon bonheur.

Il avoit les yeux remplis de larmes. Je lui répondis de la maniere la plus affectueuse; je le remerciai de la promesse qu'il m'avoit faite: nous nous embrassâmes tendrement. Le Comte de Saint-Sever entra quelque tems après.

Que dois-je craindre, que dois-je espérer, ma tendre amie? Nous avons gagné du tems, c'est quelque chose; mais il est si épris de cette créature, si fasciné! Tout est perdu si nous ne le désabusons sur l'idée qu'il a de sa vertu, ou il faudra que des voies rigoureuses. . . . O ma chere! il en mourroit de douleur. Son honneur ou sa vie, quelle alternative! Soutenez-moi, affermissez-moi. Je l'aime, & s'il profitoit de certains momens où mon cœur est tout à l'amitié, je le sens, je ne lui résisterois pas. Comme je désirerois que cette fille n'eût contr'elle que la pauvreté & une naissance obscure! J'irois
la

la chercher & l'amenerois par la main à mon frere. Je fais cas de la naissance, parce que c'est une obligation de plus d'être honnête; mais c'est au fond un présent du hafard, souvent inutile au bonheur; & je suis bien loin de mépriser ceux qui n'en ont pas. Rien n'est bas à mes yeux que le vice. Dès qu'une telle femme porteroit le nom de mon frere; respectable par sa vertu, honorable par le nom de son mari, elle deviendroit mon amie, ma compagne. Ma familiarité avec elle seroit pour le Public un témoignage de son mérite; & quand elle seroit aimée & portée par une famille, d'où sa naissance sembloit l'exclure, le Public n'oseroit point ne la pas respecter, il cesseroit bientôt de blâmer mon frere. Mais un état infame, une vie scandaleuse! Non, ma chere Comtesse, je serois la derniere des femmes, si je donnois les mains à une pareille horreur. Aidez-moi, ô mon amie! Consolez-moi, plaignez-moi, conseillez-moi.



LET-

LETTRE LIX.

De Madame de Narton à Madame de Saint-Sever.

A Varennes, 20 Mars.

Quels conseils puis-je vous donner, tendre & sage amie, que vous ne puissiez vous-même au fond de votre cœur? C'est lui, c'est lui seul qui vous a guidée, il vous a bien conduite; mais vos raisons, si solides, si justes, ne pouvoient que glisser sur l'esprit de votre malheureux frere; la passion l'aveugle. La tendresse que vous lui avez montrée; ce trait de sentiment, qui m'a fait répandre des larmes; le souvenir sacré d'un pere & d'une mere que vous lui avez rappelé si pathétiquement: voilà ce qui l'a forcé à vous entendre, à vous promettre de retarder au moins ce mariage affreux, & de ne le pas faire sans vous en avertir. Continuez, ma chere Comtesse, à le combler des preuves de votre amitié; qu'il voye que dans tout ce qui est juste, honnête, raisonnable, vous ferez toujours prête à seconder, à prévenir ses desirs; mais qu'il voye aussi à travers vos tendres caresses, une fermeté que rien ne pourra vaincre; éludez le plus qu'il vous

vous fera possible tous les discours qui pourroient ramener à ce fatal sujet; que ce soit dans vos yeux, sur votre physionomie qu'il life l'espece d'horreur que vous causent le nom & l'idée de Léonor. Vous ne pourriez que lui répéter ce que vous lui avez dit; l'impression seroit moindre, l'attendrissement pourroit ne pas toujours finir ces entretiens; & si l'aigreur prenoit la place, tout seroit perdu. Adieu, ma chere amie, vous savez qu'il n'est personne au monde qui partage vos chagrins comme moi.

LETTRE LX.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 25 Mars.

Je vous écris dans le trouble & dans le désespoir, ma tendre amie; M. de Saint-Sever a tout perdu. Sans me consulter, sans me le dire, il fut hier chez Léonor, il la traita horriblement, & finit par la menacer de la faire enfermer. Il vint le soir me raconter cette scene; sur le chagrin qu'il vit que sa démarche me donnoit, il se fâcha, & me dit qu'il ne l'avoit faite qu'à cause de moi,

pour s'approcher de moi; & tout de suite, se retournant brusquement, il est parti & m'a laissée dans l'état le plus affreux. Ah! chere amie, qui ne succomberoit à tant de maux!

LETTRE LXI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 27 Mars,

Je ne puis supporter l'idée de vous causer du chagrin, ma sœur, je connois votre ame, je suis sûr que vous n'avez point trempé dans l'horrible projet de votre mari; vos pleurs m'ont pénétré, vous savez si vous m'êtes chere. Je donnerois mon sang pour arrêter le cours de vos larmes, & je ne me pardonne pas de vous en avoir fait répandre. Si l'état violent où j'étois m'eût permis de réfléchir, vous n'auriez point été présente à cette accablante scene. Je vous aime, ma sœur, & je fais ce que je dois à vos soins, & tout ce que vous devez attendre de moi. Eh! le devoir a-t-il besoin de se faire entendre quand le cœur parle? Mais pourquoi M. de Saint-Sever abuse-t-il des sentimens
que

que j'ai pour vous, & de l'ascendant que vous avez sur moi? De quel droit? Par quelle autorité? Je souffre plus que vous, ma sœur; ma plus grande douleur est d'être forcé de renoncer au bonheur de vous voir. . . . Ma digne sœur, ma tendre amie, plaignez un frere malheureux, ne condamnez point un penchant invincible. . . . L'objet en est vertueux. Aimez-moi toujours; pardonnez des emportemens que je déteste, que j'aurois dû vous cacher, & ne partagez pas les sentimens de votre mari. Ma sœur, permettez-vous que je vous embrasse encore avec la plus tendre amitié?

LETTRE LXII.

*De Madame de Saint-Sever au
Marquis.*

A Paris, 27 Mars

Renoncer à me voir! Ah! mon frere, pouvez-vous pu prononcer? Hélas! je ne survivrois pas à ce malheur; non, vous ne me le ferez pas éprouver, je m'en fie à votre cœur; vous m'aimez, vous aimez dans votre sœur les parens que nous avons perdus; vous rassemblez pour moi tous les sen-

K 2

timens

timens que vous auriez pour eux. Ne pardonneriez-vous pas à mon mari l'intérêt vif qu'il prend à vous? Son zele, trop ardent peut-être, a fait son crime. Il fait, mon cher ami, qu'il n'a point de droits sur vous que ceux de la tendresse. Il ne cherche point à en usurper d'autres; mais il est votre frere, votre ami; c'est à ces titres qu'il s'intéresse à vous. Je meurs d'envie de vous voir; si je ne craignois de vous être importune, je volerois chez vous, je vous menerois M. de Saint-Sever: nos regrets, nos larmes, notre tendresse effaceroient pour jamais le souvenir de ces momens affreux; notre amitié n'en éprouveroit que des transports plus vifs; ne vous y dérobez pas, mon frere.

LETTRE LXIII.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 28 Mars.

Ma chere, ma tendre sœur, je ne puis résister aux expressions de votre tendresse; mais il m'est impossible de prendre
sur

ur moi de revoir M. de Saint-Sever. Peut-être sera-t-il bien-aîsé de m'éviter aussi. Puis-je vous trouver seule ce soir? Si vous me le promettez, j'irai chez vous à sept heures. Je n'y pourrai rester qu'un instant; mais je vous aurai vue, je vous aurai renouvelé les assurances de mon éternelle amitié.

LETTRE LXIV.

De la Comtesse à Madame de Narton.

A Paris, 29 Mars.

Ah! ma chere, il n'y a plus de ressources! Je n'avois pas encore perdu l'amitié de mon frere, son cœur l'avoit rappelé; mais il avoit exigé que mon mari s'absentât, pendant la visite qu'il me voulut faire hier au soir. Malgré tous les reproches de foiblesse que j'eus à essuyer, j'obtins, je crus du moins avoir obtenu cette complaisance. M. de Saint-Sever m'avoit promis de me laisser seule, j'en avois assuré mon frere. Il sort effectivement. Le Marquis arrive, il m'aborde de l'air le plus tendre. Après nos premiers épanchemens,

il me demande ma parole qu'on n'attendra point à la liberté de Léonor; qu'on ne lui fera aucune violence; autrement, me dit-il, je serois forcé de manquer à la promesse que je vous ai faite, & je ne pourrois plus retarder. . . . J'allois lui répondre. M. de Saint-Sever entre d'un air moitié plaisant, moitié fâché. Ma surprise ne put persuader à mon frere que je n'avois pas contribué à le tromper; un seul regard qu'il jeta sur moi me dit tout ce qui se passoit dans son ame; il se leva & voulut sortir. Mon mari l'en empêcha, & lui dit qu'il étoit étonné qu'il l'eût fait prier de sortir de chez lui; qu'il n'étoit point accoutumé à ces procédés-là; que ce qu'il lui avoit dit étoit pour son bien; qu'il ne cesseroit point de lui répéter qu'il se perdoit; que son honneur l'obligeoit d'arrêter les progrès d'une séduction épouvantable; qu'il empêcheroit le deshonneur de la famille; qu'il ne souffriroit point que son beau-frere fit un mariage abominable; je ferai, dit-il, enfermer cette créature; & s'il en est besoin, je te ferai interdire. Oh! ajouta-t-il, ta sœur t'a gâté, je ne te gênerai pas. Tout cela fut prononcé avec une telle volubilité qu'il n'auroit pas été possible de l'interrompre. Mon frere d'un air calme, mais fier & dédaigneux,

daigneux, se leve, & me dit: font-ce là vos promesses, Madame? Adieu. Je vous le retenir, il me repoussa avec indignation, & partit sans m'entendre. C'en est fait, je ne le reverrai jamais; peut-être avant huit jours le fatal nœud sera formé. . . . J'abrege les réflexions, ma chere, mais que je suis à plaindre! Nous n'avons plus que les moyens violens à employer; malheureuse & foible ressource! Mon frere n'est-il pas son maître? Si sa résolution est prise, ce que nous empêcherons aujourd'hui se fera dans un mois, dans un an. D'ailleurs, quel droit avons-nous d'attenter à la liberté d'une citoyenne? Suis-je ou plus sage, ou plus puissante que la loi? J'ai prié M. de Ferval de venir. Je vais l'instruire de tout ceci. Hélas! je n'ai d'espoir qu'en lui, & qu'est-ce encore que cet espoir? Je n'avois jamais éprouvé un tel découragement. Adieu, ma digne amie.



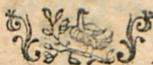
 LETTRE LXV.

*De M. de Ferval à Madame
de Narton.*

A Paris, 3 Avril.

Nos alarmes n'ont jamais été si vives & si bien fondées, Madame; le Marquis se croit à présent dégagé de la promesse qu'il a faite à sa sœur. La crainte qu'il a eue qu'on ne fit enfermer Léonor, & peut-être la peur qu'elle en a elle-même, l'ont engagé non-seulement à la faire cacher chez une personne de confiance, mais encore à hâter ce mariage. Je fais du Notaire qu'il veut signer le contrat ce soir. J'épie ses démarches, tout est prêt. . .

Je reçois dans ce moment un paquet que j'attendois; ce sont des lettres de Léonor. . . Adieu, Madame, je vole chez ce malheureux. Puissai-je arracher le bandeau fatal qui lui couvre les yeux!



LETTRE

LETTRE LXVI.

Du Marquis à Madame de Saint-Sever.

A Paris, 4 Avril, à une heure du matin.

Je suis le dernier des hommes, un être abominable, un monstre, daignerez-vous encore m'appeller votre frere? Ferval.... Excellent ami!... J'ai plongé mes mains dans son sang..... Ah! ma mort expiera..... Les Chirugiens assurent que la blessure n'est pas mortelle.... Je suis auprès de lui; ma sœur, venez, venez rendre le calme à mes sens, donner des soins à mon ami, à cet ami qui m'a sacrifié sa vie; il avoit pris des précautions pour présever la mienne; ah! falloit-il que ce fût son sang qui lavât mes fautes, mes horribles fureurs? Passion affreuse, exécrationnable..... J'abhorre à présent le vil & indigne objet.... Ah! je m'abhorre moi-même.



LETTRE LXVII.

De la Comtesse à Madame de Narton.

A Paris, 4 Avril.

Quelle crise, chere amie! Comment vous annoncer, comment annoncer à Madame de Ferval que son digne fils a pensé devenir la victime de son zele & des fureurs de mon frere? C'est vous, ô Dieu, qui avez conservé les jours de ce tendre ami, vous protégez notre généreux bienfaiteur! Il n'est point en danger; je dois commencer par-là cet effrayant récit, je dois encore vous dire, pour l'honneur & la justification de mon malheureux frere, que c'est de lui que je tiens les affreux & humilians détails que je vais vous rendre. Ferval vouloit me les dérober; c'est même à son insçu que le Marquis me les a faits.

Hier au soir, à huit heures, M. de Ferval se rendit chez mon frere; il entra, malgré les défenses que les Domestiques avoient reçues de laisser entrer personne. Il trouve un Notaire, un contrat de mariage prêt à être signé, Léonor, mon frere & deux autres personnes. La colere du Marquis

quis ne tarda pas à se manifester sur ce qu'il appelloit l'indiscrétion de Ferval; mais elle devint bien plus vive, lorsqu'il vit que l'intention de ce jeune homme étoit de l'empêcher de signer cet acte abominable. De quel droit entrez-vous ici malgré mes ordres? lui demanda-t-il d'un air menaçant. Par quelle autorité venez-vous m'y donner des loix? Sortez, Monsieur, ou. . . Je ne vous demande qu'un quart-d'heure, lui dit Ferval; passons ensemble dans un autre appartement. Quand notre entretien sera fini, vous serez libre de. . . Oui, oui, dit mon frere en fureur, passons-y, venez, Monsieur, me rendre raison de cet insultant procédé. Je suis prêt à vous la rendre, lui dit Ferval, d'un air doux & tranquille, lisez les lettres contenues dans ce paquet. Je ne lis rien, je n'entends rien, que je ne sois vengé: sortons. Léonor fort inquiète vouloit le retenir; donnez-moi ce paquet, Monsieur, dit-elle à Ferval; s'il est important que M. le Marquis le lise, je le lui ferai lire, on peut s'en fier à moi; sortez, de grace, retirez-vous aussi je vous prie, dit-elle au Notaire, attendons la fin d'un éclaircissement que M. de Ferval juge si nécessaire, & qui ne peut être fait que dans des momens plus tranquilles. Ferval refuse

se de confier ce paquet à Léonor; le Marquis l'arrache des mains de Ferval & le jette au feu; Ferval est assez prompt, assez adroit pour le retirer sans qu'il soit endommagé; le Notaire veut sortir, le Marquis le retient, & entraîne Ferval dans le jardin. Défendez-vous, lui dit mon frere, en mettant l'épée à la main. Ferval forcé de tirer la sienne, pare plusieurs coups; enfin il en reçoit un dans la poitrine. Il tombe; son sang qui sort en abondance éteint la fureur de mon frere. Il veut relever son ami; il appelle du secours, on vient. Quel est son étonnement quand il apperçoit l'épée de Ferval tombée auprès de lui, coupée d'un doigt à la pointe. Quelle arme est-ce là, Ferval? Et pourquoi ne m'avez-vous pas averti? . . . J'avois prévu votre violence, mon cher Roselle, lui dit-il d'une voix foible; j'avois d'avance prévenu le malheur d'attenter à vos jours; le combat, une blessure pouvoient m'échauffer & m'emporter hors des bornes que je devois me prescrire. J'ai craint pour vous & ma vivacité, & votre propre furie; & je ne suis entré chez vous qu'après avoir pris une précaution qui m'a paru nécessaire pour mettre votre vie à couvert. Mon dessein n'étoit ni de vous offenser, ni de vous blesser; je

je venois empêcher votre malheur & votre honte. Il en est tems encore; mon amitié, dont vous ne douterez plus, mon sang que vous faites couler, ma vie que je vous a sacrifiée exigent au moins que vous ayez la complaisance de lire ce paquet. Ah! cher ami, dit mon frere, en se jettant sur lui, je ne puis songer qu'à vous dans cet affreux moment. Le Chirurgien qu'on avoit envoyé chercher arriva; il banda la plaie. Mon frere accompagna Ferval & lui donna son appartement: l'état du Marquis étoit plus affreux que celui de son ami. Il n'y a rien à craindre pour sa vie, le sang qu'il a perdu cause seul sa foiblesse. Le Chirurgien assure que dans huit jours il sera guéri. Après les premiers momens de trouble & de désespoir, Ferval exigea que le Marquis ouvrit le paquet & qu'il le lût. C'étoient des lettres de Léonor à Juliette, fille de son espece. La misérable y a peint sa bassesse & ses intrigues. Je vous en envoie les copies. Mon frere, frappé comme d'un coup de foudre, rejette avec horreur les lettres sur la table. Il se promene à grands pas, la fureur dans les yeux; la vue de son ami, qui de son lit lui tend la main, le rappelle à lui. Quelle humiliation, s'écrie-t-il! Quelle honte! Il m'écrit,
il

il me prie de venir; j'arrive, je le trouve dans cet affreux état. Ferval veut me cacher le sien; non, non, mon ami, que j'expie au moins s'il se peut ma faute, en avouant tout à ma sœur. Ferval l'interrompt encore. Le Chirurgien nous fait signe que notre entretien inquiete le malade & l'agite. Nous passons dans un autre appartement, & ce fut là que d'une voix entrecoupée par des sanglots, mon frere me fit une partie de ce récit. Nous rentrons, il me donne ces lettres, je les lis, & les lui rends en silence. Hé bien, ma sœur, suis-je assez humilié? Etes-vous assez vengée? Je me leve, je l'embrasse, je presse son visage baissé contre mon sein; je mêle mes larmes aux siennes, & je ne lui parle pas. Après un quart-d'heure de silence, de fureur, & d'attendrissement, il se leve; Ferval, dit-il, Ferval, mon cher Ferval, je te dois le prix de tes bienfaits, je dois à ma sœur. . . . Eh! je me dois à moi-même de me venger de cette infame. . . . Je vais laver dans son sang cette épée teinte du tien. . . . Arrête, arrête, s'écrie Ferval, est-elle digne de ta fureur? Oublie, mon ami, oublie cet amour funeste, c'est la seule vengeance que tu doives tirer de cette vile créature. Songe qu'un éclat deshonorant

rant rejailliroit sur toi. . . . Je le ferai dans mes bras, je le conjurai de ne nous pas quitter; & enfin il prit le parti, après mille mouvemens divers, d'écrire à cette fille le billet dont je vous envoie aussi la copie. Elle est partie dans l'instant qu'elle l'a reçu; elle a pris vis-à-vis des gens un air de fierté, & s'est retirée chez elle. Nous avons quitté Ferval à six heures du matin. J'ai emmené le Marquis chez moi; un peu plus tranquille alors, il m'a recommencé les détails de cette cruelle aventure. Je suis restée avec lui jusqu'à huit heures que je suis entrée chez M. de Saint-Sever. J'ai si bien prévenu mon mari sur ce qu'il devoit faire, que je ne crains pas que le Marquis ait à s'en plaindre. Il repose à présent. Ferval est aussi bien qu'il peut être. Je viens d'envoyer chez lui; nous allons le voir dans deux heures. Adieu, ma chere. Quels affauts! Et quel chagrin pour Madame de Ferval! Elle n'a pourtant rien à craindre, graces au Ciel, qui a tout conduit pour le mieux.



* LETTRE LXVIII, & Iere,

De Léonor à Juliette.

A Paris, 15 Décembre.

Tu me fais grande pitié, ma Juliette; aussi pourquoi t'aller confiner dans ce triste château? C'est s'enfvelir toute vivante; autant vaudroit être une honnête femme; c'est même encore pis. J'avoue que ton tyran est riche, enrichis-toi donc; voilà tout ce que j'y fais. Bizac va passer quelque tems dans le canton que tu habites. S'il t'est permis de le voir quelquefois, je te plaindrai moins. J'ai un nouvel amant, ma chere, il se nomme le Marquis de Roselle; il est Officier de Gendarmerie. Il a vingt ans, une belle figure, une belle taille, & une fortune considérable. C'est un certain M. de Valville, dont tu te souviens peut-être, qui m'a fait faire cette connoissance; ce Marquis a le cœur tout neuf & l'esprit romanesque. Depuis un mois que nous nous voyons, il m'a fait des présens magnifiques, & n'en a point exigé le prix. Il veut, dit-il, atteindre par degrés au bonheur. J'ai soïn d'en-

* Cette lettre & les quatre suivantes sont celles dont il est parlé dans la précédente.

tour à tour agréable, douce & décente avec l'un; vive, capricieuse & folle avec l'autre; crois-tu que ce soit assez d'affaires? J'espère m'en tirer bien. Adieu, ma Juliette.

* LETTRE LXIX, & 2^e.

De Léonor à Juliette.

A Paris, 7 Janvier.

Tu fais, ma chere, toute la peur que m'a voit donnée cette algarade de la Roche: hé bien! tout n'en a été que mieux. L'amour du Marquis en a redoublé. Tu vas t'écrier à l'ordinaire: P'habile créature! J'avoue qu'il m'a fallu de l'adresse dans cette crise; mais cette adresse a bien réussi. Sais-tu que tout ceci pourroit devenir sérieux? Que je voudrois bien que Bizac pût venir! Il me seroit très-utile, tâche de me l'envoyer. Qu'il feroit bien le rôle d'un rival, & que ce rôle seroit nécessaire pour donner un aiguillon de plus à l'amour de Roselle, qui est pourtant, s'il se peut, encore plus passionné! Le respect seul retient ses desirs; mais ce respect lui coûte. . . . J'acheverai de

* Nota. Il y a plusieurs lettres de Léonor qu'on n'a point,

avec grand soin; adresse-moi cette lettre, fais la mettre à la poste; mais que ce ne soit qu'après m'avoir mandé quel jour précisément elle arrivera à Paris, afin que je puisse dresser mes batteries sur l'avis que tu me donneras. Tu m'entends à demi-mot, & je ferois tort à ton intelligence si je t'expliquois mon dessein. Adieu, ma chere.

LETTRE LXXI, & 4^e,

De Léonor à Juliette.

A Paris, 15 Février.

La lettre a produit son effet, ma chere; malgré cela mon Marquis ne se rend point encore. J'ai quitté l'Opéra. Je fais ce que je risque; mais il est des occasions où il faut savoir risquer. Tant que je resterois Actrice il ne m'épouserait point. Ne pourrois-tu venir ici? Tu me serois utile; il faudroit paroître une femme d'un état honnête, un peu de mes parentes, demeurant en Province, & qui sachant mes malheurs & mes vertus. . . viendrait m'arracher aux séductions. Entends-tu cela? Tâche, tâche, ma Juliette, de me faire ce plaisir. Tu sens que ma fortune seroit la
tienne;

tienne; que dans quelque rang que je fusse, tu serois ma meilleure amie, & que je ferois donner à ma parente tout le lustre qu'il faudroit. Je t'assure que si je deviens femme de qualité, j'en saurai prendre le ton. Eh! que fais-je? Peut-être alors deviendrois-je tout-à-fait honnête femme. Celles qui le font, l'auroient-elles été, si elles avoient éprouvé nos situations & nos besoins? La vertu est affaire de circonstances. Oui, tout de bon, je crois que je m'arrangerois à être vertueuse, jusqu'à ce que cela m'ennuyât. Tu le deviendrois peut-être aussi. Oh! que cela seroit plaisant!

LETTRE LXXII, & 5^e,

De Léonor à Juliette.

A Paris, premier Mars.

Oh! si tu ne peux t'arracher que dans huit jours à ce tyrannique amant, j'espère que mon sort sera décidé quand tu arriveras. J'ai employé toutes les ressources, j'ai rallumé tous les desirs, je l'ai amené au point de me proposer un mariage secret, & je l'ai refusé. Que tu me vas trouver hardie! Il faut qu'il me donne le nom & le

rang de la Marquise de Roselle, je n'en rabattrai point. Il n'y a plus qu'un pas à faire, je le tiens fait. Ah! ma Juliette, quel bonheur!

J'apprends dans le moment qu'il est très-mal. Quel contre-tems! S'il meurt, quelle folie d'avoir quitté l'Opéra! Mais s'il en revient! Qu'y gagnerai-je? Sa famille va l'entourer. Aussi c'est ma faute, j'ai voulu aller trop vite. Pouvois-je imaginer ce revers? Que j'ai mal fait de refuser le mariage secret! Il m'ofroit les deux tiers de son bien! Oh! que j'ai mal fait; Adieu. Puisse-t-il en réchapper, afin que j'aye le tems de réparer ma sottise!

LETTRE LXXIII.

Du Marquis à Léonor.

A Paris, 4 Avril.

A me vile & trompeuse, quelles expressions peuvent peindre l'horreur que m'ont donnée les preuves de tes noirceurs, de ta bassesse! Est-il possible, bon Dieu! que ce fût à cette ame monstrueuse
que

que je voulusse sacrifier mon honneur, ma famille, mon être tout entier? J'ai lu, je tiens les lettres que tu as écrites à ta méprisable confidente, à Juliette. Je vois les efforts que tu as fait jouer pour subjuguier ma raison. Quoi! dans mon agonie, dans ce tems où réduit par un amour funeste à deux doigts de la mort. . . . tu ne regrettois que mon bien! Monstre affreux! Eloigne-toi pour jamais de ma vue, je ne pourrais retenir ma fureur: je vengerois sur toi le sang de mon ami. Misérable! Quoi! c'est pour toi que j'ai pu verser ce sang précieux! Garde mes dons, comme autant de marques de ton infamie & de ma foiblesse. Sur-tout évite de te montrer à mes yeux. Je te défends de me répondre; les caracteres que ta main tracerait me seroient un objet d'hoireur.



LETTRE LXXIV.

De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton,

A Paris, 11 Avril.

Monsieur de Ferval est parfaitement rétabli, ma chere, ses forces reviennent chaque jour; la cicatrice de sa blessure n'est déjà plus que la marque respectable des sentimens les plus beaux. C'est dans le cœur de mon frere que sera, & que doit être éternellement une plaie douloureuse. Qu'il est digne de pitié! A ses terreurs sur le danger de Ferval a succédé la joie de la guérison de ce tendre ami; le mélange d'horreur, de repentir & de reconnoissance qui a bouleversé son ame pendant les deux premiers jours, lui donnoit une agitation cruelle, mais moins affreuse que l'abattement, que la noire mélancolie où je le vois se plonger. Il est toujours chez moi: Ferval vint hier nous y surprendre pour la premiere fois. Quelle attention cet estimable ami n'apporta-t-il pas pour écarter jusqu'à l'idée de sa blessure! Quelles tendres caresses ne fit-il pas à mon frere! Il lui proposa mille projets d'amusemens. Il ne nous entretint que de

de nouvelles, & de petits événemens intéressans ou agréables. M. de Saint-Sever entra, qui lui voulut parler de sa santé; à ce seul mot je vis Ferval rougir. Par l'adresse la plus aimable, il força mon mari de changer de discours. Mon frere soupiroit, & ne put retenir ses larmes. Il sortit, & reentra plusieurs fois. En vérité des secouffes si terribles me font trembler pour sa vie, d'autant plus que sa santé n'étoit pas encore bien affermie. Il lui faudroit au moins des dissipations, il ne sera de long-tems susceptible de plaisirs. Léonor, à ce que j'ai sçu, est allée loger dans un quartier éloigné; elle y a emporté ses meubles & tous les dons de mon frere. Puissions-nous n'entendre jamais parler d'elle! Le Marquis ne s'en informe point, & n'a pas même prononcé son nom depuis quatre jours. Adieu, ma tendre amie; je retourne auprès de ce cher objet de ma tendresse & de ma pitié. Comment exprimer à Madame de Ferval tout ce que je sens? Soyez, de grace, mon interprete, & faites-la lire dans mon cœur.



LETTRE LXXV.

*De Monsieur de Ferval à Mademoiselle
de Ferval.*

A Paris, 20 Avril.

Je suis dans le plus cruel embarras, chere
sœur, vous savez ce qui s'est passé. Le
bonheur de la réussite m'a trop récompensé
de mes soins. Mais ce que vous ne savez
pas, & ce que j'ai cru ne devoir dire à per-
sonne, c'est que pour avoir les lettres de
Léonor, il m'a fallu les payer. Je les dois
aux hauteurs même & à l'imprudence de
Léonor. Et sans cela je ne les aurois pas
eues, car j'avois une invincible répugnance
à corrompre des domestiques jusqu'à ce
point, & je n'avois pas besoin là-dessus des
leçons renfermées dans une lettre de ma
mere. Mon cœur seul me les donnoit.
Heureusement, Juliette pressée d'argent s'est
adressée à Léonor, & n'en a reçu qu'un re-
fus assez mal coloré. Léonor s'est même
cru d'avance avec elle la Marquise de Ro-
felle. Juliette outrée du refus, & vivement
pressée par des poursuites inquiétantes, a
prêté aussi-tôt l'oreille aux insinuations de
la

la Femme-de-Chambre de Léonor; & pour ne pas laisser vendre ses meubles, elle m'a fait offrir les lettres. Trois cent louis en ont été le prix. Je n'avois pas cette somme; je ne voulois pas m'ouvrir là-dessus à Madame de Saint-Sever, vous en savez les raisons. Il a donc fallu les emprunter. Je n'avois pas le tems de choisir mes prêteurs; je me suis adressé à ce la Roche, dont vous avez sçu les intrigues & la fureur. Sa colère, qui duroit encore, m'a bien servi. Il m'a prêté, sans intérêt, cette somme, dont il a sçu la destination; mais comme il est aussi avare que vindicatif, il me presse de la lui rendre. Je ne crois pas devoir informer de cela M. de Saint-Sever, & je vous avoue que je ne pourrois prendre sur moi de lui en parler. Dois-je le dire à ma mere? Vous savez qu'elle m'a fait part de sa répugnance sur les moyens que j'emplois. Pouvois-je cependant faire autrement? Il faudra bien qu'elle le sache. . . . Donnez-moi votre conseil, chere sœur, pour sortir de cet embarras. Répondez-moi promptement. Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur.



LET.

LETTRE LXXVI.

De Mademoiselle de Ferval à M. de Ferval.

A Ferval, 23 Avril.

La cause de votre embarras est trop belle, mon cher frere, pour que je ne le partage pas du fond de mon cœur. Vous avez agi en héros; &, ce qui me touche davantage encore, en ami. Vous ne devez point parler de cet emprunt à Monsieur ni à Madame de Saint-Sever. Je fais qu'à envisager la chose sous le premier aspect, ils devroient plutôt payer cette somme que vous; mais il est des procédés justes qui sont malhonnêtes, & il me semble que celui-là seroit tel, parce que vous n'avez pas dû disposer de leur bourse sans leur aveu. Je ne veux point non plus en parler à ma mere: je sais bien ce que son cœur lui dicteroit, mais elle n'est pas en état d'être généreuse; la médiocrité de sa fortune, ce que vous lui coûtez, ce que lui coûte sa maison, qu'elle tient honorablement, ne donnent déjà que trop de motifs à son économie. Je connois l'état de ses affaires, puisque c'est moi qui suis chargée de tous les détails, & je fais qu'el-

qu'elle ne pourroit, sans se déranger beaucoup, vous fournir cet argent. Il ne faut point lui donner ce chagrin; mais demain je ferai partir pour vous en secret, & par une occasion sûre, mes boucles d'oreilles: elles sont à moi, par le don que ma tante m'en a fait en mourant, ainsi je puis en disposer. Je tâcherai qu'on ne s'aperçoive pas qu'elles me manquent; mais si ma mere me demande où elles sont, je lui dirai l'usage que j'en ai fait, elle ne le blâmera pas. Ne me remerciez point de ce sacrifice, je vous le fais avec le plus grand plaisir, mon cher ami, d'autant plus que c'est un motif excellent qui vous a mis dans ce besoin. En vérité, je suis glorieuse d'être votre sœur. Je ne puis cependant m'empêcher de vous dire que les moyens dont vous vous êtes servi sont un peu hasardés. Il est triste d'être obligé de recourir à de telles voies. Mais, dites-vous, il le falloit: je ne puis que gémir de cette nécessité. Quel monstre que le vice, s'il force ainsi la vertu même, à emprunter quelquefois ses détours! Adieu, mon cher frere, je suis bien sensible à la confiance que vous avez en moi. Que vous m'avez causé d'inquiétude & d'admiration, & que j'ai d'envie de vous revoir & de vous embrasser!

La

La colere où cette misérable Léonor doit être contre vous me fait peur. Des êtres aussi corrompus sont capables de tout.

LETTRE LXXVII.

De Monsieur de Ferval à Mademoiselle de Ferval.

A Paris, 28 Avril.

Que vous êtes bonne & prudente, ma chere sœur! Je suis pénétré du sacrifice que vous me faites. J'ai reçu vos boucles, je les ai vendues, & me suis acquitté. Mais je suis au desespoir de vous dépouiller ainsi. Il est beau, mais il est triste d'avoir l'ame sensible, grande & généreuse, quand la fortune ne nous seconde pas. Ne craignez rien de Léonor, ces filles sont trop avilies & trop basses pour pouvoir suivre une vengeance. Le Marquis est toujours plongé dans une tristesse sombre qui m'inquiete. Il écrit pourtant hier à Valville. Les torts qu'il a eus avec lui & qu'il cherche à réparer, les vont rendre peut-être plus amis que jamais; j'en suis fâché. Valville n'est pas digne d'être l'ami de Roselle.

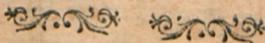
selle. Mais cet infortuné Marquis cherche à s'accrocher à quelque chose. Je sens qu'il doit se trouver dans un vuide affreux: je le plains. Je vous embrasse & vous aime de tout mon cœur, ma chere sœur, ma tendre amie, & je vous renouvelle tous mes remerciemens.

LETTRE LXXVIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 4 Avril.

M'abandonneras-tu, cher Valville? Je suis puni, je suis humilié, tu dois être assez vengé. Je reconnois & j'abjure tous mes torts; je t'en demande pardon. Ah! mon cher, que je suis malheureux! Le vil objet d'une passion qui m'a causé tant de maux n'en étoit pas digne, je le fais, je l'abhorre aujourd'hui; mais mon cœur saigne encore. Viens me voir, cher ami, redonne-moi la force que j'ai perdue; j'espere beaucoup de tes secours, & je sens que j'en ai besoin.



LETTRE

LETTRE LXXIX.

De Valville au Marquis.

A Paris, 27 Avril.

Je pensois bien, mon cher Marquis, que ta bouderie ne dureroit pas. Cette petite épreuve te rendra sage; je suis bien-aïse que tu l'aies faite. Te voilà au réveil d'un songe extravagant. Oublie promptement cette folie. J'irai te voir ce soir, & je te présenterai demain chez Madame d'Assterre; c'est une femme charmante, elle a des soupers divins, une maison délicieuse. Mais au moins, mon cher, plus de sentimens romanesques; il ne feroit plus possible de se mêler de tes affaires. Ta maladie m'a réellement inquiété. Adieu, cher Roselle, tu es ma foi plus heureux que sage.



LET-

LETTRE LXXX.

De Valville au Marquis.

A Paris, 19 Avril.

Hé bien, mon cher Marquis, tu veux donc donner dans tous les excès? Je t'avertis que celui de la misantropie est le pire de tous. J'aimerois encore mieux te voir amoureux passionné. Je te mene hier chez la Marquise d'Asterre; la meilleure compagnie y étoit, les plus jolies femmes; la Marquise te fit des prévenances qu'un autre acheteroit bien cher, & tu ne daignas y répondre que par la plus froide politesse; pas une épigramme, pas une faillie. Tu fus d'une stupidité qui me déconcertoit, qui m'anéantissoit. Je t'y avois annoncé, tu n'y pouvois paroître sous de meilleurs auspices. Elle est aimable cette femme, & j'ai balancé quelque teins entr'elle & Madame de Clarival. Mais par des raisons de convenance, j'ai donné la préférence à celle-ci, & je me pique de constance. Il ne faut point avoir la cruauté de désespérer une femme: voilà mes principes. Je fais allier l'honneur & les plaisirs. Allons, allons, reviens à toi, reviens

I Partie. M viens

viens à nous, rentre dans le monde; je te donne encore rendez-vous demain chez Madame d'Asterre. Je veux absolument t'attacher à cette femme; je veux te voir à elle en titre. Tu ne me remercies point, Marquis, de te ménager si généreusement une place désirée par tout ce qu'il y a à Paris d'hommes aimables, & que peut-être j'aurois dans quelque mois arrangée pour moi-même. Bon soir, cher Marquis; à demain.

LETTRE LXXXI.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 20 Avril.

Je te rends graces de tes soins, cher ami, je reconnois ton amitié dans les avis que tu me donnes; je voudrois pouvoir bannir des souvenirs, dont l'amertume affreuse se répandra sur le reste de ma vie. . . . J'ai résolu de ne plus parler de la malheureuse & détestable passion dont j'ai été la victime; je tâche même de n'y pas penser. Ce cruel effort retombe sur moi avec violence. Je n'aime plus, j'abhorre; mais que je souffre; & que mon erreur me rendoit heureux!

Ah!

Ah! pardonne, ami, ce regret d'un bonheur qui n'est plus. Je le croyois réel. Mon cœur s'étoit accoutumé à ce charme. Hélas! Il me semble que je ne tiens plus à rien. Veux-tu que je t'ouvre mon ame toute entiere? Sans l'honneur, sans ce sentiment auquel je saurai sacrifier tous les autres. . . . j'irois. . . je reprendrois mes fers, & me trouverois encore moins malheureux que je ne suis. La misérable! Je la haïrai, je l'espere; je la méprise. Mais je croyois la haïr, la détester, je m'aperçois que la colere m'aveugloit. Oh! Léonor! Léonor! . . .

Je viens de relire le commencement de ma lettre que j'ai écrite ce matin. Le trouble où j'étois m'a fait tomber la plume de la main. J'ai honte de ce désordre; mais tu verras l'état de mon ame. Aies-en pitié, cher Valville; songe qu'il n'est peut-être rien de si cruel, de si humiliant que d'être contraint de haïr & de mépriser ce qu'on a passionnément aimé; je crois que l'amour propre prête encore des traits à l'amour pour désespérer mon cœur ulcéré. En vérité mes idées sont si confuses, que je ne puis m'en rendre compte. Si tu savois les divers mouvemens qui bouleversent mon ame; la rage, l'amour, la honte, y font naître

naître successivement des desseins dont je rougis après un moment de réflexion . . .

Ne crains rien de bas de ma part, cher ami, l'honneur fera sur moi plus que la raison; j'aimerois mieux mourir que de la revoir. Si je m'occupe d'elle, ce n'est que pour la bannir de ma mémoire, car je réponds de moi à présent: mais la plaie saigne encore, il faut la refermer. Ce ne sera point en reprenant de nouveaux liens. J'abjure l'amour pour le reste de ma vie, la cruelle épreuve que j'en ai faite me le rend odieux; & quand je serois libre, les femmes dont tu me parles ne me toucheroient point. Eh! quels sentimens veux-tu que j'aie pour Madame d'Asterre? Je suis honnête homme, elle doit être vertueuse; je n'entends rien à tes arrangements: le ton qui regne dans sa maison est trop bruyant pour moi. Que me veux-tu dire de Madame de Clarival? Son état & son maintien me l'ont fait croire une femme respectable. N'es-tu pas l'intime ami de son mari? Per mets, mon cher, que je ne me livre point à cette nouvelle société. J'irai chez ma sœur, je resterai chez moi, je te verrai, cela me suffit. Je sens que je joue un triste personnage dans le monde, & je ne puis le souffrir. Viens me voir
demain

demain si tu peux, & dispense-moi de retourner chez Madame d'Asterre.

LETTRE LXXXII.

De Valville au Marquis.

A Paris, 20 Avril.

Quelles fausses idées tu te fais, mon cher ami! Elles n'ont pas le sens commun; personne ne pense comme toi, cela est pitoyable. Vis avec les vivans, sois heureux, sois tranquille, amuse-toi: voilà tout ce qu'on te demande. Sais-tu que Madame d'Asterre t'a distingué, malgré ton triste & froid maintien? Elle m'a demandé si tu ne reviendrais pas ce soir chez elle; & je m'y connois, tu peux compter qu'il ne tient qu'à toi d'en être aimé. Quelles idées gauloises as-tu donc? Eh! sans doute, elle est vertueuse, cette femme; mais cela n'empêche pas d'aimer un galant homme. Tu ne fais pas, je le vois, ce que c'est que l'honneur des honnêtes gens. Un homme qui veut passer sa vie agréablement, choisit parmi les femmes les plus aimables, celle qui lui convient le mieux. La beauté, le mérite, l'esprit ne

M 3 doivent

doivent pas seuls le décider. Il faut encore trouver les convenances; voir, par exemple, si le mari est un homme sur lequel on puisse compter; si l'on en peut faire un ami; si sa maison n'est point triste & ennuyeuse; si une dépense brillante y appelle le plaisir. Toutes ces choses se trouvent-elles réunies? On cherche à plaire à la Dame; si l'on ne réussit point après quelques semaines, on tourne ses vues ailleurs; si l'on réussit, on s'arrange. Une femme doit exiger la décence, les égards pour son mari, la confiance autant qu'il est possible... & qu'elle même l'observe; mais en cas qu'on s'ennuye l'un de l'autre, point de rupture, on fait une retraite honnête. Si par malheur il survient une rupture en forme, jamais d'éclats, jamais de propos. Voilà le devoir d'un galant homme. Celui d'une femme est d'être fidelle à cet amant tant qu'elle n'en aime pas un autre; de n'en avoir qu'un; de conserver les dehors, & d'avoir pour son mari les meilleures manieres; de ne le retrancher jamais avec humeur d'une partie d'où il est impossible de le chasser; de ne point s'informer de ses liaisons; de tourner même à l'avancement d'un mari qui fait vivre, les amis qu'on s'est faits par ses agrémens, &c. & c'est

toujours à-peu-près de même, & ne me quitte presque point. Vous savez combien je trouve de douceur à le voir; mais je sens qu'il lui faut des dissipations & des plaisirs, que je ne puis lui procurer. J'eus hier toutes les peines du monde à l'engager à suivre M. de Valville, qui vint pour le mener chez une jeune Dame où se rassemble, m'a-t-on dit, une société extrêmement agréable. Il y fut, & en revint aussi triste qu'il y étoit allé. Il se promene seul, il rêve, il soupire, & ne parle presque point. Sa fanté ne se rétablit pas; il a des maux d'estomac qui m'inquietent. Oh! ma chere, quels tyrans que les passions! Je suis pourtant charmée qu'il n'ait pas suivi mes projets, & épousé Mademoiselle de Saint-Albin. Le croiriez-vous? Cette fille si douce, si bien élevée, si réservée, & que je regardois comme un trésor de vertus, donne, à ce qu'on m'a dit, les plus grands chagrins à son mari. Elle n'est plus la même, son caractère est devenu d'une aigreur & d'un entêtement insupportables; c'est un vrai tyran domestique. Elle a commencé par chasser tout ce qui remplissoit depuis si long-tems la respectable maison du Baron d'Orby. Un pauvre Valet-de-chambre, qui avoit servi fidèlement le
pere

peré & le fils pendant cinquante ans, est renvoyé comme les autres, & n'a pas de pain. Ce n'a été là que le préliminaire; elle s'est brouillée avec son beau-frere, & avec une parente de son mari, âgée, infirme, qu'il logeoit chez lui depuis vingt ans, qui avoit rendu des services à sa famille, & qui se trouve forcée de se retirer dans un Couvent, sans avoir assez de fortune pour s'y donner les commodités nécessaires. Madame d'Orby l'a en quelque sorte chassée pendant que son mari étoit absent. A son retour il a été furieux; il a écrit à cette Demoiselle pour lui faire de tendres excuses, & la prier de revenir; mais elle m'a dit qu'elle aimeroit mieux manquer de tout, que de s'exposer de nouveau à de telles humiliations. Suivant le récit qu'elle m'a fait, je ne crois pas qu'on puisse être plus dure & plus opiniâtre que cette Dame; elle fait une dépense excessive pour elle, car elle s'embarrasse peu des autres. Sa maison est pleine de confusion & de désordre. Elle se fait des querelles perpétuelles avec tous les amis de son mari; & avec tout cela elle se croit d'une vertu sublime, parce qu'elle ne met point de rouge, & qu'elle ne va point aux spectacles. Elle a quelques pratiques de dévotion qu'elle

M 5 observe

observe exactement, & croit qu'il n'y a qu'elle d'estimable. Enfin cette pauvre Demoiselle m'en a fait un portrait qui m'a fait trembler. J'ai rendu graces au Ciel de ce qu'il a empêché l'exécution de mes desseins; & j'ai vu que vous aviez raison. Oh! que je voudrois bien une belle-sœur de votre main! Mais bon Dieu! il n'est pas tems d'y songer.

Adieu, ma très-chere amie, je vous embrasse & vous chéris; ne m'oubliez pas, je vous prie, auprès de Madame & de Mesdemoiselles de Ferval. Que je vous félicite de jouir de leur société! Ma reconnaissance pour cette famille sera éternelle.



LETTRE LXXXIV.

De Madame de Narton à Madame de
Saint-Sever.

A Varennes, 25 Avril.

Votre cœur doit bien souffrir, ma chere Comtesse, de l'état où vous voyez votre frere. Il est à plaindre, & son mal fera long; mais j'espere qu'il en guérira. Ne le contraignez point, la liberté est pour lui la chose la plus nécessaire. Il fuit les plaisirs; hé bien! il ne faut point lui faire violence là-dessus, ils lui feroient encore plus insupportables; le tems, le tems, voilà le grand consolateur, car la raison. . . . Laissez-le vivre à sa fantaisie, cette épreuve lui va mûrir l'esprit. Il ne fera plus de sottises. Sa santé m'inquiete; je voudrois qu'il fût à la campagne, cette dissipation que donnent les champs & le bon air, est la plus naturelle & la plus efficace.

Je suis fâchée, ma chere, du malheur qu'éprouve M. le Baron d'Orby dans son nouveau lien; je le connois & je le plains, c'est un très-honnête homme. Mais je
ne

ne puis m'empêcher d'être bien-aïse que vous soyez délabusée sur le compte de la femme. Voilà le fruit de l'éducation qu'elle a reçue. La dissimulation qu'on inspire aux jeunes personnes est la source de tous les vices. Une petite dévotion puérile rétrécit l'esprit & endurecit le cœur. Le portrait de cette Dame est celui de presque toutes les dévotes de profession; l'idée de supériorité qu'elles ont d'elles, les rend d'ordinaire insupportables. Médisantes avec un air de charité, orgueilleuses avec humilité, prodigues pour elles, avares pour les autres, minucieuses, aigres, ignorantes, opiniâtres & impitoyables: voilà leur caractère. D'où cela vient-il? Peut-être d'un mauvais fond; mais le fond fût-il excellent, on le gâteroit avec une éducation telle que Madame d'Orby l'a reçue. Je suis sûre qu'on ne lui a jamais donné les vraies notions de la piété, de cette vertu sublime qui est la source & la perfection de toutes les autres vertus. On l'a accoutumée de bonne heure à cacher ses défauts, on n'a pas cherché à les détruire. On n'a cultivé ni son cœur, ni son esprit; la superstition y a pris la place de la religion; l'orgueil celle de la grandeur d'ame; elle n'a jamais rien lu ni rien sçu.

Les

Les petites austérités de son Couvent, sa toilette & sa musique ont été ses seules occupations; on lui a dit que tant qu'elle auroit un air severe avec les hommes, qu'elle ne parleroit point, qu'elle se tiendroit bien droite, & qu'elle seroit bien coiffée; elle seroit une personne accomplie. Elle l'a cru, & ne s'est mariée que pour être sa maîtresse, & prendre sa revanche du tems de gêne qu'elle a passé; s'embarassant fort peu quel seroit son mari, qu'on lui avoit bien répété qu'elle ne devoit aimer qu'après le mariage, & auquel sûrement elle n'avoit jamais parlé auparavant. Voilà l'histoire de son éducation: vous en voyez la suite. Il seroit bien à souhaiter, ma chere, que ces exemples fussent plus rares. Si vous voulez que votre frere soit heureux, ne lui cherchez point une femme élevée de la sorte. Désirez-vous de ces éducations austeres, & trouvez-lui une femme aimable. Il en est; mais la fortune semble jalouse de la nature, & n'accorde ordinairement ses dons qu'à celles que le Ciel a privées de mérite & de graces. Puissiez-vous trouver pour ce cher frere tous les avantages réunis! Il en sera digne, vous verrez.

LETTRE

LETTRE LXXXV.

*De Madame de Saint-Sever, à Madame
de Narton.*

A Paris, 29 Avril.

Que vous peignez bien, ma chere, & que vous me rendez ces prétendues dévotes méprisables! M. d'Orby, outré des mauvais procédés de sa femme, veut qu'elle aille dans un Couvent. Ne voilà-t-il pas un homme bien malheureux, lui qui pour trouver une femme de tout point accomplie avoit cru ne pouvoir la chercher qu'au fond du Cloître! Malgré cette injure qu'il faisoit à toutes les meres qui élèvent leurs filles, je plains son erreur & sa bonne foi; & je le plains d'autant plus sincèrement que j'avois été séduite comme lui à la vue de Mademoiselle de Saint-Albin. Votre esprit & votre expérience vous ont fait juger d'elle plus sainement. Cela acheve de me persuader qu'il faut avoir veçu dans le monde, & l'avoir beaucoup vu pour le connoître. Cette connoissance est bien nécessaire; je ne l'ai pas, mais vous l'avez, & j'emprunterai vos yeux. M. de Valville
a pro-

a proposé à mon frere d'aller passer huit jours à la campagne chez Madame d'Astere. Il ne le vouloit pas; mais d'après ce que vous m'avez dit du besoin qu'il en avoit, je l'y ai engagé, & il est parti ce matin. J'augure bien de cette partie de plaisir, & j'espere qu'à force de soins nous le guérirons. M. de Ferval couronne son ouvrage par ses assiduités: ce jeune homme est charmant. Je lui parle quelquefois de ses sœurs, il les aime avec la plus vive tendresse, & il a pour sa mere la plus grande vénération: cela fait l'éloge de toute la famille. Que cette union si rare est respectable! Adieu, ma très-chere amie, je ne vous parle plus de mon amitié.

LETTRE LXXXVI.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 3 Mai.

Pardonne, ami, mon départ précipité. Mais en vérité, il ne m'étoit plus possible d'y tenir. Quoi! c'est-là ce qu'on appelle la bonne compagnie! Hé bien, apprends

prends que Léonor, toute méprisable qu'elle est, me paroît, ainsi que ses pareilles, moins méprisable que ces femmes-là. Ces sortes de filles font leur métier, elles s'affichent pour ce qu'elles font; malheur à qui s'y trompe, malheur à moi qui m'y étois si cruellement trompé; mais tes femmes! . . . Ah! mon ami, ton cœur peut-il être gâté au point de les pouvoir estimer? Quoi! joindre l'hypocrisie de la dignité à la bassesse du crime, sans en rougir, sans en avoir de remords! Traiter de gentillesse l'adultère, la perfidie, n'avoir pas même l'idée de la vertu! C'est le caractère le plus abominable qui soit dans la nature. Je t'avoue que la curiosité, autant que tes efforts, m'a déterminé à te suivre chez Madame d'Assterre. J'ai voulu voir un peu ces gens du monde, je les ai vus; mais loin de me plaire, ils m'ont révolté. Je t'ai observé toi-même avec ta Madame de Clarival; je m'y connois, mon ami, & je t'assure que tu ne l'aimes point, & qu'elle ne t'aime pas davantage. Votre lien est un tissu formé par la vanité & le désœuvrement; & l'on prend cela pour l'amour, pour cette passion terrible qui nous ôte presque l'usage de la raison, & rend en quelque sorte nos fautes excusables! Mais ces sortes d'*arrangemens*,
comme

comme tu les appelles, quand même ils ne feroient pas criminels, font la plus sotte occupation qu'un galant homme puisse avoir. Quelle petiteffe en effet de vouloir paroître amoureux quand on ne l'est pas, & de traîner par-tout à sa suite une femme dont on rougit intérieurement, mais qu'on affiche par air! Je te le répète, c'est le tems le plus sottement perdu. Madame de Clarrival tire vanité de ta conquête, & de ta constance, apparente sans doute: tu trouves commode d'avoir cette maison: vous payez réciproquement ces avantages par des soins, qui vous coûtent, je m'en suis aperçu. Ne m'as-tu pas dit que tu l'ennuyerois beaucoup s'il te falloit passer deux jours à la campagne avec elle; mais que si elle l'exigeoit tu lui devrois ce sacrifice? Ce sacrifice! Eh! peut-on en faire à ce que l'on aime? Ne deviendroient-ils pas les plus grands plaisirs? Et d'ailleurs peux-tu placer dans un même objet l'ennui & l'amour? Quoi! tu redoutes pendant deux jours une présence dont un amant feroit son bonheur! Si tu as jamais aimé, mais non, à quel prix n'aurois-tu pas acheté un tête à tête? Ah! mon cher, je te le répète, tu n'aimes point; laisse-donc là cette intrigue,

I Partie. N basse-

bassement criminelle. Quoi! tu trahis de sang-froid M. de Clarival, ton ami, qui t'as rendu les plus grands services, tu me l'as dit! Pour prix de son amitié tu séduis sa femme, que tu n'aimes pas! C'est l'outrage le plus sanglant que tu lui puisses faire. Pardonne, cher Valville; mais de bonne foi est-ce là le rôle d'un honnête homme? Ce n'est point un Prédicateur qui parle. Je sais que ce ton ne me réussiroit pas avec toi; c'est en homme du monde que je te dis qu'il n'est gueres de crimes plus atroces que celui-là; qu'il entraîne après lui l'imposture, la trahison, le malheur des familles, & leur deshonneur. Ne me parles jamais de Madame d'Asterre. Elle m'a fait des avances indécentes, & je t'avoue que ç'a été pour m'y dérober que je suis parti ce matin avant que personne fût levé. Elle pensera de moi ce qu'elle voudra; je m'en embarrasse peu, & j'aime mieux passer à ses yeux pour être ridicule, que d'être en effet vicieux. Je n'imagine pas comment ces femmes-là peuvent séduire. La femme d'autrui ne m'inspire que du respect quand elle en est digne, ou du mépris quand elle ne l'est pas. En éloignant même l'idée du vice, (qu'il n'est cependant pas

pas

pas facile d'écarter) comment compter sur la fidélité d'une femme qui n'est pas fidelle à son mari? J'ai eu de grandes foibleses, mon ami; hélas! elles feront le malheur de ma vie; mais j'ai au moins la consolation de n'avoir à me reprocher que des foibleses. Mon cœur, trop tendre, n'est point gâté. Et je te le répète, Léonor, cette infame Léonor, que je dois détester, que j'aime peut-être encore, mais que je méprise assez pour ne la plus craindre, Léonor me paroît moins coupable. N'exige plus de moi de retourner dans cette maison, cela m'est impossible; mais tu peux compter sur un secret inviolable, je me le dois à moi-même.



 LETTRE LXXXVII.

De Valville au Marquis.

A Montesson, 5 Mai.

Oh! ma foi, Marquis, voilà qui est fini; dès que tu donnes dans la haute morale, je n'ai plus rien à te dire, ni rien à faire pour toi, tu es un homme noyé. C'est dommage pourtant, tu aurois réussi dans le monde. Une naissance distinguée, une grande fortune, de l'esprit, une jolie figure & des graces; voilà ce que tu vas enfouir. Ta maudite passion pour Léonor & ta maladie ont affoibli ton cerveau. Je m'en suis apperçu à la longueur de ta lettre Pastorale; car quel autre nom lui donner? Ne m'affassine plus de pareilles épîtres. Je ne vais jamais au sermon, parce qu'il m'ennuye; mais des épîtres de cette espee sont un guet-à-pens. Je suis fâché de ton état, & ce n'a été qu'en avouant cet état à Madame d'Asterre, que j'ai pu te sauver auprès d'elle du travers que tu t'étois donné. Oh! ne crains pas, je ne te proposerai pas d'y retourner, tu m'as guéri
de

de l'envie que j'avois de te produire. Tu m'as donné une humiliation terrible, & j'ai effuyé mille brocards à ton sujet; qu'auroit-ce été si l'on eût vu ta lettre? Adieu, mon ami, restaure-toi par de bons consommés; donne à tes idées une couleur plus gaie, monte ta raison & tes mœurs au ton de ton siècle: cette courte leçon vaut bien les tiennes. *Tes mœurs!* Quelle maussade expression employé-je là! La contagion me gagne. Adieu.

LETTRE LXXXVIII.

Du Marquis à Valville.

A Paris, 6 Mai.

L'amour m'a égaré, & l'amitié me corromproit! Ah! Valville! tu tournes mes réflexions en ridicule. Et qu'ai-je donc dit que la Nature n'ait mis dans tous les cœurs, & qui ne doit être dans le tien? En revenant d'une erreur, ai-je pu m'empêcher de rentrer en moi-même, & de m'épancher dans le sein d'un ami? J'ai fait des fautes: il ne me reste que la consolation.

folation d'en profiter; ne me l'envie point. A la vue de mes foibleſſes, mon ame ſe pénétre de plus en plus des principes & des ſentimens qui ont empêché qu'elles ne devinſſent criminelles. Avec quel plaisir je vois que mon cœur eſt reſté droit & pur au milieu de mes égaremens! L'honnêteté, le goût du bien & de la vertu ſ'y étoient heureuſement conſervés. C'eſt à ces ſentimens précieux que je dois, dans le plus grand emportement de ma paſſion, de n'avoir pas oublié les droits qu'avoient ſur moi des amis, une ſœur, une famille, & de n'avoir pas tramé à leur inſçu un mariage qui feroit à préſent ma honte & mon deſeſpoir: c'eſt à ces ſentimens que je dois, après avoir découvert l'exécrationnable perfidie. . . . d'avoir laiffé entre ſes mains des dons multipliés, dont une baſſe vengeance, telle que celle de ce la Roche, l'auroit privée: c'eſt à eux que je dois de n'avoir pas cédé aux derniers & violens efforts de l'amour, lorſqu'il me portoit à ſubir le joug de cette ame vile, même après que j'eus dévoilé ſa baſſeſſe. C'eſt à eux auſſi que je dois ma juſte averſion pour ces liaiſons adulteres, qui ſont vos amuſemens & vos jeux. De tout ce que
j'ai

j'ai fait dans le monde, ce font-là presque les seules actions dont je puisse m'applaudir. Quel est donc le charme des actions honnêtes? Tu en as fait sans doute: réponds-moi de bonne foi, n'as-tu pas trouvé dans ces actions mêmes leur récompense? N'as-tu pas goûté une satisfaction intérieure & pleine, telle que doit être celle du bonheur? Avois-tu éprouvé quelque scrupule avant que de faire le bien? As-tu senti quelque remords après l'avoir fait? Non, mon ami, le bien est bien, même pour l'ame des méchans. J'ai vu que les passions ne faisoient qu'agiter & troubler l'ame: j'ai vu que vos plaisirs ne faisoient que l'étourdir & l'enivrer: la vertu, au contraire, la calme, la satisfait, la rend heureuse, parce qu'elle la rend contente d'elle-même; & ce ne peut être là l'ouvrage que de la vertu. Les passions n'ont qu'un objet: les plaisirs n'ont qu'un tems: la vertu embrasse, pour ainsi dire, tout l'homme; elle remplit toutes ses destinations, de citoyen, d'époux, de pere, d'ami; elle est d'usage dans toutes les circonstances de la vie. Plus on la pratique, plus on l'aime. Est-ce donc dans les passions & dans les

plaisirs, ou bien est-ce dans la vertu qu'il faut que je cherche le bonheur?

Valville, je t'ennuye: cesse de me lire; c'est pour moi que j'écris. Vous autres gens aimables, qui fondez votre principal titre sur un mépris absolu de tout ce qui s'attiroit avant vous la vénération des pauvres humains, vous voudriez anéantir jusqu'au nom de *mœurs*. Ne vous en servez point: vos bouches profaneroient ce nom sacré. Mais s'il y a dans la société des devoirs à remplir, des droits à respecter, des règles à suivre, il faut des *mœurs*. Je ne parle ni de la religion, ni des loix: ces deux sujets passent mes forces; je suis encore trop profane pour l'un, trop peu éclairé pour l'autre; je ne parle que d'une morale, dont tout homme est bientôt instruit & convaincu, s'il l'étudie & la juge de bonne foi. Tu m'annonces, avec un air d'affurance & presque d'oracle, qu'il faut monter sa raison & ses *mœurs* au ton de son siècle. Et moi je te dis, sans vouloir faire le censeur à l'âge de vingt ans, qu'il faut monter sa raison & ses *mœurs* au ton de la droite raison & de la saine morale,
qui

qui font de tous les tems & de tous les pays. Voilà la maxime qui forme l'homme, ou l'ami de ses freres: le grand homme, ou le protecteur de ses semblables.

Qu'attendra-t-on de celui qui réduit le système de sa conduite à prendre le ton de son siecle, & à suivre l'empire de la mode? Qu'en attendra-t-on, sinon de le voir, ou s'avilissant en esclave au milieu de la licence, ou n'ayant qu'une existence empruntée, que des vertus de convention, qu'un mérite de manieres & d'étiquette? Et voilà où vous en êtes, vous tous gens du bon ton: rapportant tout à un vain desir de plaire, enivrés de prétentions puérides & de petits succès; toujours agréables, toujours brillans, vous ne connoissez pas les grands devoirs: vous ne connoissez pas les liens sacrés qui étendent & fortifient notre être: vous n'aurez jamais ni patrie, ni amis, ni femmes, ni enfans. Oui, mon ami, avec tes maximes on fera l'homme des soupers fins, l'homme délicieux, l'homme du jour: avec des vertus & des mœurs, on fera l'homme de la patrie,

N 5 &

& si les circonstances s'y prêtent, l'homme de la postérité. Je ne prétends pas à un tel honneur; mais je tâcherai d'être bon, honnête, vertueux, pour être heureux. Le malheur a mûri ma raison. J'ai vieilli de bien des années, si c'est vieillir que d'acquérir des lumières avant le tems, & d'oser en faire usage. Adieu Valville.

LETTRE LXXXIX.

*De la Comtesse de Saint-Sever à
Madame de Narton.*

A Paris, 4 Mai.

Mon frere est de retour d'hier, ma chere amie: je ne fais à quoi attribuer ce prompt départ. Mais loin d'être revenu plus gai, je l'ai trouvé d'une tristesse & d'une langueur qui m'inquietent sérieusement. Il faut prévenir les suites que son état pourroit avoir. Mon Médecin conseille les eaux de Plom-

Plombieres ou de Bains *. Je préfere ces dernieres, parce que mon frere sera près de vous & que je n'en aurai pas d'inquietudes. Je vous prie, ma très-chere, de lui trouver un appartement commode; il ne pourra loger dans votre château, parce qu'il faut qu'il prenne les eaux à la fontaine même, & qu'il y a un peu trop d'éloignement. Adieu, ma chere amie, j'envie le sort de mon frere, puisqu'il vous verra plutôt que moi.

* Nota. Bains est situé à quatre lieues de Plombieres en Lorraine.



LETTRE XC.

*De Madame de Narton à Madame
de Saint-Sever.*

A Varennes, 7 Mai.

Que vous me faites de plaisir, ma chere Comtesse, en m'annonçant votre frere! Et pourquoi ne pas loger chez moi? Je prends les eaux tous les ans, on me les apporte ici, & elles y sont tout aussi bonnes. Je ne suis qu'à une demi-lieue de la fontaine. Quoi qu'il en soit, pour suivre vos intentions j'ai retenu un logement commode, & notre cher Marquis n'a qu'à arriver. Nous ferons notre possible pour l'amuser; c'est peut-être là l'essentiel. Le cœur guéri, l'estomach guériroit bientôt; si les plaisirs factices de Paris ne lui ont pas émoussé le goût, les nôtres, tout simples, tout naturels, lui plairont peut-être. Je compte beaucoup sur la maison de Madame de Ferval. Enfin, je ne négligerai rien de ce qui pourra donner

ner à notre cher malade les dissipations dont il a besoin.

LETTRE XCI.

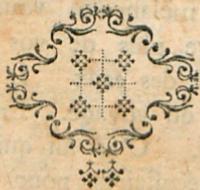
De Madame de Saint-Sever à Madame de Narton.

A Paris, 28 Mai.

Mon frere partira demain matin, ma chere amie, pour vous aller trouver. Il est bien heureux pour lui & pour moi qu'il soit à portée d'éprouver les bontés que votre tendre amitié nous assure. Sa mélancolie vous touchera; j'espere encore plus de vos obligeantes attentions que des eaux. L'aimable M. de Ferval est du voyage. En vérité c'est un digne ami. C'est lui qui a fait tous les apprêts nécessaires pour cette route. Son zele ne se dément point. Mon frere vous supplie de trouver bon qu'il ne loge pas chez vous; son Médecin lui a persuadé que la meilleure façon de pren-

prendre les eaux, c'est d'aller boire tous les matins à la source. Il compte bien vous voir chaque jour, & ce sera son plus grand plaisir. Je ne vous recommande point ce cher malade, ce seroit faire outrage à votre amitié. C'est avec une joie extrême que je le vois partir. J'espère qu'à son retour son corps, son esprit & son cœur seront guéris: du moins il ne peut être en de meilleures & de plus habiles mains.

Fin de la premiere Partie.



43 $\frac{9}{121}$

1078

ULB Halle
006 303 48X

3





Inches
Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

LET TRES
DU MARQUIS
DE ROSELLE.

PAR
MADAME ELIE DE BEAUMONT.
NOUVELLE EDITION.

PREMIERE PARTIE.



AVEC PRIVILEGE.

A LEIPZIG,
Chez les Herit. de M. G. WEIDMANN et REICH.
M. DCC. LXV.